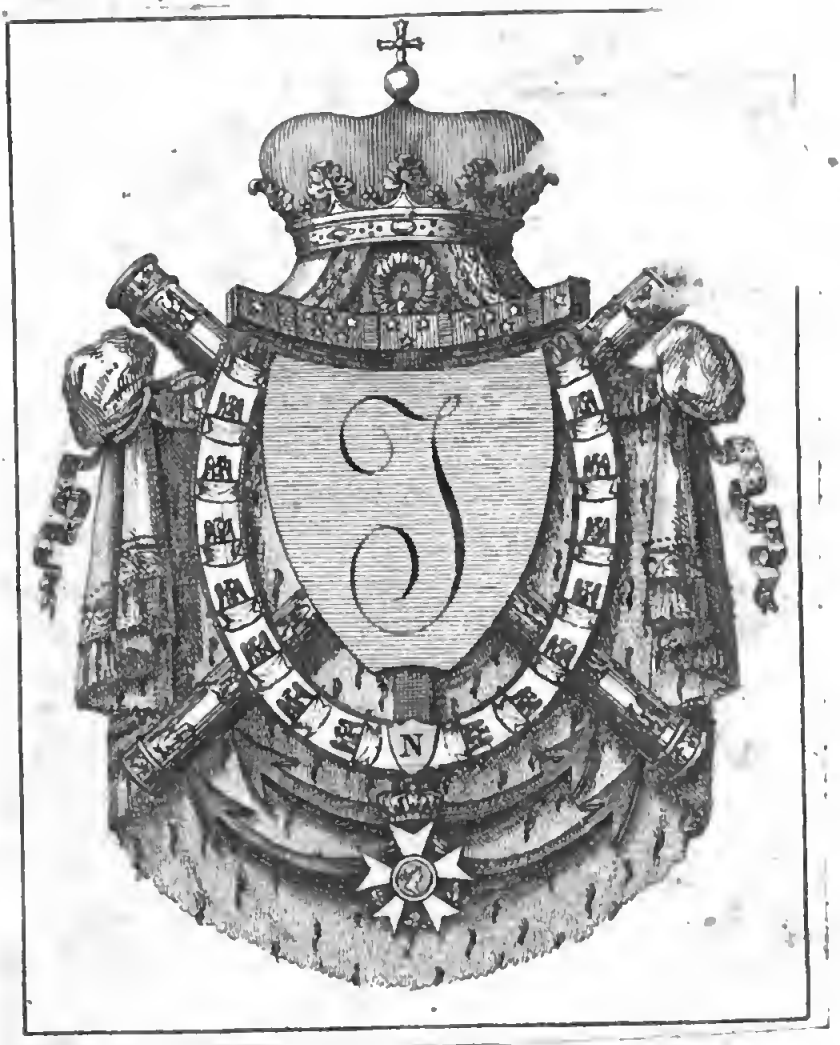
7351



Digitized by Google

Palet X 13(5

HISTOIRE
D'INÈS DE LÉON.

TOME CINQUIÈME.

56 9153

HISTOIRE

D'INÈS DE LÉON.

PAR F. L. C. MONTJOYE.

TOME CINQUIÈME.

A PARIS,

CHEZ LE NORMANT, LIBRAIRE,
RUE DES PRÊTRES S. GERMAIN-L'AUXERROIS.

AN XIII. — (1805.)

HISTOIRE

D'INÈS DE LÉON.

NEUVIÈME PARTIE.

Le lendemain même de cette scène, comme Fernand, Isabelle et Inès déjeûnoient, on entendit le bruit d'une voiture dans la cour, et un moment après, Andrès, d'assez mauvaise humeur, vint annoncer le seigneur Isidro Langarez. « Qu'il » attende, dit Fernand.—Pourquoi cela, » demanda Isabelle?—Parce que je ne » veux point déjeûner avec ce garnement; » répondit Fernand. Il fait attendre à l'Es- » curial des gens qui valent mieux que lui; » moi, je fais attendre ici les gens de sa » sorte.—Mais, mon papa, dit Inès, son-

» gez..... — Taisez-vous, Inès, répliqua » Fernand avec courroux, et en l'interrompant. Depuis quand cet intérêt pour » mes ennemis? Il est étrange que vous » sollicitiez des ménagemens pour un vaurien qui a depuis si long-temps l'insolence d'oublier qui je suis. »

Isabelle et Inès baissèrent les yeux, et gardèrent le silence. Fernand déjeûna tranquillement et sans se hâter. Lorsqu'il eut fini, il se leva, et dit à sa femme et à sa fille : « J'ordonne qu'on attende que je » sois revenu pour introduire ce larron. »

Quelques minutes après il reparut, tenant le chapeau et le manteau qui lui avoient été remis la nuit dernière par Andrès. « Tenez, senora, dit-il à Isabelle, » quand le seigneur Isidro entrera, vous » lui remettrez ce chapeau et ce manteau, » afin qu'il les rende à qui ils appartiennent, et ils appartiennent à son digne » frère qui, à l'aide d'une échelle, s'étoit » introduit dans la chambre de Blanca,

» croyant s'introduire dans celle d'Inès.
» Vous direz encore, s'il vous plaît, à
» Isidro, que je garde l'échelle. Elle
» pourra un jour aider Alfonse à monter
» au gibet; ses forfaits l'y conduiront tôt
» ou tard. Je me retire, continua Fer-
» nand; je ne veux point voir Isidro; il
» ne seroit pas prudent à moi de m'expo-
» ser à la tentation de souiller ma maison
» d'un sang vil et impur. »

Cela dit, Fernand posa le chapeau et le manteau sur un fauteuil, et se retira. Isabelle prit ce chapeau, ce manteau, les jeta dans une armoire qu'elle referma, et ordonna qu'on fît entrer Isidro. Il parut avec une contenance aisée et riante; il fit à chacune des deux senora, d'un air gracieux trois profondes révérences. Puis se relevant, il porta les yeux sur le portrait d'Inès, et s'écria avec enthousiasme: Quel beau portrait! Mais aussi, ajouta-t-il, en regardant Inès avec le plus agréable sourire, quel plus bel original!

» Comme vous êtes embellie depuis que je
» n'ai eu le bonheur de vous voir..... ! —
» Vous êtes toujours, toujours galant, lui
» dit Isabelle. Asseyez-vous, seigneur. Au
» lieu de ce langage de cour, parlez-nous
» un peu celui du cœur. Qu'avez-vous à
» nous dire ? — J'aurois à vous dire que
» c'est une étrange ville que la ville de
» Léon. Comme tout y est changé ! C'est
» une métamorphose complète. Je ne m'y
» reconnois plus. Celui qui y règne a
» donné à ses habitans d'autres mœurs,
» d'autres opinions. Autrefois on m'y
» voyoit avec quelque plaisir ; on m'ai-
» moit ; on me considéroit même, peut-
» être un peu trop ; mais enfin on avoit
» de l'indulgence pour mon peu de mé-
» rite. On me présentoit des demandes,
» des requêtes ; on poussoit la bonté jus-
» qu'à me donner des fêtes, jusqu'à me
» faire une sorte de cour. Aujourd'hui ce
» n'est plus cela. Un accueil froid, gla-
» çant, des visages tristes, austères, voilà

» ce que je trouve. Je suis venu dans cette
» capitale avec les intentions les plus pa-
» cifiques. J'y suis venu sans suite, sans
» gens armés, comme on va quand on
» croit aller chez une puissance amie.
» Point du tout : on me dit que je suis
» chez des ennemis. On me parle d'une
» armée dont le seigneur Lorenzo est gé-
» néral. On me fait craindre des insultes,
» des hostilités, une attaque même en rè-
» gle. Moi qui n'ai point d'armée, je me
» tiens renfermé dans le palais épiscopal.
» J'y suis, en quelque sorte, retenu pri-
» sonnier. J'y languis un jour, deux jours,
» plusieurs jours ; je parlemente avec l'en-
» nemi ; je négocie ; l'évêque porte les
» propositions ; tout est inutile ; ma cap-
» tivité n'est point adoucie. J'ai cepen-
» dant à remplir une mission dont je suis
» chargé par le ministre de sa majesté ca-
» tholique. J'attends qu'on me laisse les
» passages libres. Enfin, las d'attendre,
» je me hasarde, et pour éviter une sur-

» prise, je me vois obligé de transformer
» ma voiture en un arsenal. J'arrive : on
» m'arrête ; des pages, des écuyers, des
» valets m'entourent, me font décliner
» mon nom, mon surnom, mes qualités,
» et quand j'ai subi un long interroga-
» toire, on me laisse parmi des gens à li-
» vrée, et ce n'est qu'au bout d'une heure
» que l'audience que je sollicite, m'est ac-
» cordée. La reine d'Espagne, en vérité,
» ne fait pas attendre plus long-temps aux
» portes de son palais ; mais aussi, ajoûta
» Isidro avec un sourire forcé, la senora
» Isabelle et la senora Inès sont plus que
» des reines. Cependant au train dont vont
» les choses à Léon, je ne conseillerois
» pas au roi lui-même d'y venir, il y trou-
» veroit un monarque dont la puissance
» éclipseroit la sienne. »

Ce persiflage qui fit voir clairement à Isabelle, qu'Isidro avoit le cœur ulcéré, et qu'il feroit à la cour un rapport envenimé de son séjour à Léon, la jeta d'abord dans

une rêverie qui l'empêcha de rompre le silence. Inès se taisoit également, et attendoit pour parler, qu'Isidre s'adressât directement à elle.

Mais Isabelle, lorsqu'elle entendit parler d'un monarque plus puissant que le roi, s'écria : « Eh ! de quel monarque nous » parlez-vous là, seigneur ? vous en parlez » comme si vous ne le connoissiez pas. » Vous le connoissez pourtant assez ce » prétendu monarque, pour savoir que s'il » règne, il ne règne que par l'amour que » chacun lui porte, et qu'il n'a tenu qu'à » vous et à votre frère d'être du nombre » de ses amis. Est-ce que vous ignorez » que la guerre qu'il fait à ses ennemis est » une guerre de bienveillance et d'indul- » gence ? Si vous l'ignorez ou feignez de » l'ignorer, je vais à l'instant même en » mettre sous vos yeux une preuve con- » vaincante. On l'attaque dans les ombres » de la nuit, et à la manière des bando- » leros ; on dresse une échelle ; on s'in-

» troduit dans le quartier des femmes.
» La victoire cependant reste à ce mo-
» narque que vous peignez si redoutable;
» le vaincu fuit si précipitamment, qu'il
» laisse sur le champ de bataille une par-
» tie de son bagage. Eh bien ! le vain-
» queur sachant que cet ennemi a l'hon-
» neur de vous appartenir de fort près, ne
» veut rien retenir de ce butin ; il vous le
» remet généreusement, afin que vous le
» rendiez au vaincu. »

Isabelle courut aussitôt à l'armoire, en tira le chapeau et le manteau, et les présenta à Isidro qui les repoussant, lui dit : « Vous raillez, senora ; qu'ai-je à faire » de ces objets ? Si vous connoissez le ca-» valier à qui ils appartiennent, c'est à » vous de les lui rendre. Moi, qui ne le » connois pas, je ne me charge de rien.— » Oh ! seigneur, reprit Isabelle ; point » d'humeur : ce ne sont point ici les dé-» pouilles d'un inconnu, comme ce ne » sont pas non plus celles d'un Joseph ou

» d'un Hippolyte. C'est bien là le chapeau » uniforme du seigneur votre frère ; son » nom écrit de sa main, et son cachet » gravé au fond du chapeau sur la coiffe, » vous indiquent bien clairement le pro- » priétaire. Et ce nom, gravé sur l'agrafe » du manteau, n'est-il pas aussi celui du » sous-lieutenant Alfonse Langarez ? Eh » bien ! recevez avec bienveillance de nos » mains, ces trophées d'une victoire qui » ne nous donne, je vous assure, aucune » joie ; mais rendez du moins justice au » désintéressement et à la générosité du » vainqueur qui déjà, quelques jours au- » paravant, avoit renvoyé le prisonnier » sans rançon ; notre évêque a dû vous le » dire. »

Isidro, sans se déconcerter, sans donner le moindre signe de confusion, sonna ; Andrès vint, à qui il dit froidement de prendre ce chapeau et ce manteau, et de les faire porter par ses gens dans sa voi-

ture. Ensuite ayant invité Isabelle á reprendre sa place, il lui parla ainsi :

« Laissons-là, senora, ces babioles ; ce » sont des niaiseries qui ne méritent pas » notre attention. Dans les affaires d'un » grand intérêt, il ne faut point s'appesantir sur les détails. Sur-tout, je vous » le demande en grâce, ne récriminez » pas. Qu'il y ait des torts de part et d'autre, peu importe si nous finissons par » nous entendre. Passons-les donc mutuellement sous silence, et ne quittons » plus l'objet qui m'amène. Ce que j'ai à » vous dire, senora, n'étant pas pour » vous seulement, mais étant principalement pour don Fernand, j'aurois désiré » parler en sa présence, et j'ai quelque » droit de m'étonner qu'il m'évite. — Il » ne paroîtra point ; mais vous savez bien » que je suis un autre lui-même, et qu'il » ne trouve point mauvais que sa femme » et sa fille le représentent dans les affai-

» res les plus importantes. — Eh bien ! » je n'insisterai pas non plus sur cet article. » Vous voyez avec quelle facilité j'accède » à tout ce qui peut vous être agréable. » Je demande maintenant que vous per- » mettiez que je m'adresse à votre fille » elle-même, que vous ne m'interrompiez » point, et que ce soit la senora Inès qui » me réponde quand elle m'aura entendu » jusqu'au bout. — Parlez, seigneur, dit » Inès; je vous écouterai avec la plus sé- » rieuse attention, et vous répondrai avec » une entière franchise.

» — C'est toujours, en effet, dit Isidro; » par vos parens, et jamais par votre pro- » pre bouche, que j'ai connu vos vérita- » bles sentimens. Vous voudrez bien, s'il » vous plaît, me les déclarer après avoir » entendu quelques observations dont je » crois devoir faire précéder la déclara- » tion que je vous demande.

» Votre position, senora Inès, conti- » nua Isidro, et la mienne ont besoin d'un

» prompt dénouement. Je commence par
» moi. Je ne suis plus dans la première
» jeunesse. Il est temps, et il est néces-
» saire que je prenne une compagne qui
» m'arrachant à l'importunité des détails
» domestiques, et à des distractions quel-
» quefois dispendieuses, me laisse tout
» entier aux occupations dont je suis
» chargé par ma place. Je gagnerai sans
» doute à cet arrangement; mais j'ose dire
» que l'état n'y perdra pas non plus. Dès
» votre plus tendre enfance, j'ai jeté les
» yeux sur vous pour vous mettre en pos-
» session de ce qui, je vous assure, flatte-
» roit l'ambition de bien d'autres. La per-
» sévérance avec laquelle j'ai poursuivi
» cette idée, vous répond de la perpétuité
» des sentimens que je vous ai voués de-
» puis que je vous connois. Il est temps
» donc que vous déclariez sans détour
» si vous voulez de moi, ou si vous êtes
» assez mal conseillée pour refuser à la
» cour une place qui vous mettra en grand

» crédit, et vous environnera de toute la
» considération que vous vaudront vos
» grâces et mes services. Ma position ne
» me permet point d'attendre ; il me faut
» sur-le-champ une réponse affirmative
» ou négative.

» Voilà pour ce qui me concerne.
» Quant à vous, senora Inès, le besoin où
» vous êtes de m'agréer pour époux, est
» peut-être plus urgent. La fortune de votre
» grand-père s'écroule sous peu, et s'écroule
» toute entière, si je ne viens à son secours,
» et vous pensez bien que si je ne fais point
» partie de la famille du seigneur Gabriel,
» je n'ai aucun intérêt à employer pour lui
» des ressources dont j'aurai besoin ail-
» leurs. Ne songez point à Alonzo. Le duc
» d'Almeyra perdra sa place, le roi sa
» couronne avant que ce jeune aventurier
» puisse devenir votre époux. Je ne crois
» pas non plus que vous soyez assez vaine
» et assez dépourvue de jugement, pour
» vouloir renouveler la pitoyable et roma-

» nesque aventure de cet autre Infant don
» Pédro, qui voulut épouser une jeune
» personne de votre nom. Vous auriez à
» craindre une catastrophe mille fois plus
» sanglante que celle qui fut le dénouement
» de cette scandaleuse union.

» Je n'ai plus rien à dire, senora Inès;
» parlez; que décidez-vous ?

» — Ma réponse, dit Inès, sera franche,
» irrévocable et en peu de mots. Jamais,
» seigneur, je ne serai à vous. Je vous
» offre mon estime, mon amitié et celle
» de ma famille. Contentez-vous de ce
» don; c'est le seul que je puisse vous
» faire. . . . . »

Isidro ne donna pas le temps à Inès de continuer; son visage s'enflamma, ses yeux étincelèrent; il se leva avec humeur de son siége, et s'avança vers la porte sans saluer. Isabelle courut après lui, en lui disant : « Comme vous nous quittez brusquement,
» seigneur ! Ne seriez-vous en effet venu
» ici, comme il nous a été dit, que pour

» nous déclarer la guerre? Eh quoi ! ne
» trouveriez-vous pas plus doux d'être
» l'ami d'une famille dont dans le fond,
» vous n'avez reçu nul sujet de plainte?...
» — Nul sujet de plainte, s'écria Isidro
» en se retournant vers Isabelle ! Rappe-
» lez-vous, senora, toutes les injures que
» j'ai reçues personnellement de votre
» frère dans ses deux voyages à l'Escurial.
» Rappelez-vous toutes celles que mon
» frère en a reçues et en reçoit journelle-
» ment. Et quand, dans quel temps votre
» mari nous a-t-il mieux traités? Comment
» aujourd'hui ai-je été reçu chez lui? Pen-
» sez-vous aussi que le duc d'Almeyra soit
» homme à endurer les affronts? Croyez-
» vous qu'il ait mis en oubli ce page mal-
» traité par Lorenzo, et cet impertinent
» billet que Fernand lui écrivit pour lui
» demander audience? Peut-il voir avec
» tranquillité le mépris que votre famille
» affecte pour moi, les insultes qu'elle fait
chaque jour à mon frère? De quel air

» voulez-vous qu'il regarde ce dédain avec
» lequel on a refusé une grâce accordée
» par le roi lui-même, ces airs de gran-
» deur, de souveraineté qu'on se donne
» ici ? Faut-il aussi qu'il endure sans se
» plaindre l'outrage sanglant qu'on lui fait
» en prêchant l'ingratitude et la révolte à
» un jeune cavalier qu'il avoit pris soin
» de former lui-même ? Et ces querelles,
» ces duels, ce désordre introduit dans le
» régiment mis ici en garnison, qui en est
» coupable, si ce n'est votre mari ? Oui,
» lui-même, qui après avoir séduit Alonzo,
» met en œuvre les moyens les plus cri-
» minels pour perpétuer la séduction ?
» Sont-ce là des griefs, senora ? Ne de-
» vez-vous pas vous étonner qu'on n'en
» ait pas exigé plus tôt l'expiation? Si l'on
» n'a pas encore été frappé du châtiment,
» c'est à vous seule, c'est à la seule con-
» sidération que je vous porte, qu'on le
» doit. Oui, senora, je ferai toujours pro-
» fession pour vous d'une estime pro-

» fonde, d'un attachement sans bornes;
» mais je vous plains de toute mon ame;
» je vous vois avec douleur enveloppée dans
» les mesures qui vont être prises. On ne
» veut point que votre Inès soit à moi;
» je cède; je renonce à elle, mais mal-
» heur à celui qui l'épousera.... ! »

En disant cela, Isidro précipita ses pas, et disparut. Isabelle revint auprès d'Inès, agitée, et ne donnant aucune attention à ce que sa fille lui disoit pour la calmer. Fernand parut; à peine Isabelle l'aperçut; elle sembloit ne point entendre les questions qu'il lui faisoit; elle répondoit par monosyllabes, ou ne prononçoit que des mots insignifians. Tout-à-coup elle s'écria avec un sourire forcé : « L'insolent, il osé
» avoir pour moi de l'estime et de l'atta-
» chement ! J'en suis..... outrée.... humi-
» liée! Il m'a mis dans un état où je ne me
» suis jamais trouvée. Eh ! malheureux,
» continua-t-elle, comme si Isidro eût été
» présent, que me font ton estime et ton

» attachement ? Il s'agit bien de moi. » Plonge-moi, si tu veux, un poignard » dans le sein ; mais respecte mon mari et » ma fille. Qu'ils jouissent l'un et l'autre » d'un bonheur inaltérable. Voilà ma » seule ambition : tout le reste me touche » peu. »

Les discours consolans de Fernand, les caresses affectueuses d'Inès parvinrent à rendre Isabelle à elle-même. On raisonna avec plus de tranquillité sur ce qui avoit été dit par Isidro ; mais plus on raisonnoit, et moins on pouvoit se dissimuler qu'il ne tarderoit pas à déployer toutes les ressources de son génie mal-faisant. On se disoit qu'il ne manqueroit pas d'irriter le duc d'Almeyra, et on regardoit comme certain que ce ministre choisiroit pour première victime le jeune Alonzo. La situation en un mot où l'on se trouvoit, paroissoit d'autant plus critique, qu'on n'imaginoit aucun moyen pour prévenir ou parer les coups que porteroit bientôt Isidro.

Il y avoit plus de trois heures qu'on dissertoit sur cette triste matière, sans qu'aucune réflexion consolante se présentât, lorsqu'on vint remettre à Fernand un billet de l'évêque de Léon. Il l'ouvrit avec précipitation, et en fit tout haut la lecture; voici ce qu'il contenoit.

« Mon cher Fernand, lorsque le mau-
» vais ange fut précipité du ciel pour
» avoir osé concevoir l'idée de s'égaler à
» Dieu même, il n'étoit pas plus défiguré
» par la colère, la rage, le désespoir, que
» l'a été en sortant de chez vous, Isidro
» Langarez. Je n'ai jamais vu créature
» humaine dans cet état. Ce malheureux
» homme me sembloit agité par toutes les
» furies de l'enfer. Il m'a été impossible de
» le calmer. Il s'est hâté de faire ses pa-
» quets; il a demandé des chevaux de
» poste, et il est parti il y a environ une
» heure pour retourner à l'Escurial. Il
» fera sans doute au ministre des rap-
» ports bien envenimés. Je crains qu'en

» vous quittant, il ne vous ait tous jetés
» dans la désolation; mais, mon ami, ne
» perdez point courage, dites sur-tout à
» votre chère Inès que la bénédiction que
» je lui donnai lorsqu'elle partit pour Ma-
» drid, ne sera pas sans effet; dites-lui
» qu'avec des amis chauds, une bonne
» conscience et la protection du ciel, on
» finit toujours par dompter la mauvaise
» fortune, et par obtenir le succès qu'on
» désiroit. Ne faites aucune démarche.
» Laissez arriver les événemens sans les
» hâter. Pour moi, je suis tranquille. Je
» ne crains que les étourderies de Lorenzo.
» Ce pauvre Alonzo est toujours au secret.
» Son colonel ne veut pas me le rendre;
» il attend des ordres de la cour qui ne
» sont pas encore arrivés. Mais soyez aussi
» sans inquiétude de ce côté-là. Je suis
» établi pasteur pour veiller sur mes
» ouailles. Je veillerai sur Alonzo comme
» sur vous tous. Adieu, mon cher Fer-
» nand; je vous embrasse. Vous connois-

» sez mon attachement pour vous et pour
» votre famille. Je n'ai donc pas besoin de
» vous dire que qui attaquera l'un de
» vous, m'attaquera. Dès que j'aurai un
» moment de libre, j'irai conférer avec
» vous de toutes ces tracasseries. »

Ce billet donna l'essor à l'imagination d'Isabelle. Elle le commenta, l'amplifia, y trouva les plus puissans motifs, non-seulement de ne point se décourager, mais encore de tout espérer, de ne rien craindre. « Laissons-là, dit-elle à son mari et à
» sa fille, toutes les terreurs de l'avenir.
» Puisqu'on ne peut nous ôter le cœur de
» cet excellent prélat, on ne pourra ja-
» mais nous nuire. Abandonnons-nous
» aveuglément à cet ange tutélaire, et tout
» ira au mieux. Oui, mon Inès, tu épou-
» seras ton Alonzo. Si le duc d'Almeyra
» l'abandonne, nous lui restons. C'est dans
» la modération des désirs, et non dans
» l'abondance des richesses que consiste le
» bonheur. Ton père et moi serons tou-

» jours assez riches pour toi et ton mari.
» Si on ôte à Alonzo le grade qu'il tient
» plus de la faveur d'autrui, que de son
» propre mérite, il s'en créera un autre à
» la pointe de son épée, et celui-ci sera
» bien plus glorieux, puisqu'il ne le devra
» qu'à lui-même. N'ajoute aucune foi,
» ma chère Inès, à ces bruits impertinens
» qu'on répand sur le compte de mon
» père. Crois qu'il connoît ses ennemis, et
» qu'il en sait mille fois plus qu'eux. »

Inès, en présence de sa mère, donnoit ou feignoit de donner dans son sens; mais hors de là, elle laissoit couler ses pleurs sans contrainte, et sentoit vivement toute l'amertume de sa position. « Est-il, disoit-
» elle à Blanca sa confidénte, une situa-
» tion plus extraordinaire, plus cruelle que
» la mienne? Tous mes parens, tous leurs
» amis consentent, applaudissent à mon
» mariage avec Alonzo, et pourtant c'est
» uniquement parce qu'il s'agit de ce ma-
» riage, que mes parens, que mes amis

» sont malheureux. Ils le seront peut-être
» mille fois plus encore si j'épouse Alonzo,
» et Alonzo lui-même peut alors devenir
» le plus infortuné des hommes. Comment
» donc faire ? Renoncer à Alonzo. Eh !
» le puis-je ? Je le connois. Il ne vivroit
» pas, s'il perdoit l'espoir de me posséder
» un jour. Hélas ! la ressource laissée à
» tant d'autres malheureuses, m'est ôtée.
» Je ne puis songer à me mettre dans un
» couvent. Que porterois-je au pied des
» autels? Un cœur plein de mon amant.
» Eh ! comment d'ailleurs pourrois-je me
» résoudre à laisser dans l'abandon et le
» deuil des parens assez bons, assez géné-
» reux pour mettre leur félicité à m'avoir
» sans cesse auprès d'eux ? Comment donc
» faire, Blanca ? Quelque parti que je
» prenne, puis-je éviter de rendre mal-
» heureux tous ceux que j'aime, moi qui
» donnerois volontiers mille vies si je les
» avois, pour leur épargner un instant de
» souci ? Ils ont fait tout ce qui étoit en

» eux pour me rendre heureuse, et moi » je ne puis rien faire qui ne soit pour » eux une source d'inquiétudes. Y a-t-il, » Blanca, rien de comparable à ce que » j'éprouve ? Dans ces romans que tu lis, » et où il y a tant de situations merveil- » leuses, en trouves-tu une aussi affreuse » que la mienne ? »

Blanca pleuroit, et ne trouvoit rien à répondre. Elle songeoit à son Vicente ; ses pleurs redoubloient, et elle sollicitoit elle-même, par ses plaintes, des consolations qu'on ne pouvoit pas lui donner.

Quant à Fernand, il affectoit, lorsqu'il se trouvoit avec son épouse, une sécurité qu'il pouvoit d'autant moins goûter, qu'il recevoit chaque jour des rapports alarmans. Reganhac écrivoit que des ordres terribles alloient partir de l'Escurial, et qu'il falloit se tenir sur ses gardes; dona Maria écrivoit dans le même sens, et demandoit qu'on la mît en état d'être utile à ceux qu'on vouloit opprimer. Reganhac marquoit

marquoit de plus qu'il étoit instruit que le beau-père d'Alfonse Langarez se trouvoit à Léon; il recommandoit qu'on se méfiât de cet homme, et qu'on épiât soigneusement ses moindres démarches. Mais le mystère qui enveloppoit cet avis, n'en laissoit sortir aucune lumière dont on pût s'aider, et ne servoit ainsi qu'à donner un nouvel aliment aux inquiétudes.

D'autres lettres instruisoient Fernand, qu'il se faisoit relativement à Gabriel, père d'Isabelle, sur les diverses places d'Espagne et même des pays étrangers, un mouvement prodigieux.

A Léon, la fermentation étoit extrême. Alonzo gardoit toujours les arrêts. On avoit été obligé de mettre quelques soldats à sa porte, parce que des particuliers que chacun disoit ne pas connoître, avoient tenté de l'arracher de son logement. Ils y auroient infailliblement réussi, si Alonzo n'eût déclaré avec énergie, et le pistolet à la main, qu'on ne l'arracheroit

jamais vivant du lieu où le retenoient des ordres qu'il respectoit. Le colonel de son côté, se tenoit à l'écart, et ne payoit les excessives politesses qu'il avoit reçues de Fernand et d'Isabelle, que par une réserve presqu'insultante. Alfonse Langarez redoubloit d'audace. Lorenzo lui envoyoit cartel sur cartel, et Alfonse répondoit toujours que des ordres supérieurs enchaînoient son bras, et lui défendoient de se mesurer avec Lorenzo. L'un et l'autre cependant ne marchoient plus dans les rues de Léon, qu'armés et environnés chacun d'une petite troupe, Alfonse, de goujats et de bandits, Lorenzo d'une vingtaine de ses ouvriers. Quelquefois les deux partis se rencontroient, se choquoient, se battoient; le régiment des gardes Wallones accouroit, et toute la ville étoit en trouble.

Ces scènes étoient trop bruyantes, et Andrès toujours sur les pas d'Alfonse, étoit trop fidèle à en rendre compte, pour qu'Inès ignorât une partie de ce qui se

passoit. Un jour qu'elle en raisonnoit avec sa mère en présence de Fernand, elle se livra aux plus mortelles frayeurs. Isabelle bien loin de la confirmer dans ces terreurs, lui reprocha de manquer de courage. « On » n'a rien, lui dit-elle, sans effort, sans » peine. L'adversité vient toute seule; mais » le bonheur veut qu'on le cherche, qu'on » l'achète; il n'est pas fait pour les âmes » foibles. La pusillanimité, bien loin » d'être d'aucun secours, ne sert qu'à nous » livrer tout vivans au pouvoir des mé- » chans. Ah! je voudrois, continua Isa- » belle, qu'il nous arrivât une de ces ca- » tastrophes épouvantables dont on ne » peut même entendre le récit sans frayeur! » C'est alors que tu verrois quelle âme » Dieu a donnée à ton père, quel cœur » il a donné à ta mère. — Mais, maman, » s'écria Inès, nous y touchons à cette ca- » tastrophe. — Eh bien! répondit Isabelle, » tant mieux; l'ange tutélaire viendra a

» notre secours, et nous arriverons plus tôt
» au dénouement. »

Comme Isabelle disoit ces derniers mots, on apporta à Fernand un billet de l'évêque, ainsi conçu :

« Il faut, mon cher Fernand, que je
» dîne avec vous demain en famille, pour
» que nous conférions, et tenions con-
» seil sur ce qui nous intéresse si vive-
» ment. Ayez votre beau-père et votre
» beau-frère; mais, je vous prie, aucun
» étranger. L'auguste et excellente amie
» de votre Inès sera des nôtres. Elle se
» regarde, ainsi que moi, comme de la
» famille. Adieu, je vous embrasse tous.
» A demain. »

Ce lendemain n'arrivoit jamais assez tôt au gré de Fernand, d'Isabelle et d'Inès, qui attendoient avec impatience ce qu'avoit à leur dire un prélat dont l'amitié pour eux sembloit s'accroître avec le besoin

qu'ils en avoient. Enfin, elle arriva cette journée si vivement attendue.

Après le dîner, on écarta les domestiques, on ferma les portes, on fit cercle, et tous les yeux se tournèrent sur l'évêque qui parla ainsi :

« Je viens mettre fin, sinon à vos alar-
» mes, du moins à vos anxiétés, et certes
» il est temps. Fernand comprend sans
» doute, tout comme moi, combien dans
» ce moment la situation de sa famille est
» critique. Tout est en fermentation à
» l'Escurial et à Léon. Le duc d'Almeyra
» tonne, menace, repousse tous les expé-
» diens de douceur ; les partis les plus ex-
» trêmes sont seuls de son goût. Les Lan-
» garez se donnent les plus grands mou-
» vemens, et vous devinez à quoi tend
» cette activité. L'Infant don Pédro se
» mêle de la partie. Il a juré amitié éter-
» nelle à Alonzo ; mais le souvenir d'Inès
» lui fait oublier par intervalles son ser-
» ment. Il est tantôt docile, tantôt dérai-

» sonnable. Sa fougue, ses emportemens
» inquiétent, et pourroient même aller
» jusqu'à troubler le repos de l'état. Je
» vous propose donc de rendre impuis-
» sans d'un seul coup, et le courroux du
» duc d'Almeyra, et les projets des Lan-
» garez, et les emportemens de l'Infant.
» — Ah ! je le disois bien, s'écria Isa-
» belle, que vous étiez notre ange tuté-
» laire. Quel bonheur que nous ayons
» pour pasteur un ami tel que vous ! Et
» que deviendrions-nous, si nous venions
» à vous perdre ? — Vous n'aimez pas,
» senora, répondit l'évêque, à lire dans
» l'avenir. Pourquoi vous en inquiétez-
» vous aujourd'hui ? Moi qui en prends
» quelque souci, sur-tout pour ce qui vous
» touche, je crois pouvoir vous annoncer
» que si vous veniez à me perdre, vous
» trouveriez dans mon successeur un
» homme qui vaudroit mieux que moi, et
» qui ne vous aimeroit pas moins. Mais
» revenons à notre objet. — Eh bien !

» mon cher prélat, dit Fernand, quel est » donc ce moyen qui doit opérer tant » d'étonnantes merveilles ? Je suis bien » impatient de le connoître. — Ce moyen » en deux mots, répondit l'évêque, con- » siste à marier sur-le-champ Inès de » Léon.... — Me marier sur-le-champ ! » s'écria Inès en interrompant le prélat. » Juste ciel ! que dites-vous là ? et avec » qui ? — Avec Alonzo de Santa-Fé, ré- » pliqua le prélat. »

Ce nom frappa l'assemblée de stupeur. Inès pâlit ; tout son corps trembla. Isabelle tenoit ses yeux immobiles, attachés sur l'évêque. Gabriel balançoit la tête, et regardoit ensuite toutes les physionomies. Lorenzo se jeta en arrière, et avança les mains comme s'il eût été frappé d'un coup qu'il cherchoit à repousser. Fernand se leva avec vivacité de son siége, et s'écria : « Y pensez-vous, mon cher » prélat ? Et ces lions, aux yeux teints de » sang, qui rugissent autour de nous, ne

» dévoreront-ils pas ces enfans? Quel est le
» prêtre d'ailleurs, qui dans le monde entier
» osera les marier ? — Moi, répondit l'é-
» vêque. Je propose l'assaut, c'est à moi
» d'y monter le premier. Dieu me garde
» de compromettre un subalterne, quand
» je puis m'exposer seul. — Vous exposer!
» lui dit avec feu Fernand. Ah! ne l'es-
» pérez pas. Jamais aucun de nous ne le
» souffrira. Inès endureroit plutôt mille
» morts que de vous laisser en butte à
» des persécutions qui vous auroient été
» suscitées à son sujet. — Remettez-vous,
» Fernand, dit le prélat; écoutez-moi
» tous paisiblement; la chose est grave et
» veut être discutée de sang froid. Les
» deux jeunes gens se conviennent. Alonzo
» de Santa-Fé a juré à Inès de Léon, que si
» elle n'étoit pas un jour son épouse, ja-
» mais il ne se marieroit. Inès de Léon,
» de son côté, a juré à Alonzo que ja-
» mais elle n'auroit d'autre époux que
» lui. Le père et la mère d'Inès de Léon

» donnent leur consentement. Ses autres
» parens et ses amis applaudissent à cette
» union. Moi en mon particulier, je désire
» en voir former les nœuds avant que
» l'âge qui me presse, m'ait fait descendre
» au tombeau; et non-seulement comme
» ami de Fernand, mais encore comme
» conducteur de ce diocèse; mon avis
» doit être de quelque poids. Que man-
» que-t-il donc pour que ce mariage ait
» lieu ? Le consentement des parens d'A-
» lonzo. Le mystère de sa naissance m'est
» dévoilé. Je connoissois Alonzo avant
» qu'aucun de vous le connût. Je certifie
» que nul cavalier n'est plus digne que
» lui d'être le gendre de Fernand et d'Isa-
» belle. Ses parens ont été pressés, som-
» més de laisser arracher le voile qui les
» cachoit. Tous ces secrets seront un jour
» révélés. Les parens d'Alonzo refusent
» de se faire connoître. Je prends leur
» place, parce que par mon caractère,
» par les augustes et saintes fonctions qui

» me sont confiées, je suis le père de
» quiconque est orphelin, ou censé l'être.
» Je donne donc mon consentement.
» Mais vous craignez pour ces jeunes gens
» les fureurs de l'injustice qui les poursuit.
» Sans doute si nous faisions ce mariage
» avec éclat, avec solennité, nous aurions
» tout à redouter. Les premiers mou-
» vemens des grandes passions sont ter-
» ribles, et peuvent entraîner ceux qui
» les éprouvent aux plus violens excès.
» La surprise de ceux qui apprendroient
» que nous nous sommes portés à cette
» démarche, et qui ne veulent pas qu'elle
» ait lieu, se convertiroit en une véritable
» frénésie, et Dieu sait jusqu'où en iroient
» les transports. C'est ce qu'il nous faut
» éviter. Demain matin entre quatre et
» cinq heures, Isabelle et Fernand, à
» l'insçu de tous leurs gens, m'amè-
» neront Inès. Ils viendront à pied; ils
» passeront par des rues détournées; ils
» arriveront à la porte de mon jardin, qui

» donne dans la campagne ; elle leur sera
» ouverte, dès qu'ils y frapperont, par
» une personne dont la discrétion m'est
» connue ; cette personne les introduira
» dans la chapelle de mon palais, où je
» les attendrai au pied de l'autel, et où
» tout sera prêt pour la célébration du
» mariage. Alonzo est prévenu. J'ai ob-
» tenu du colonel qu'il lui permettroit
» de déjeûner et de passer la matinée de
» demain avec moi. Le colonel pensant
» peut-être que je voulois exhorter lon-
» guement Alonzo à entrer dans les vues
» du duc d'Almeyra, n'a fait aucune dif-
» ficulté de m'accorder ce que je lui de-
» mandois. Alonzo sera donc rendu dans
» la chapelle vers les cinq heures. Gabriel
» et Lorenzo accompagneront seuls Fer-
» nand et Isabelle. Des témoins qui me
» sont dévoués, assisteront à la cérémo-
» nie, et signeront avec nous tous l'acte
» qui en sera dressé ; lorsque toutes les
» formalités auront été remplies, Alonzo

» retournera à ses arrêts, Inès chez ses » parens, et l'on gardera le plus profond » silence sur ce qui se sera passé. Le ma- » riage cependant célébré, qui osera, qui » pourra le rompre? Sans doute il fau- » dra bien qu'un jour il soit connu, mais » j'aurai le temps de préparer les esprits, » d'adoucir les passions, de désarmer vos » plus fougueux adversaires. Il s'agit uni- » quement dans cet instant de leur ar- » racher leur proie, et il faut se hâter » tandis que nous possédons Alonzo. Qui » vous dit que dans quatre jours, il sera » encore avec nous? On attend des ordres » de la cour. Savez-vous ce que porte- » ront ces ordres? »

On écoutoit le prélat avec une religieuse attention; les pleurs qu'Inès laissa couler en abondance, l'interrompirent; elle se tourna vers Caroline, et lui dit: « Ah! ma chère amie, quel mariage.....! » Sous quels auspices.....! C'est une pompe » funèbre. Y seras-tu? — La prudence

» ne le veut pas, je ne pourrois sans donner
» lieu à des soupçons, me transporter à
» pareille heure du couvent au palais épis-
» copal. Mes vœux, sois en sûre, et mes
» vœux les plus ardens te suivront à
» l'autel. Mais pourquoi te désoler ? Tes
» souhaits ne sont-ils pas remplis ? — Ah !
» ce n'est pas de cette manière que j'en
» voulois l'accomplissement ! Et vous, sei-
» gneur évêque, qui daignez me témoi-
» gner un intérêt si généreux, si héroïque,
» croyez-vous, si vous veniez à avoir
» votre part des persécutions qu'on me
» suscite, croyez-vous qu'il me fût pos-
» sible de vivre ? — Inès, dit le prélat,
» je réponds de tout, si nous gagnons du
» temps. Mais, puisque vous le voulez,
» raisonnons d'après l'hypothèse la plus
» fâcheuse : supposons, malgré toutes les
» précautions que j'ai prises pour que le
» secret soit gardé jusqu'à ce que je le
» puisse révéler sans danger pour vous
» tous, supposons que la chose soit con-

» nue presqu'aussitôt qu'exécutée, que
» craignez-vous pour moi ? que puis-je
» craindre moi-même à mon âge ? Dai-
» gnez lever les yeux sur moi, regardez
» ces cheveux blancs. Croyez-vous que
» ceux qui persécutent votre famille,
» soient assez pervers pour ne pas les
» respecter ? Et cette voix qui a fait pâlir
» et a ramené au bien plus d'un méchant,
» croyez-vous qu'elle sera impuissante
» quand animée par toute la véhémence
» de l'amitié, elle tonnera pour votre in-
» nocence et celle d'Alonzo ? Eh ! que
» sont pour moi les dangers, les maux
» de ce monde ? que sont-ils pour celui
» qui ne craint que Dieu et sa conscience ?
» — Ah ! seigneur, je m'abandonne à
» vous, dit Inès en sanglottant et cachant
» sa tête sur le sein de sa mère. — Au
» surplus, continua le prélat, il n'y a
» qu'un moyen extraordinaire qui puisse
» vous tirer de la position où vous vous
» trouvez tous, et ce moyen est celui que

» je propose. Ce n'est point sur cette
» terre souillée du sang d'Abel, que vous
» trouverez, Inès, un bonheur inaltérable.
» Le temps de l'adversité est arrivé pour
» vous; sachez la supporter, ou, si vous
» n'avez pas la force de marcher dans
» cette route semée d'épines, laissez-vous
» guider. Eh! que vous est-il donc déjà
» arrivé? Que vous propose-t-on de si
» désastreux? Songez à cette autre Inès
» dont vous avez tracé l'histoire; rappelez-
» vous ce qu'elle eut à souffrir, avec
» quels raffinemens de férocité elle fut
» égorgée par les scélérats qui.... — Ah
» ciel! s'écria Isabelle, de grâce, seigneur,
» ne rappelez pas cette affreuse, cette
» trop affreuse histoire; vous me don-
» neriez la mort. Il y a dans cette horrible
» aventure, des rapprochemens qui me
» font frémir. — Eh bien! mon cher pré-
» lat, dit Fernand, achevez votre ouvrage;
» sous votre conduite on ne peut pas s'é-
» garer. — Pour moi, dit à son tour

» Lorenzo, je suis fort de l'avis du sei-
» gneur prélat. Le mariage une fois fait,
» Isidro ira chercher fortune ailleurs, et
» Alfonse écrira à Reganhac de lui amener
» des bords de la Garonne une autre Cas-
» sandre. Et moi, seigneur, quand me
» mariez-vous donc? — La chose arrivera,
» répondit l'évêque, plus tôt peut-être que
» vous ne pensez. Et ce que nous allons
» faire demain pourroit bien accélérer
» votre propre mariage. — Et me destinez-
» vous toujours cette Eufrosina dont nous
» n'entendons plus parler depuis qu'elle
» est confinée à Cintra? Enfin est-elle ou
» n'est-elle pas fille de la senora Augus-
» tina? Et comment nomme-t-on le sei-
» gneur son père? — Tous les mystères
» s'éclairciront quand il en sera temps,
» et quand il en sera temps aussi, vous
» vous marierez, mon cher Lorenzo.
» Votre nièce n'a point de courage, et
» vous point de raison. Il faut vous laisser
» conduire l'un et l'autre. — Et la dot,

» dit Gabriel, nous n'en parlons pas. —
» Pauvre Alonzo! s'écria douloureuse-
» ment Inès, quelle dot je t'apporte! Le
» malheur. Il a été ton partage au mo-
» ment où tu m'as connu. — La dot, re-
» prit l'évêque, et les divers objets
» d'intérêt seront réglés à loisir; on a
» pour cela tout le temps nécessaire.
» Prenez garde, Inès, que demain vous
» recevrez simplement le sacrement de
» mariage. La pompe qui l'accompagne
» sur-tout parmi les personnes de votre
» condition, n'ajoute rien à sa validité.
» Elle aura lieu cette pompe quand le
» temps du bonheur et de la tranquillité
» sera venu pour vous et pour votre fa-
» mille. Ce sera alors aussi qu'on s'occu-
» pera de tout ce qu'il convient que la
» fille de Fernand et d'Isabelle apporte à
» son époux. Tout arrangement qu'on
» prendroit maintenant à cet égard, seroit
» prématuré; il faut auparavant que la
» famille, le rang, la fortune d'Alonzo,

» soient connus et assurés. — D'ailleurs,
» dit Fernand en s'adressant à Gabriel,
» que pourriez-vous promettre à notre
» chère Inès, dans un moment où, au
» rapport de tant de gens, votre fortune
» entière est menacée? Pourquoi ne vou-
» lez-vous point confier à vos enfans ce
» qu'il faut penser de ces bruits? Nous
» sommes, Isabelle, Inès et moi, dans un
» moment de crise, mais notre plus vive
» douleur c'est d'ignorer s'il y a de la
» réalité dans tout ce qu'on se permet
» de débiter à ce sujet. Je vous dirai plus :
» depuis qu'on nous tourmente de cette
» rumeur, ce n'est qu'avec un extrême
» regret que nous recevons et que nous
» employons ce que votre inépuisable
» bonté nous accorde; et nous sommes
» fortement résolus, si vous ne nous tirez
» pas aujourd'hui de notre incertitude,
» de nous réduire au plus étroit néces-
» saire. Parlez donc, seigneur : avez-vous
» quelque inquiétude sur l'état de vos

» affaires? D'où vient, par exemple, ne
» nous dites-vous plus rien de ces navires
» dont le riche chargement devoit si fort
» accroître votre fortune?

» — Fernand, répondit Gabriel, quand
» je juge à propos de me taire, je ne trouve
» pas bon qu'on m'interroge. Quelqu'é-
» troitement lié que vous fussiez avec un
» homme d'état, vous permettriez-vous
» de le sonder sur ses secrets? T'rouveriez-
» vous mauvais qu'il ne vous les confiât
» pas tous? Eh bien! Fernand, le secret
» n'est pas plus nécessaire à l'homme d'état
» pour le succès d'un projet important,
» qu'il l'est à un négociant pour le succès
» d'une spéculation hardie et vaste. Voilà
» ce que vous ignorez parce que vous êtes
» étranger au commerce par votre nais-
» sance et par vos goûts. Je sais que dans
» ce moment il se fait un agiotage scan-
» daleux, infernal, et l'on croit que j'en
» serai abattu. Je laisse faire et croire.
» Je connois les artisans de cette œuvre

» de malice. Le public d'Espagne, et
» encore celui de plus d'une contrée de
» l'Europe jugera entr'eux et moi, et l'é-
» vénement prouvera si ma fortune est
» de celles qu'on puisse détruire. Si vous
» vous déterminiez à diminuer votre train,
» vous feriez une sottise qui me déplairoit
» beaucoup. D'abord vous ne devez vous
» porter à aucun changement sur cet ar-
» ticle, que vous n'en ayez reçu l'ordre
» de moi. Ensuite si vous alliez dans ce
» moment afficher l'économie, ne voyez-
» vous pas que vous prêteriez une véri-
» table force à ceux qui se flattent de
» pouvoir affoiblir mon crédit? Augmentez
» plutôt vos dépenses jusqu'à ce que cette
» sorte d'orage soit passée. Je vous rends
» justice au reste; je sais que votre inquié-
» tude n'a d'autre principe, d'autre cause
» que l'attachement que vous me portez;
» ne la manifestez cependant à personne.
» Ce seroit une mauvaise politique de se
» montrer alarmé, quand il faut au con-

» traire ne laisser voir que de l'assurance.
» J'ai parlé de la dot d'Inès, parce que
» c'est mon devoir de m'en occuper. Nous
» la réglerons quand nous en serons à la
» pompe dont parle le seigneur évêque.
» Vous serez, j'espère, tous contens de
» moi, et vous en particulier, Fernand,
» vous me trouverez toujours empressé à
» vous témoigner tout ce que m'inspire
» de reconnoissance l'excellente conduite
» que vous ne cessez de tenir avec ma
» chère fille.

» — Le seigneur Gabriel, dit l'évêque,
» a une bonne tête, et moi j'ai un bon coffre-
» fort à son service. Abandonnons donc
» toute cette affaire à sa sagesse et à la
» protection divine. Espérons que Dieu
» ne cessera de bénir une famille que je
» ne me lasse pas de chérir et d'admirer.
» Adieu donc, à demain matin. N'approu-
» vez-vous pas, senora, continua le prélat
» en s'adressant à Isabelle, ce que j'ai
» proposé ?

» —Votre amitié pour nous, répondit » Isabelle, est telle, que quoique le moyen » dont il s'agit paroisse extraordinaire, » nous devons croire qu'il nous est avan- » tageux. D'ailleurs, quand vous avez » prononcé, quel compte pourriez-vous » faire des lumières d'une femme ? — Ah ! » dit le prélat, voilà un petit trait de » malice que vous décochez contre ma » prévoyance. N'importe : sachant ce que » je sais, je persiste dans mon opinion. » Amenez-moi demain matin à l'heure » dite votre chère fille. Je lui recom- » mande en attendant un peu de recueil- » lement, et je répète au seigneur Lorenzo, » que si nous ne voulons pas échouer, » nous avons besoin de calme dans nos » idées, et de modération dans notre con- » duite. — A demain donc, seigneur, » dit alors Inès en saluant l'évêque. Je » marcherai à l'autel, sinon avec courage, » du moins avec la ferme confiance que » vos prières et vos vertus feront descendre

» toutes les bénedictions du ciel sur Alonzo » et sur moi. Mais ma pauvre Blanca, » est-ce que nous ne la marierons pas » aussi demain ? — Non, non, répondit » l'évêque. Quand la grande cérémonie » aura lieu, alors nous marierons Blanca, » et encore le seigneur Lorenzo, mais il » importe que demain personne ne vous » accompagne. Le secret est pour Blanca » comme pour toutes les autres personnes » de votre maison. »

Le prélat s'étant retiré, chacun s'empressa d'offrir à Inès les consolations dont son air abattu, son visage pâle, ses yeux noyés de larmes, témoignoient assez qu'elle avoit besoin. Caroline sur-tout employant toutes les ressources que lui donnoit l'amitié la plus tendre, se montroit ingénieuse à dissiper les alarmes de son amie, à lui prouver que ses craintes n'avoient nul fondement, et à lui ouvrir sans cesse l'avenir le plus heureux. Inès par les plus aimables caresses, répondoit

aux paroles affectueuses et consolantes de Caroline, mais elle n'en étoit pas moins triste; elle répétoit continuellement : « Ah! » quelle journée que celle de demain ! » Elle demanda à sa mère, ce qu'elle auguroit de cette terrible matinée du lendemain. « Ma fille, lui répondit Isabelle, » je pense qu'il faut s'en rapporter aveu- » glément à notre évêque. Il nous a dit » d'excellentes choses. Ce n'est pas qu'au » fond j'aime les formes mystérieuses » dont il enveloppe cette grande action. » Je ne les aime en aucune affaire. Toute » ma politique est de n'avoir aucune po- » litique. Mais cette manière de voir » tient peut-être uniquement à mon ca- » ractère, à la trempe particulière de » mon esprit, et je ne dirai pas que ce » soit la meilleure. Ce n'est pas du moins » celle des hommes, et sur-tout celle des » hommes en place; ils imaginent qu'en » ne se laissant pas deviner, on leur fera » l'honneur de les croire de profonds pen- » seurs.

» seurs. Ces observations, Inès, ne vont
» pas à infirmer la confiance que tu dois
» à notre évêque. Laissons-nous conduire
» par lui. Que risques-tu ? D'abord il a de
» la sagesse dans l'esprit et de la fermeté
» dans le caractère. Il n'est pas un homme
» ni à avoir peur de Langarez, ni à flé-
» chir devant le duc d'Almeyra. Voilà ce
» qui doit nous inspirer de la sécurité. En-
» suite il prend sur lui tous les dangers de
» l'aventure, et nous met ainsi à l'abri de
» tout reproche. Il contracte même en quel-
» que sorte l'engagement de répondre de
» ton Alonzo, et de nous le représenter lors-
» que nous l'exigerons. En un mot, ma
» chère Inès, je crois que je serois arrivée
» au même but que l'évêque, en prenant
» une autre marche. Préférons la sienne.
» Il y auroit trop de vanité à une femme
» à mettre son sentiment au-dessus de ce-
» lui d'un homme que son âge, son ca-
» ractère, ses lumières, ses vertus rendent
» si recommandable. Ainsi le sort en est

» jeté : demain tu seras la senora de San-
» ta-Fé, et tu attendras bien avec quelque
» patience pour prendre ce titre, qu'il te
» soit possible de t'en parer de manière
» à faire honneur à celui qui te le don-
» nera. »

Fernand appuya l'avis d'Isabelle, et fit de plus l'observation qu'en pesant bien ce qu'avoit dit l'évêque sur les parens inconnus d'Alonzo, on ne pouvoit plus douter que la naissance de ce jeune homme ne fût pure. Enfin tout ce qui pouvoit faire diversion aux sombres conjectures d'Inès fut employé par Fernand, par Isabelle et par Caroline. Gabriel approuvoit par un mouvement de tête, et rêvoit. Lorenzo mêloit à la conversation quelques plaisanteries contre les Langarez. Isabelle renchérissoit sur les facéties de son frère. Insensiblement on arracha quelques sourires à Inès, et on finit à peu près par s'égayer.

On alloit se séparer, quand on vint remettre un billet à Inès ; il étoit d'Alonzo.

Elle le lut à haute voix. Voici ce qu'il contenoit :

« Que viens-je d'apprendre? ô joie! ô » bonheur inespéré! Demain je vous ap- » partiendrai par le plus fort, par le plus » saint des liens, par un lien qu'il ne sera » au pouvoir d'aucun homme de rompre! » Demain nous serons l'un à l'autre pour » la vie. Demain nous n'aurons plus qu'une » même destinée, qu'un même cœur, » qu'une même âme. Vous y consentez, » Inès; vous le voulez, ô, adorable Inès! » Pourrai-je soutenir cet excès de félicité! » Le puis-je croire? N'est-ce point un » rêve? Encore quelques heures, et la » belle, l'aimable Inès se donne à moi! » Encore quelques heures, et je verrai » celle qui est l'ornement de son sexe, je » verrai une créature angélique, la plus » belle, la plus parfaite des créatures, me » tendre la main, et me jurer au pied des » autels, de n'aimer jamais que moi! » Dieu! Et quel ravissant sourire embel-

» lira la bouche qui prononcera ce ser-
» ment ! Ah ! je suis ivre de joie et d'a-
» mour.... Pardonnez, Inès, au désordre
» de mes idées ; mais recevez d'avance
» mon serment de ne jamais aimer que
» vous, et de vous aimer tous les jours de
» ma vie. Eh ! comment pourroit s'éteindre
» cette ardeur que votre beauté, que vos
» charmes, que votre douceur, que votre
» excessive bonté pour moi ont allumée
» dans mon cœur ? Ah ! il est reconnois-
» sant ce cœur que vous daignez agréer.
» Dites à vos chers parens que je me sens
» en état de tout oser, de tout entrepren-
» dre pour leur prouver que j'étois digne
» de leur appartenir. Et après eux, ce vé-
» nérable et vertueux ami qui me montre
» aujourd'hui la tendresse d'un père, trou-
» vera toujours en moi les sentimens d'un
» fils.

» Je me rappelle en finissant ce billet,
» que le seigneur votre père m'avoit dé-
» fendu de vous écrire. Je présume que

» la circonstance où nous nous trouvons ;
» que le moment auquel nous touchons,
» ne laissent plus subsister cette défense.
» Je joins ici une lettre que j'ai reçue hier
» de l'Infant don Pédro. Un adorateur de
» ce rang étoit sans doute plus digne de
» vous que moi. Vous me préférez à lui,
» généreuse Inès, et je ne puis vous ex-
» primer combien je me tiens honoré de
» cette préférence. Je n'en suis pas moins
» sensible au déplaisir que ressent mon
» auguste rival. Sa lettre m'a touché, et
» vous jugerez aussi sans doute, après
» l'avoir lue, qu'il mérite votre amitié et
» la mienne. »

Inès après avoir lu le billet d'Alonzo, embrassa Caroline, et lui dit : « Ah ! ma
» chère Caroline, ce pauvre Alonzo au-
» roit bien mieux fait de t'épouser. Que
» voit-il en moi de bon, qui ne soit chez
» toi dans le plus haut dégré de perfection ?
» Que de chagrins, que de malheurs peut-
» être il eût évités, en te donnant un cœur

» digne de toi, et où jusqu'à présent je » n'ai répandu que l'amertume! — Si tu » veux, Inès, répondit Caroline, me » faire plaisir, et ne pas m'obliger à me » fâcher, tu ne me parleras plus de cette » folie. Quand mon goût pour la vie reli- » gieuse ne seroit pas plus fort que jamais, » est-ce que je pourrois me résoudre à » désunir deux cœurs que le ciel a formés » l'un pour l'autre? Veux-tu que je te » parle avec franchise? l'état où l'évêque » vient de te mettre, te jette dans une con- » fusion d'idées qui te fait extravaguer, » et tu raisonnes contre ta conscience; » car tu sais bien que je ne peux être heu- » reuse que de ton bonheur. Laissons donc » cela, et lis-nous la lettre de mon frère » qui, je crois, n'extravague pas moins » que toi. »

Inès lut donc la lettre de don Pédro à Alonzo; elle étoit ainsi conçue:

« J'ai fait serment d'être toujours votre » ami. Je ne peux ni le nier, ni me dé-

dire. Mais comment se fait-il que vous » m'ayez arraché ce serment ? Par quelle » espèce d'enchantement ai-je pu me dé- » terminer à jurer une amitié éternelle à » celui qui me ravit tout le bonheur de » ma vie ? Deux rivaux peuvent-ils être » amis ? Ah ! que vous êtes séduisant, » Alonzo ! je devrois vous haïr, et vous » me contraignez de vous aimer !..... » Qu'ai-je dit ? moi, vous haïr ! moi, » haïr celui qui m'a généreusement sauvé » la vie ! Non, non ; cette noire ingrati- » tude n'entrera jamais dans mon âme. Je » tiendrai mon serment ; il est d'accord » avec mon cœur. Ce cœur est tout à » vous..... et cependant, vous m'enlevez » Inès ! Croyez-vous, Alonzo, que je » puisse vivre sans Inès ? Vivriez-vous, » si vous perdiez l'espoir de la posséder ? » Vous le voyez donc, quoique frères » d'armes, nous ne pouvons nous accor- » der. Et sera-ce la première fois que deux » frères d'armes auront terminé par un

» combat, une querelle semblable à la
» nôtre ?... Ah ! malheureux ! que dis-je ?
» nous avons échangé nos épées, et je
» tournerois la vôtre contre vous-même !
» j'en menacerois le sein du courageux
» ami qui m'a sauvé la vie ! Quelle atro-
» cité ! elle n'est pas dans mon caractère.
» Si Inès ne veut pas répondre à mon
» amour, qu'elle soit du moins bien con-
» vaincue que je suis digne de son estime !
» Plutôt la mort que de lui causer un ins-
» tant de déplaisir ! Elle vous aime, Alonzo ;
» elle vous préfère à moi ; eh bien, soyez
» heureux !.... Heureux ! et pourquoi le
» seriez-vous à mes dépens ? Quel partage !
» de mon côté, le sacrifice le plus dou-
» loureux, et du vôtre un bonheur inex-
» primable. Cela est-il juste, Alonzo ? j'en
» fais juge votre propre conscience....
» Grand Dieu ! je parle de conscience ! eh !
» quelle seroit la mienne, si je nuisois à
» votre bonheur, si je nuisois à celui d'Inès ?
» Puisqu'elle vous aime, pourrois-je, sans

» le plus noir des attentats, entreprendre
» de vous la ravir? Ah! mon cher Alonzo,
» prenez pitié de ma tête et de mon cœur.
» Mes idées se brouillent; je ne puis rien
» démêler dans les divers sentimens qui
» s'élèvent au fond de moi-même. Mon
» sang bouillonne dans mes veines. Le ma-
» lade dont la raison est en délire, et qui
» est brûlé d'une fièvre ardente, n'est pas
» plus à plaindre que moi. Combien durera
» cette affreuse situation? aussi long-temps
» que je conserverai l'espoir de posséder
» Inès. Par pitié donc pour moi, Alonzo,
» ravissez-moi cet espoir! Hâtez-vous
» d'épouser l'adorable Inès... Oui, qu'elle
» soit bientôt à vous! c'est le désir sin-
» cère, c'est le vœu de votre ami. La vue
» du bonheur dont vous jouirez l'un et
» l'autre, rafraîchira mon sang, rendra
» le calme à mon âme, à tout mon être. Pen-
» sez-vous cependant que les Langarez,
» que leur puissant et terrible protecteur,
» vous laissent arriver à votre but? Ce fier

» et hautain duc d'Almeyra, sans l'appui
» duquel vous n'êtes rien, est fortement
» courroucé contre vous : n'importe ; ne
» désespérez de rien ; je vous reste. Je
» vous servirai chaudement. C'est sur-tout
» à vous défendre que j'emploierai l'épée
» que je tiens de vous. Mais depuis quand,
» Alonzo, les services ne sont-ils plus ré-
» ciproques? Quand je fais tout pour vous,
» ne ferez-vous rien pour moi ? Laissez-
» moi croire que vous me servirez auprès
» d'Inès, que vous dissiperez les préven-
» tions qui ont pu s'élever dans son es-
» prit contre le plus sincère, le plus zélé
» de ses adorateurs. En un mot, gardez-
» vous de vous laisser aller à l'idée que je
» renonce à elle, et qu'il me soit possible
» de la voir sans dépit, sans regret, sans
» fureur même, vous préférer à moi....
» Adieu, Alonzo, je vous embrasse. Ju-
» gez par le désordre qui règne dans cette
» lettre, de celui qui est dans mes pen-
» sées. »

Caroline, après avoir entendu la lecture de cette lettre, la présenta à Inès comme une nouvelle preuve du danger éminent où étoit Pédro de perdre toute raison, si on lui laissoit l'espoir de l'emporter sur Alonzo. Isabelle, Fernand, Gabriel, Lorenzo, se réunirent à Caroline pour démontrer à Inès que le parti le plus sage dans les conjonctures où elle se trouvoit, étoit celui proposé par l'évêque. Inès écoutoit en silence les observations qu'on lui faisoit; elle ne les combattoit pas, mais on voyoit par la tristesse qui se répandoit sur son visage, qu'elle n'auguroit pas bien des mesures ténébreuses qu'on prenoit pour la marier.

Enfin on se sépara, après s'être promis de se réunir le lendemain matin à l'heure convenue. Inès restée seule avec son père et sa mère, leur demanda la permission de se retirer dans sa chambre. Elle y passa une partie de la nuit dans le recueillement, et l'autre partie à commenter de toutes les

manières, les pensées noires que lui suggéroit la bizarrerie de sa position.

On avoit dit aux gens de la maison, qu'on étoit obligé d'aller le lendemain matin, dès la pointe du jour, distribuer quelques largesses à des infortunés chez lesquels on vouloit pénétrer sans être aperçu. On recommanda de plus aux domestiques de ne point quitter la maison qu'on ne fût de retour. Ainsi prévenus, ils restèrent paisiblement au lit, et ne furent point témoins du départ de leurs maîtres.

Il n'étoit pas quatre heures que Fernand, Isabelle et Inès étoient déjà hors du logis. Dans une rue détournée qui avoisinoit le palais de l'évêque, ils firent rencontre de Gabriel et de Lorenzo.... « Et » Alonzo? leur demanda Inès. — Tu lui » fais injure, répondit Lorenzo; il est » trop amoureux pour n'avoir pas devancé » l'heure du rendez-vous. Nous le trou- » verons sans doute au palais. — Ah! » pauvre Alonzo, continua Inès, que je

» crains pour toi cette journée ! — Tu » n'as point de courage, ma fille, dit Isa- » belle. Quelle est donc cette nouvelle » terreur ! — Maman, ai-je tort ? répon- » dit Inès. Comparez cette journée avec » celle de ma première communion. Quelle » différence ! Ne l'ai-je pas prédite cette » différence ? Vous voyez que mes pres- » sentimens ne me trompent pas. Ne tiens- » je pas de vous que toute affaire où l'on » ne procède pas rondement, tourne mal ? » Nous agissons depuis hier comme des » gens qui vont faire une mauvaise action. » Nous avons menti à nos domestiques ; » nous marchons dans les ténèbres ; et » Blanca aussi qui devoit se marier en » même temps que moi, nous l'avons » trompée. »

On répondoit aux appréhensions d'Inès par tous les motifs qui pouvoient la rassurer ; mais les consolations qu'on lui prodiguoit, ne descendoient pas dans son cœur. On eût dit qu'elle se regardoit comme

une autre Iphigénie, comme la fille unique de Jephté, comme une victime qui alloit être immolée au pied de l'autel où elle étoit attendue. Les efforts qu'elle faisoit pour ne point trop affliger ses parens, cachoient mal ses terreurs, car tandis que le sourire étoit sur ses lèvres, des larmes s'échappoient de ses yeux. Plus elle approchoit du palais, plus elle sentoit que ses forces l'abandonnoient; ses genoux fléchissoient, et elle se seroit évanouie plus d'une fois si Lorenzo n'eût eu la prévoyance de se pourvoir de liqueurs fortifiantes.

Elle fut ainsi plutôt traînée que conduite jusqu'à la porte du jardin que l'évêque avoit désignée. On n'eut pas plutôt frappé à cette porte qu'elle s'ouvrit. Un homme qui cachoit son visage dans son manteau, la referma promptement, et se découvrit. Isabelle en le reconnoissant, poussa un cri de surprise. C'étoit le chevalier de Reganhac. « Quoi, lui dit Isa-» belle, c'est vous! Eh! que faites-vous

» ici ? — Senora, répondit Reganhac, je
» suis tout de feu pour mes amis. Rien
» ne me rebute. Voilà comme sont faits
» les gens de mon pays. Le désir de ser-
» vir vous et votre intéressante famille, m'a
» fait prendre un emploi de portier chez
» le seigneur évêque. — Est-ce que vous
» n'êtes plus secrétaire d'ambassade ? lui
» demanda Lorenzo. Oh ! mon ami, ré-
» pliqua Reganhac, je fais une plaisante-
» rie ; je ne suis portier que pour cet ins-
» tant critique. La vérité est que les choses
» alloient trop lentement par lettres, et
» les lettres d'ailleurs peuvent être inter-
» ceptées. Il a été absolument nécessaire
» que je vinsse conférer avec votre évêque
» d'affaires qui concernent votre chère et
» aimable nièce. Personne au monde ne
» vous est plus dévoué que ce saint homme.
» Je vous dirai de plus, en confidence,
» que vous avez dans ce moment à Léon,
» un original qui s'y cache, et qui couve
» quelque projet diabolique. Cet original

» est le beau-père d'Alfonse Langarez ;
» et je suis venu aussi pour l'espionner ;
» cela, mes amis, pourra vous être utile.
» — Puisque vous êtes portier pour cet
» instant critique, demanda Fernand,
» vous êtes donc dans le secret, vous sa-
» vez pourquoi nous venons ? — Je suis
» dans le secret, répondit Reganhac,
» comme je suis dans vos intérêts, et je
» me vante d'avoir un peu contribué par
» mes conseils à l'accélération du mariage
» de la senora Inès. — Oh ! s'écria Isa-
» belle, dès que vous êtes un des conseil-
» lers intimes de notre évêque, je ne m'é-
» tonne plus des formes mystérieuses avec
» lesquelles on nous conduit à ce ma-
» riage. — En voilà assez, dit Gabriel ;
» il ne faut pas faire attendre l'évêque, et
» perdre le temps en vaines paroles. Con-
» duisez-nous, seigneur Reganhac, à la
» chapelle. »

Inès alors s'approcha de Reganhac, et lui demanda en tremblant à l'oreille : « Y

» est-il ? — Qui ? — Le seigneur Alonzo.
» — Où ? — A la chapelle. — Non pas
» que je sache ; mais s'il n'y est pas, il ne
» tardera pas à venir, car il est un peu
» tard. — Ah ! s'il n'y est pas, s'écria
» Inès, que fait-il, qui peut le retenir ? »
Puis joignant les mains, et regardant le ciel, elle s'écria encore : « O mon Dieu !
» veillez sur les jours d'Alonzo. »

On monta ; on traversa des corridors, dont la longue étendue, ainsi que l'obscurité qui y régnoit, ajoutoient aux terreurs qu'éprouvoit Inès. « Quelle fête ! di-
» soit-elle à sa mère. Comme tout y est
» lugubre ! »

Lorsqu'on fut à l'entrée de la chapelle, Reganhac quitta Fernand et sa famille ; et alla reprendre son poste à la porte du jardin. Son départ convainquit Inès qu'Alonzo n'étoit point encore arrivé. Elle ne le chercha pas moins des yeux en s'avançant vers l'autel, et ne le voyant point, elle dit à Isabelle : « Ah, maman, il n'y est

» pas ; je suis perdue ; nous apprendrons » bientôt quelqu'événement sinistre. »

Tout ce qui frappoit les regards d'Inès contribuoit à nourrir sa mélancolie. L'autel n'avoit d'autre ornement que la croix placée entre deux cierges dont la lumière pâle et vacillante étoit loin de dissiper l'obscurité qui s'étendoit dans la profondeur de la chapelle. Deux grands tableaux attachés aux murs, représentoient, l'un le sacrifice d'Abraham, l'autre le sacrifice de cette même fille unique de Jephté, à laquelle Inès s'étoit comparée intérieurement. On voyoit dans un plat de vermeil placé sur une des deux crédences, l'anneau et la pièce de mariage qui n'attendoient que la bénédiction du prélat. Sur l'autre crédence, on apercevoit le voile qui devoit être étendu sur les deux époux, lorsqu'ils feroient le serment d'être à jamais l'un à l'autre.

L'évêque prosterné au pied de l'autel, courboit sa tête blanchie par les années,

et tenoit ses bras croisés sur sa poitrine. Il attendoit dans le recueillement, et en prières, que l'arrivée des deux jeunes gens lui permît de commencer l'auguste cérémonie qui devoit les unir à jamais. Un profond silence régnoit dans toute l'enceinte, et la voûte ne répétoit que les soupirs d'Inès.

Dès que l'évêque entendit qu'on s'approchoit de lui, il se leva, salua Fernand et sa famille, et leur dit qu'il attendoit pour se revêtir de ses habits pontificaux, qu'Alonzo fût venu. « Ah ! seigneur, » lui dit Inès ; il n'est pas né heureux ; je » le connois ; il seroit déjà ici si quelque » grand malheur ne lui étoit arrivé : il est » tard. — Songez, lui répondit le prélat » avec une sorte de sévérité, que vous êtes » dans un lieu où Dieu exige une entière » résignation à ses volontés. Quels que » soient ses décrets sur vous, attendez-en » avec soumission l'accomplissement, et » gardez-vous de croire que vous serez la

» seule dont la vertu n'aura point été » éprouvée par le malheur. Il a permis » que de cruels revers affligeassent les » hommes les plus innocens. De quel » droit espérez-vous qu'il fasse en votre » faveur une exception ? »

Après cette courte réprimande, le prélat retourna au pied de l'autel, et sembla prier avec un redoublement de ferveur. Inès étoit hors d'état de suivre ce saint exemple. Toutes ses pensées se portoient sur son Alonzo ; son âme en proie à la plus vive inquiétude, et affaissée par la terreur, ne recevoit que des impressions douloureuses qui la rendoient incapable d'écouter les consolations de la religion. Elle regardoit sans cesse sa montre ; elle comptoit les minutes, et Alonzo n'arrivoit pas.

Il y avoit environ une heure qu'elle étoit déchirée de ses perplexités, lorsque l'évêque se levant tout-à-coup, vint à elle, et d'un air qu'on eût cru inspiré, lui dit : « Inès, armez-vous de courage, d'un

» grand courage, celui que vous attendez
» ne viendra pas. Je vais, ajouta-t-il, passer
» dans l'intérieur du palais, et envoyer
» chez Alonzo pour savoir ce qui peut
» causer ce contre-temps. Redoublez vos
» prières pour lui. »

Le prélat disparut en effet, et peu de temps après rentra dans la chapelle, tenant à la main une lettre qu'il donna à Inès, en lui disant : « Un homme de la Sainte-
» Hermandad vient de m'apporter une
» lettre d'Alonzo, qui en contient une
» pour vous; la voici : elle vous instruira
» du malheur survenu à cet aimable cava-
» lier. Lisez-nous-la. »

Inès prit la fatale lettre, et d'une voix tremblante en fit la lecture; voici ce qu'elle contenoit :

« Ma chère, et mille fois très-chère
» Inès, quels sont ces hommes qui met-
» tent leur vœu en opposition avec celui
» de vos parens, avec celui du ciel même ?
» Des gens de la Sainte-Hermandad envi-

» ronnent mon logis, remplissent ma
» chambre. Je dois respecter les ordres
» dont ils se disent porteurs ; je les suis
» pour aller je ne sais où. Je confie ce
» billet à l'un d'entr'eux qui m'a suivi seul
» dans mon cabinet, qui m'a paru bon
» homme, et à qui j'ai donné une forte
» récompense. Il assure qu'il n'est point
» de ceux qui me suivront, et qu'il doit
» rester à Léon jusqu'à nouvel ordre. Je
» pars donc, adorable Inès ; il est trois
» heures du matin, et à quatre je serai
» loin de vous. Quel changement de scène !
» Mais que prétendent-ils faire? Croient-
» ils qu'on puisse parvenir à désunir deux
» cœurs tels que les nôtres? Jamais, non
» jamais! Adieu, mon aimable Inès ; ne
» prenez point trop de souci de moi ; ne
» vous désolez point trop ; conservez-vous
» pour votre ami, votre amant, votre
» époux Alonzo. »

« Il a raison, dit Isabelle après
» avoir entendu la lecture de cette lettre ;

» ce jeune homme est plein de sens. Tu
» n'es plus à toi, ma chère Inès ; tu lui
» appartiens bien réellement, et par le
» vœu de tes parens, et par ton propre
» consentement, et par l'intention où le
» seigneur évêque étoit de vous donner à
» l'un et à l'autre sa bénédiction : cette
» intention doit avoir pour toi la même
» force que si vous eussiez été réellement
» mariés. Ainsi, ma fille, par toutes les
» lois divines et humaines, tu dois compte
» à ton Alonzo de ta santé, de ta con-
» servation. Avant donc de sortir de ce
» saint lieu, promets à Dieu, ici, au pied
» de cet autel, que quoi qu'il arrive, tu
» te conserveras pour ton époux. Pardon,
» seigneur, continua Isabelle en s'adres-
» sant à l'évêque, pardon si je prêche en
» votre présence, mais croyez que ma
» morale vaut bien celle qui se débite
» dans les chaires de Léon. »

Inès, pendant que sa mère parloit, tenoit les yeux fixés sur la lettre d'Alonzo,

et arrosoit de ses larmes le nom de son amant. Lorenzo frappoit du pied, se mordoit les lèvres, rouloit les yeux, prenoit une attitude menaçante. Fernand, tout entier à ce que disoit son épouse, prit doucement la main de sa fille, et lui demanda si en effet elle ne vouloit pas promettre à Dieu de ne se point laisser vaincre par le désespoir, et de se conserver pour Alonzo. « Oh! oui, répondit Inès; c'est bien du » fond de mon cœur que je promets à » Dieu, et que j'attends de sa miséri- » corde, la force de me conserver pour » mes parens et pour le cavalier que leur » excessive bonté me permet de regarder » comme mon époux. »

Gabriel demanda ensuite au prélat, si l'homme de la Sainte-Hermandad ne lui avoit donné aucun détail sur l'enlèvement d'Alonzo. L'évêque, après avoir répondu à Gabriel qu'il ne savoit encore rien sur cet événement, le pria de ne point quitter Léon, jusqu'à ce qu'on fût mieux instruit

et

et de ce qui s'étoit fait, et de ce qui restoit à faire; il congédia Isabelle, Fernand et Inès, et dit à Lorenzo : « Suivez-moi, » seigneur Lorenzo ; j'ai à vous parler. »

Lorenzo se rendit sans difficulté à l'invitation du prélat. Fernand, Isabelle et Inès se retirèrent. Ils rencontrèrent à la porte du jardin, Reganhac qui attendoit inutilement Alonzo. Instruit de l'aventure arrivée à ce jeune cavalier, il s'écria : « Le » tour est plaisant ; je ne me serois pas » attendu qu'on vous porteroit cette botte. » Ce sera ce garnement d'Alfonse qui » aura éventé la mine. Mais qu'importe ; » laissez-le miner tant qu'il voudra ; je » sais contre-miner, moi. Ce sera politique contre politique ; nous verrons qui » l'emportera de ces messieurs ou de moi. » Je suis obligé de retourner à l'Escurial ; » mais soyez sans inquiétude ; je vous servirai là comme partout ailleurs. Demandez à votre évêque, si vous ne me » croyez pas, comme je vous aime tous.

» Sur mon honneur, foi d'hidalgo, je » ferois pour vous de la fausse monnoie.

» — Vous êtes plaisant vous-même, » dit Isabelle, avec votre fausse monnoie. » Il s'agit bien ici de monnoie vraie ou » fausse. Nous aimerions mieux notre » Alonzo que tout l'or du monde. »

On ne causa pas plus long-temps. Fernand étoit pressé de se rendre chez lui. Dès qu'on y fut, on envoya les gens de la maison dans toute la ville pour recueillir ce qu'on pourroit savoir des circonstances qui avoient accompagné l'enlèvement d'Alonzo. Fernand lui-même se mit en campagne.

Isabelle restée seule avec Inès, lui voyant un grand air de résignation, la félicita de son courage, et après l'avoir embrassée plusieurs fois tendrement, lui dit : « Je » suis au fond bien aise de cette aventure; » elle manquoit à ton expérience; tu vois » avec quelle présomption et quelle assu- » rance les meilleurs hommes, les hommes

» les plus parfaits abondent dans leur sens.
» Ce bon évêque est un ange ; il nous aime
» de tout son cœur, mais il croit de la
» meilleure foi du monde que toute la
» politique des hommes d'état passés, pré-
» sens et à venir, est infuse sous sa mitre.
» Il a voulu se mêler de ce mariage, et
» n'a rien fait qui vaille. Si on s'en fût
» rapporté à moi, tu serois mariée à ton
» Alonzo, en face de l'église et bien so-
» lennellement. Nous aurions vu venir
» ensuite les Langarez avec leur duc d'Al-
» meyra. Au surplus, mon Inès, ne nous
» désolons pas : ce mariage, pour être
» différé, ne s'en fera pas moins. Prends
» un peu de confiance à mes prédictions.
» Ton Alonzo n'est rien moins qu'un
» aventurier. Il sera un jour un grand et
» puissant seigneur dont chacun briguera
» l'amitié ; et toi, tu seras la plus heu-
» reuse des femmes. Il verra sous ses pieds
» les Langarez qu'il faut plaindre, ma
» fille, car les gens qui pouvant être

» heureux, se jettent ainsi dans des com-
» plots qui ne leur laissent ni la tranquil-
» lité d'esprit, ni la paix de la conscience,
» ne sont dignes que de notre pitié. »

Inès écoutoit avec reconnoissance les paroles consolantes de sa mère, et lui protestoit que ce n'étoit pas pour elle-même qu'elle souffroit. « Hélas! disoit-elle, si j'é-
» tois la seule malheureuse, vous n'enten-
» driez pas sortir une plainte de ma bou-
» che; mais tout le monde souffre autour
» de moi; tous ceux que j'aime sont dans
» l'inquiétude; ils ont des ennemis qu'ils
» ne connoîtroient pas sans cette malheu-
» reuse passion dont je n'ai pu me défendre.
» Vous-même, maman, il n'est pas pos-
» sible que vous vous dissimuliez que votre
» situation n'est point aussi heureuse qu'elle
» l'étoit avant que je connusse Alonzo!
» Toutes ces tracasseries qu'on nous sus-
» cite, versent de l'amertume dans votre
» âme. Plus votre tendresse pour moi vous
» donne de courage, plus vous cherchez

» à me cacher vos soucis, plus je dois me
» les reprocher; car sans moi, sans mon
» amour pour Alonzo, vous ne les connoî-
» triez pas. »

Comme la mère et la fille discouroient ainsi, on apporta une lettre de Caroline. Inès s'empressa d'en rompre le cachet. Voici quel en étoit le contenu :

« J'ai reçu hier, ma très-chére et ex-
» cellente amie, une lettre de dona Maria
» qui me marque qu'il est pour toi de la
» dernière importance que je me rende de
» suite à l'Escurial. Elle ajoute qu'elle a
» employé à la cour le crédit de personnes
» qui m'en obtiendront la permission.
» Cette permission m'arrive en effet dans
» le moment. Puisqu'il s'agit, ma bonne
» Inès, de t'être utile, il n'y a pas à ba-
» lancer; je pars sans me donner le temps
» de t'embrasser, et vais faire la plus
» grande diligence. Sois sûre que dès que
» ma présence parmi les demi-dieux, ne
» te sera plus d'aucune utilité, je ne per-

» drai pas un instant pour revenir auprès » de toi.

» Je viens d'apprendre l'étrange aven- » ture de ton Alonzo ; je n'y comprends » rien ; je ne vois pas ce qu'ils en veulent » faire. Je percerai bientôt ce mystère, et » te ferai part de mes découvertes. Il a » bien fait au reste d'obéir; ne mettons ja- » mais les torts de notre côté.

» Mon frère m'écrit ; il extravague plus » que jamais ; chaque phrase de son épître » est une folie. Il prétend avoir la certi- » tude que tu ne peux jamais être au bel » Alonzo, et il jure en conséquence d'em- » ployer tout, prières, violence même, » pour t'avoir. Je tâcherai de calmer sa » pauvre tête.

» Adieu, mon Inès; du courage! Les » beaux jours reviendront. Nous rirons » encore comme nous faisions au couvent » de las Salésas. J'embrasse ta chère ma- » man de toute mon âme. Je l'aime aussi

» tendrement que si j'avois le bonheur » d'être sa fille. »

Inès n'eut pas le temps de se livrer aux réflexions que lui suggéroit cette lettre. Elle l'eut à peine lue, que son père rentra. « Les découvertes de mes gens, dit-il, se » réduisent à ceci : on ne sait ce que sont » devenus Lorenzo et son fidèle Andrès. » J'ai su que celui-ci avoit été joindre son » maître à l'évêché. Personne ne les en a » vu sortir. J'ai parlé à l'évêque ; il assure » qu'ils ne sont pas chez lui, et je n'ai pu » tirer autre chose du bon prélat, qu'une » invitation à me résigner jusqu'à ce que les » temps devinssent meilleurs. En quittant » l'évêché, j'ai trouvé dans la cour Regan- » hac qui m'a dit mystérieusement à l'o- » reille, qu'il alloit tendre son filet, et » qu'il ne désespéroit pas d'y voir bien- » tôt tomber les deux Langarez : ils y se- » ront poussés, a-t-il ajouté, par le beau- » père d'Alphonse. Ce seigneur Alphonse » a aussi disparu ; il est sorti de Léon, et il

» a bien fait. J'ai passé à la manufacture;
» j'y ai trouvé Gabriel surveillant le tra-
» vail de ses ouvriers avec un sang-froid
» inaltérable. Je lui ai demandé des nou-
» velles de son fils; il m'a répondu qu'il ne
» savoit où il avoit passé; que cela ne le
» regardoit point; que c'étoit l'affaire de
» l'évêque; qu'au surplus Lorenzo étoit un
» excellent garçon, hardi et brave à l'excès
» quand il s'agissoit de servir ses amis, et
» qu'il ne falloit en avoir aucune inquié-
» tude. Je n'ai pu cependant m'empêcher
» de témoigner à Gabriel, que tout ce qui
» se passoit, et ce qui se disoit devoit nous
» inspirer des craintes, et que nous avions
» sujet d'être alarmés sur son propre
» compte puisque le mal-faisant Isidro me-
» naçoit ouvertement sa fortune. A cela
» il m'a répondu avec la plus grande tran-
» quillité, qu'Isabelle et moi nous nous
» effrayions de peu; que nous ne perdions
» la tête que parce qu'on nous enlevoit un
» gendre qui nous convenoit fort, mais

» que la Toute-Puissance étoit toujours du
» côté de celui qui avoit le plus de pias-
» tres ; que quand le jeune Alonzo seroit
» au milieu des Enfers, il sauroit bien l'en
» arracher, parce qu'il y feroit entendre
» un son qui seroit plus séduisant et plus
» persuasif que celui d'une lyre. En un
» mot, son calme est imperturbable et
» paroît incompréhensible quand on lui
» oppose les bruits qui courent. Enfin j'ai
» vu aussi le colonel. Je ne puis vous dire
» à quel point sa physionomie et ses ma-
» nières sont changées. Il n'a pas été préci-
» sément impoli ; mais il avoit un air con-
» traint, embarrassé. Il feignoit de cher-
» cher un papier, d'avoir des ordres à
» donner, des occupations pressées à ter-
» miner. Il n'a répondu à toutes mes ques-
» tions sur Alonzo, que par des axiomes
» de courtisan. Il ne nous est pas permis,
» a-t-il dit, de raisonner sur les ordres
» qui partent d'en haut ; nous ne pou-
» vons que les respecter. Que vous dirai-je

» de plus, ma chère Isabelle? Cet homme
» si gai, si folâtre, quand il nous croyoit
» dans la prospérité, a aujourd'hui toute
» la pédanterie d'un doyen d'université.
» Je crois, Dieu me pardonne, que me
» croyant dans la disgrace, il a peur de
» moi. Poussant ensuite la politesse au
» dernier excès, il m'a accompagné jus-
» qu'à la porte de la rue, ce qu'il n'avoit
» jamais fait. Là j'ai ajouté à son embar-
» ras, en lui demandant quand donc il
» viendroit nous voir. Il a rougi, a balbutié
» quelques mots que je n'ai pas entendus,
» et s'est retiré. »

Fernand, après avoir ainsi rendu compte de sa course, vit avec plaisir qu'Isabelle, bien loin de s'affecter du contre-temps qui avoit commencé cette journée, employoit sans affectation les meilleures raisons qu'elle pouvoit imaginer pour dissiper la tristesse d'Inès. Il appuya ses raisonnemens, et s'écria : « Les insensés ! Ils ont enlevé ce
» pauvre Alonzo, et c'est bien inutilement;

» je l'ai choisi pour mon gendre ; il le sera.
» Quelque part qu'il soit, je saurai bien
» le trouver et l'enlever à mon tour....—
» Laissez-moi, dit Isabelle en l'interrom-
» pant, me charger seule de l'exécution.
» Tu vois, mon Inès, continua-t-elle, ce
» que ces gens-là, ce qu'un premier com-
» mis, ce qu'un grand ministre ont ima-
» giné et exécuté dans leur profonde sa-
» gesse. Eh bien ! tu ne tarderas pas à
» voir une simple femme renverser en un
» instant la politique de ces importans
» personnages. Voici, Inès, ce qui va ar-
» river : ton Alonzo sera enfermé dans la
» tour de Ségovie. Roule bien dans ta tête
» ce que tu ferois à leur place, et tu te
» convaincras que c'est là le parti qu'ils
» vont prendre. Nous répandons le bruit
» que nous allons à Lisbonne. Tout le
» monde le croit, et nous partons cepen-
» dant tous trois pour Ségovie ; je n'em-
» mène pas ton oncle Lorenzo, parce qu'il
» voudroit sabrer toute la garnison de la

» tour. A Ségovie, je quitte les habits de
» mon sexe, je prends un uniforme d'of-
» ficier de Gardes-Wallones. J'entre dans
» la tour ; je m'introduis auprès d'Alonzo
» comme son camarade ; nous faisons mille
» cajoleries au gouverneur ; nous lui plai-
» sons ; il est sans cesse avec nous ; un
» jour nous lui donnons à dîner ; nous le
» faisons boire outre mesure ; nous eni-
» vrons ses officiers, ses porte-clefs, et
» jusqu'aux sentinelles. C'est, dans l'inté-
» rieur de la tour, un charivari, un dé-
» sordre à mourir de rire. Nous sortons
» sans obstacle, Alonzo et moi ; vous nous
» attendez au-dehors dans une chaise de
» poste ; nous y montons avec vous ; les
» chevaux partent, et nous arrivons en
» France où Fernand fait une figure di-
» gne de sa naissance. Alonzo plaît ; on
» lui donne un régiment, ensuite le bâton
» de maréchal, et enfin une mission glo-
» rieuse en Espagne où nous rentrons en
» triomphe..... »

Isabelle qui avoit vu sourire plus d'une fois Inès, n'étoit pas disposée à terminer là le projet que son imagination avoit enfanté; mais elle fut interrompue par un domestique qui remit à Fernand une lettre arrivée par la poste. Elle étoit timbrée de l'Escurial, et portoit le contre-seing du Ministre de grâce et de justice. Inès pâlit; elle s'oupçonna un nouveau malheur. Isabelle sourit, et s'écria: « Ah! voyons » donc le style d'un homme d'état. » — Voyons, répéta Fernand; et il lut à haute voix ce qui suit :

« Vos prétentions, seigneur, sont into-
» lérables parce qu'elles sont incompa-
» tibles avec le bon ordre, et les principes
» constamment suivis dans cette monar-
» chie. Le luxe vraiment royal que vous
» affichez, les fêtes somptueuses qu'il vous
» a plu de donner aux Gardes-Wallo-
» nes, et qui ont semé la division dans ce
» corps où la discipline est si nécessaire,
» la manière sur-tout dont on a dernière-

» ment reçu chez vous le premier commis
» de mon département, m'ont excessive-
» ment mécontenté. En de telles circons-
» tances, je ne puis qu'user de l'autorité
» qui m'est confiée, et que je dois faire
» respecter. Je vous ordonne donc de
» quitter le nom de Léon, et de vous ap-
» peler désormais Fernand de Duenas.
» Je vous ordonne également de changer
» le lion que vous portez dans votre écus-
» son, et de lui substituer un chevreuil.
» Il me sera rendu compte de votre sou-
» mission à cet ordre. Le cas où vous
» adopteriez la mesure qui vous a été pro-
» posée par le seigneur Isidro Langarez,
» seroit le seul où je pourrios me déter-
» miner à vous rendre mes bonnes grâces.

» Sur ce, je prie le ciel qu'il vous soit
» favorable. »

Isabelle, après avoir entendu la lecture de cette lettre, fut prise d'un mouvement de gaieté, comme si cette même lettre eût annoncé la nouvelle la plus heureuse pour

Fernand. Elle éclata de rire, et s'écria : » Pour un grand ministre, quel petit langage! un chevreuil pour un lion! oh! » la sublime invention! Ma pauvre Inès, » comme tu dois être étonnée! les aïeux » de ton père t'avoient transmis un nom » que cet habile magicien, en vertu de » l'autorité qui lui est confiée, change en » un autre nom; et voilà Alonzo loin de » compte; il croyoit épouser Inès de Léon, » et ce sera Inès de Duenas qu'il épou- » sera. Ne diroit-on pas à cet excessif mé- » contentement, à cette perte de bonnes » grâces, que c'est un monarque qui parle? » Et tout cela parce que nous n'avons pas » voulu donner notre fille à un commis » qui louche, qui achète et vend ses maî- » tresses! Quelle passion que la vengeance! » Comme elle rapetisse les hommes du » plus beau génie! »

Les plaisanteries d'Isabelle sur cette lettre, sur le duc qui l'écrivoit, sur les deux Langarez, furent si vives et si bruyantes

qu'elles ne permirent ni à Fernand ni à Inès de faire aucune réflexion sérieuse sur le fond de cette épître. Fernand ajoutoit un petit trait de satire aux réflexions malignes qui échappoient à Isabelle; et Inès, une heure auparavant si triste, si mélancolique, en vint insensiblement à rire d'aussi bon cœur que sa mère.

HISTOIRE

D'INÈS DE LÉON.

DIXIÈME PARTIE.

Les événemens cependant se pressoient, et Isabelle, dans toute sa vie, n'avoit pas eu une journée aussi pleine que celle où il s'étoit agi de marier Inès à Alonzo. Au milieu des transports de sa gaieté, l'évêque de Léon parut. Il fut fort étonné de la trouver aussi joyeuse. Sans attendre qu'il ouvrît la bouche, elle lui présenta la lettre du duc d'Almeyra, et exigea qu'il en rît comme elle faisoit.

Le prélat lut l'épître en silence, et après l'avoir rendue à Fernand, il lui dit: « Nous » délibérerons sur cela. » Prenant ensuite

un air consterné, il ajouta : « Fernand, il » se fait dans la ville des mouvemens qui » m'inquiètent pour vous. Le régiment » des Gardes-Wallones est sous les armes; » on a posé deux sentinelles à la porte de » votre maison, et comme j'arrivois chez » vous, on en posoit deux au bas de votre » escalier. Des patrouilles de la Sainte-Her- » mandad battent les rues; il est évident » que cet appareil ne peut regarder que » vous. — Eh bien, seigneur, dit Isabelle » sans donner le moindre signe d'effroi, » si on nous mène dans la tour de Ségo- » vie, vous y viendrez avec nous; vous » nous direz la messe, et Inès vous la ser- » vira. — Vous plaisantez, répondit l'é- » vêque, et il est heureux que vous pre- » niez de cette manière un événement » assez sérieux; mais vous dites plus vrai » que vous ne pensez, car je proteste par » tout ce qu'il y a de plus sacré, que si on » enferme Fernand dans une prison, je » m'y enterrerai avec lui jusqu'à ce que

» la religion du prince soit éclairée ; mon
» équipage est déjà prêt.... »

Ce dévouement attendrit Isabelle et Inès; elles ne purent retenir leurs larmes. Inès prit la main du prélat, et la baisa affectueusement. Fernand le serra dans ses bras, et le supplia de s'éloigner. « Laissez-moi,
» lui dit-il, me démêler seul de toutes ces
» iniquités. — Vous n'y pensez pas, mon
» cher Fernand; la place d'un homme tel
» que moi, d'un homme revêtu de fonc-
» tions aussi saintes, est partout où il y a
» du danger à courir pour quelqu'un de
» ceux dont le bonheur lui est confié ; et
» dans cette rencontre, l'amitié qui m'unit
» à vous, rend ce devoir encore plus im-
» périeux. Je ne bouge point d'ici que je
» n'aye su le résultat du développement
» de ces forces militaires. Il faut laisser
» aux courtisans la honte de fuir un ami
» disgracié. Je ne veux point à mon âge
» me couvrir de cet opprobre. »

Le prélat finissoit à peine de parler,

que le colonel des Gardes-Wallones entra, en disant à deux officiers de son état-major qui l'accompagnoient, de rester dans l'antichambre, et de n'entrer que dans le cas où ils les appelleroit. Il étoit en grand uniforme. En apercevant Isabelle et Inès qui fondoient en larmes, en voyant l'évêque qui tenoit Fernand étroitement embrassé, il pâlit, resta muet, et parut singulièrement embarrassé. « Eh bien, seigneur, » lui cria Isabelle, parlez donc, parlez; » ce que vous avez à nous annoncer, est » donc bien sinistre, bien terrible que » vous n'osez nous en ouvrir la bouche. » Juste ciel! et c'est vous, vous qui osez » vous charger de cet odieux ministère! » Vous n'avez pas eu le courage de le re- » fuser! Mettez la main sur votre cons- » cience, et dites si vous avez jamais eu à » vous plaindre de nous; dites si jamais » homme au monde vous a comblé de » plus d'honnêtetés que don Fernand dont » vous vous faites ici le persécuteur, tan-

» dis que vous ne sauriez trop le chérir.
» Eh ! que prétendez-vous ? Que préten-
» dent ceux qui vous ont chargé du rôle
» vil que vous jouez aujourd'hui ? Est-ce
» que ma fille n'est pas à moi ? A quel
» autre qu'à son père appartient-il d'en
» disposer ? Oui, oui, remuez toutes les
» puissances de l'enfer. Ce sera inutile-
» ment. Inès épousera Alonzo ; c'est moi
» qui vous le déclare. Alonzo sera un jour
» un puissant seigneur. Vous rougirez
» alors ; vous vous repentirez de vous être
» allié aux ennemis d'un jeune homme que
» vous croyez sans appui ; vous lui ferez
» votre cour. Il est mon gendre ; il est
» mon fils ; il est l'époux de mon Inès ; je
» demande qu'on me le rende.... »

Isabelle prononça tout cela avec une telle volubilité, qu'il eût été difficile de l'interrompre. S'animant de plus en plus, elle cria encore au colonel qui restoit interdit : « Mais parlez donc, parlez ; dévoilez-nous » le secret de votre funeste mission. Que

» signifient ces épées, ces fusils, ces sol-
» dats, ce train de guerre? Est-ce à Inès,
» est-ce à ma fille que vous en voulez ?...
» A ma fille ! répéta-t-elle en se levant
» de son siége, et saisissant avec force
» Inès dans ses bras ; à ma fille ! grand
» Dieu! Si vous osiez mettre la main sur
» elle, si vous osiez me l'enlever, vous
» éprouveriez ce que c'est qu'une mère,
» je vous poignarderois sur l'heure. Oui,
» j'en ai le droit; la nature me le donne,
» et ses lois sont plus sacrées que toutes
» celles auxquelles vous prétendez obéir. »

Isabelle épuisée par l'extrême agitation qui avoit réveillé au plus profond de son cœur la tendresse maternelle, tomba sur son siége après avoir proféré ces paroles, se tut et n'entendit plus rien. Inès prit ses mains, et par les plus tendres caresses, chercha à remettre le calme dans son âme.

Il se fit alors un silence qui rendit le colonel à lui-même. Il n'avoit point ôté son chapeau en entrant; il se découvrit, et

s'adressant à Isabelle qui ne l'écoutoit ni ne l'entendoit, il lui dit : « Senora, je suis » venu pour rendre mon respectueux hom- » mage à vous et à la senora Inès. Quant » au surplus de ce que j'ai à dire, je le » communiquerai au seigneur Fernand. » Je l'invite donc à passer avec moi dans » son cabinet. — Vous ne trouverez point » mauvais, dit l'évêque, que j'y passe » avec vous. — Votre présence, répondit » le colonel, seroit inutile. Je dois parler » au seigneur Fernand sans témoin. — » Vous me permettrez de ne point me » rendre à cette considération. — Vous » m'obligerez de vous y rendre. — Je » m'étonne du zèle que vous mettez à ap- » puyer votre refus, car je ne pense pas » que votre mission s'étende aussi sur moi. » — Mes ordres portent de parler tête-à- » tête au seigneur Fernand. — J'ai droit » de demander que vous me les montriez. » — Ils sont écrits sur mon uniforme. — » Je ne connois que les ordres écrits sur

» papier, et signés *el Rey*. Vous savez que
» ma place ne me laisse d'autre supérieur
» que le roi. Au surplus, vous êtes mili-
» taire; capitulons: emmenez le seigneur
» Fernand, j'y consens, mais sous la con-
» dition expresse que je le reverrai ici dans
» ce salon, quand vous aurez terminé
» avec lui; y souscrivez-vous? — De tout
» mon cœur; je ne vous priverai pas long-
» temps du seigneur Fernand. — Finis-
» sons, seigneur colonel, dit celui-ci; exé-
» cutez vos ordres; tout ce verbiage com-
» mence à me déplaire; passez dans mon
» cabinet. »

Tous les deux s'éloignèrent, et très-peu de temps après Fernand reparut seul, l'air calme et serein. Durant le court intervalle de son absence, Gabriel instruit par la rumeur général, du mouvement qui se faisoit autour de la maison de son gendre, y étoit accouru.

L'évêque, en voyant Fernand rentrer dans le salon, lui demanda de quoi il s'étoit

toit agi entre lui et le colonel. « D'une » bagatelle, répondit Fernand : il m'a re- » mis un bout de papier signé *el Rey* ; » tenez, lisez. Ecoutez ceci, Isabelle; » nous aurons besoin de votre avis. »

Isabelle éveillée de sa rêverie par la voix de son mari, lui demanda avec beaucoup de vivacité ce qu'étoit devenu le colonel, ce qu'il en avoit fait. « Il a refusé » de se montrer de nouveau devant vous; » il a craint vos mauvais complimens; il » s'est évadé par l'escalier dérobé, et a » ôté toutes ses sentinelles, excepté celles » de la porte de la rue.—Il a bien fait, dit » Isabelle, de ne pas remettre le pied ici. » Après toutes les honnêtetés qu'il a reçues » de vous, c'est un monstre de s'être char- » gé de cette odieuse mission. Je lui au- » rois arraché les yeux. Dieu me par- » donne ! voilà le premier homme que » j'aye haï de ma vie. — Mais lisons donc » le billet doux, dit Fernand; nous mau- » dirons ensuite ou nous bénirons selon

» qu'il conviendra. Lisez, seigneur évê-
» que. »

Le prélat lut :

« D'après le rapport qui m'a été fait par
» le ministre de grâce et de justice, des
» scènes affligeantes qui ont eu lieu à Léon
» à votre occasion, et sur l'avis du même
» ministre, je pense qu'il est indispensable
» que vous fassiez une absence de quelque
» durée. Je vous fais donc cette lettre pour
» vous inviter à quitter Léon dans les
» vingt-quatre heures, mes états dans les
» quatre jours qui suivront la réception
» de cette lettre, et à voyager en pays
» étranger jusqu'à nouvel ordre. Sur ce,
» je prie Dieu, etc.

» *Signé* EL REY. »

« Voilà qui est formel, dit l'évêque.—
» Pas si formel, dit à son tour Gabriel ;
» je ne vois là qu'une invitation, et Fer-
» nand reste libre d'agir comme il l'en-
» tendra. — Oh ! mon père, s'écria Isa-
» belle, quelle idée ! une invitation qui

» part d'aussi haut, est un ordre impé-
» rieux. Fernand doit plus qu'un autre
» l'exemple d'une obéissance prompte.
» Nous serions tous perdus s'il hésitoit.
» Nous partirons dès demain matin. Nous
» voyagerons. Eh bien! le mal ne sera pas
» si grand. Alonzo viendra nous joindre
» là où nous croirons devoir nous arrêter
» quelque temps. — Est-ce que tu entends,
» demanda Gabriel, suivre ton mari? Cela
» sera bien fatigant pour Inès. — Fati-
» gant ou non, répondit Isabelle, il vau-
» droit mieux pour Inès qu'elle fût morte,
» que de ne pas remplir son devoir, et son
» devoir comme le mien, c'est de suivre
» son père dans sa disgrace. — N'insistons
» pas sur cela, dit Fernand. Je connois
» leur amour pour moi; elles seroient trop
» malheureuses, il leur seroit impossible
» de vivre, s'il leur falloit jusqu'à un terme
» indéfini, être éloignées de moi. — D'ail-
» leurs, continua Isabelle, ne voyez-vous
» pas que leur but est de séparer Fernand

» de nous? Ils comptent avoir meilleur
» marché de moi que de lui. Ils imaginent
» que quand ils n'auront plus affaire qu'à
» une femme, la timide Inès sera aisé-
» ment leur proie. Il faut que ces beaux
» messieurs apprennent qu'une femme en
» sait plus qu'eux ; et si vous voulez bien
» me laisser faire à ma tête, vous verrez
» qu'ils ne tarderont pas à se prendre dans
» leurs propres filets.

» — Dieu vous écoute, s'écria l'Evêque!
» et je crois fermement qu'il vous écou-
» tera. Reganhac m'a dit en me quittant,
» des choses qui me confirment dans ce
» consolant espoir. Mais ne divaguons pas.
» Il y a moyen de concilier l'obéissance
» avec le droit d'une légitime défense. Ré-
» pandez le bruit que vous vous retirez
» en France. Passez par Madrid. Deman-
» dez une audience. L'accès du trône
» n'est fermé à personne ; vous trouverez là
» l'Infante Caroline et des élèves de dona
» Maria, qui ont pour elle le même atta-

» chement que lui conserve votre Inès.
» Reganhac pourra aussi vous aider. Moi-
» même je ne suis pas sans crédit à la cour.
» Qui vous dit que vous ne parviendrez
» pas à éclairer la religion du prince? Que
» pourra-t-on refuser à l'éloquence d'Isa-
» belle, et aux larmes d'Inès ? Si vous
» réussissez, tout sera fini; sinon, vous
» poursuivrez votre route pour la France.
» — Je ne me déterminerai jamais, dit
» Fernand, à prendre la posture d'un sup-
» pliant; mais je serois assez de l'avis d'un
» voyage en France. J'aurois quelque plai-
» sir, puisqu'on me chasse de mes foyers,
» de voir ce beau pays de France. Qu'en
» pense mon Isabelle? — Je pense, répon-
» dit-elle, que quand vous pourriez vous
» déterminer à jouer l'humble rôle d'ac-
» cusé, qui ne vous convient en aucune
» circonstance, ce seroit bien inutilement.
» Le délai de quatre jours vous fait voir
» qu'on a tout prévu. On a calculé le temps
» qu'il vous faudroit pour vous rendre par

» Madrid sur la frontière de France, et » si vous le calculez vous-même, vous verrez qu'il vous restera à peine une minute » pour solliciter et obtenir une audience. » Et quand vous auriez un jour entier, » croyez qu'on arrangera les choses de » manière que ce jour-là le monarque ne » sera pas visible pour vous.

» — Quant à ce voyage de France, il » avoit d'abord été de mon goût ; mais rarement une première impression est » bonne. J'ai considéré depuis que la » France étoit bien loin de nous. Et pourquoi nous transporter à cette distance » du foyer de nos affaires, de nos parens, » de nos amis ? On dit d'ailleurs que dans » ce pays-là, les femmes sont bien légères, » bien libres, bien folles de modes, de spectacles, de bals, bien étrangères aux détails » du ménage. Je trouve qu'Inès est encore » dans un âge trop tendre pour lui faire » respirer cet air de frivolité, de vanité, » de coquetterie, de frénésie pour des co-

» lifichets, qui, dit-on, est contagieux
» chez les Françoises. Pourquoi n'irions-
» nous pas chez des voisins plus rappro-
» chés de nous? Votre frère n'auroit-il
» pas quelque droit de trouver mauvais
» que vous donnassiez à un pays étranger la
» préférence sur celui qu'il habite? Allons
» à Lisbonne. Inès trouvera en Portugal
» un bon parent et un puissant protecteur.
» Je dois aussi des égards au malheur de
» dona Augustina qui d'ailleurs est mon
» amie, et je suis persuadée qu'elle sera
» consolée en voyant que je saisis cette
» occasion de me rapprocher d'elle. Ainsi
» ce voyage non-seulement aura un but,
» mais il sera encore beaucoup plus écono-
» mique que l'autre; et la situation actuelle
» des affaires de mon père ne nous permet
» pas de négliger cette dernière considé-
» ration. »

Personne ne répliqua à Isabelle; son avis prévalut; il fut décidé qu'on partiroit le lendemain matin pour Lisbonne. On sonna;

on ordonna aux domestiques de tout disposer pour le départ. L'agitation où cet ordre jeta toute la maison, empêcha Isabelle et Inès de s'enfoncer dans les réflexions lugubres que devoit naturellement faire naître dans leur esprit, la position où se trouvoit Fernand. Le bruit, le mouvement, la nécessité de pourvoir aux préparatifs du voyage, de tout prévoir, de répondre à mille questions, empêcha leur âme de s'affaisser sous le coup qui venoit de la frapper.

Quant à Fernand, il n'étoit pas plus ému que s'il se fût agi d'une partie de plaisir. Il plaisantoit sans amertume sur le *billet doux* qu'il venoit de recevoir, et sur le chevreuil qui dans ses armoiries devoit remplacer le lion. L'évêque lui ayant demandé de quelle manière le colonel avoit pris congé de lui, il répondit que le colonel n'avoit point eu l'air trop fâché en se retirant. « Il vouloit, continua-t-il, » visiter mes papiers, et les enfermer sous

» le scellé. Il n'en avoit point un ordre
» positif, ainsi qu'il a été obligé d'en con-
» venir, d'après l'interpellation que je lui
» ai faite de me montrer un pareil ordre.
» Il s'est borné à me dire qu'il étoit auto-
» risé à agir ainsi d'après les instructions
» particulières qu'il avoit reçues du duc
» d'Almeyra. Sur cela, je lui ai conseillé
» de ne pas insister ; et comme il avoit de
» la peine à se rendre à mon avis, je lui
» ai fait entendre qu'après avoir obéi à
» l'ordre du Roi, je ne savois plus que re-
» pousser la force par la force, et que
» s'il me contraignoit à opposer mes gens
» à ses soldats, il resteroit responsable du
» désordre qui s'ensuivroit. Il m'a parfai-
» tement compris, et me paroissant très-
» pressé de se retirer, il m'a demandé la
» permission de ne point passer par le
» salon. En me quittant, il m'a dit qu'il
» espéroit que quand j'aurois occasion de
» parler de cette méchante affaire, je
» rendrois justice à sa civilité. J'aurois

» mieux aimé, lui ai-je répondu, que » vous n'eussiez employé que les procé- » dés de l'amitié. Vous n'aviez besoin ni » de tout cet éclat, ni de tous ces hommes » armés pour appuyer votre mission. »

Tandis que Fernand, l'évêque et Gabriel raisonnoient sur ce nouvel événement, Isabelle et Inès alloient et venoient, se faisoient seconder par les domestiques, ouvroient les armoires, les tiroirs, les malles, et accompagnoient chacune de leurs actions, d'une véritable gaieté qu'elles cherchoient à faire partager à ceux qui les entouroient. Dans cette perquisition de toutes choses, le coffre-fort ne fut pas oublié, et Isabelle voyant qu'il étoit à peu près vide, s'écria : « Il est heureux, ma » pauvre Inès, que tu ne te sois pas ma- » riée; nous n'aurions pas eu de quoi » payer les frais de la noce; il faudra bien » que mon père paye ceux du voyage. »

Vicente qui étoit présent à la visite du coffre fort, entendant ce que disoit Isa-

belle, sortit et revint peu après avec un sac de piastres qu'il lui présenta en lui disant: « Mes camarades et moi, senora, » nous prenons la liberté de vous prier de » ne point demander d'argent au seigneur » votre père à cause de l'état de ses affaires. Voici tout celui que nous possédons; nous vous supplions de l'accepter. »

Inès vivement touchée de la générosité de ce brave homme, ne put s'empêcher de l'embrasser, et lui dit: « Que votre » bon cœur, mon cher Vicente, me fait » de plaisir et de bien! Je prierai Dieu » tous les jours de ma vie qu'il vous rende » aussi heureux que vous méritez de l'être. » Dites à vos camarades que je les remercie de toute mon âme, que je suis et » serai toujours leur amie, et que comme » ils partagent avec moi, je partagerai » toujours avec eux. »

« Mon cher Vicente, dit à son tour » Isabelle, tu as une belle âme; tu vaux

» mieux qu'un colonel des Gardes-Wal-
» lones. Remporte ton argent; dis à tes
» camarades qu'ils n'en ont pas plus qu'il
» ne leur en faut, car je ne les paye pas
» trop bien; dis-leur aussi que je recon-
» noîtrai leurs bons procédés, mais qu'ils
» n'ajoutent point foi à tout ce qu'on dit
» de mon père, Pour toi, je veux te récom-
» penser dès ce moment. Andrès qui est
» inséparable de mon frère, l'a suivi je ne
» sais où. Tu prendras sa place; je t'em-
» mène toi et ta Blanca avec nous en Por-
» tugal. Tout ceci finira, mon pauvre
» Vicente; nous serons bientôt de retour.
» Inès se mariera. Son mari sera aussi bon
» maître que don Fernand, et Inès aussi
» bonne maîtresse que moi. Nous serons
» tous inséparables, et tous heureux. Va
» faire ton paquet. »

Isabelle, après avoir congédié Vicente, rentra dans le salon avec Inès, et toutes les deux les larmes aux yeux, racontèrent la scène qui venoit de se passer. « Il

» faut en effet, dit l'évêque, ménager la » bourse du seigneur Gabriel; j'offre la » mienne à Fernand; il est trop mon ami » pour que j'attende de lui un refus. — » Non, non, dit Gabriel; mes enfans ne » doivent recourir qu'à moi; Fernand » recevra ce soir les fonds qui lui sont né- » cessaires, et des traites sur Lisbonne. » Je veux qu'en Portugal comme en Es- » pagne, mon gendre se montre avec » honneur; cela importe même à mon » crédit; et si j'apprends qu'à cet égard » on n'a pas rempli mes intentions dans » toute leur étendue, ce sera à ma fille » que je m'en prendrai. Gardez donc » votre argent, seigneur évêque; réunissez » même toutes les sommes dont vous pou- » vez disposer, et tenez-vous prêt à les » faire passer chez moi à la première in- » vitation que je vous en ferai; mais sur- » tout gardons tous le secret. »

Gabriel embrassa ensuite ses enfans, et leur fit ses adieux. « Je vous reverrai

» bientôt, leur dit-il; le seigneur évêque
» m'en répond, et je vous reverrai tous
» au comble de vos vœux: Fernand triom-
» phera de ses ennemis; Inès épousera
» son Alonzo, et Lorenzo celle que je
» lui destine. Ne soyez point inquiets
» de ce pauvre Lorenzo; il ne tardera
» pas à reparoître, et si mes affaires me
» le permettent, je vous l'enverrai. »

L'évêque joignit ses adieux à ceux de Gabriel, confirma tout ce que celui-ci avoit dit, et se retira le cœur serré, et avec un sentiment de tristesse qui n'échappa point à Fernand. Celui-ci dit à Isabelle et à Inès de ne point discontinuer leur travail pour les préparatifs du voyage, et accompagna seul son beau-père et l'évêque. Lorsqu'il ne pouvoit plus être entendu de son épouse ni de sa fille, il demanda au prélat s'il avoit reçu quelque nouveau sujet d'affliction. « Il n'est rien
» survenu de nouveau pour moi, répondit
» l'évêque, que ce que vous savez. —

» Pourquoi donc, demanda Fernand, » vois-je se répandre sur votre visage, un » nuage de tristesse que je n'y avois point » encore aperçu ? Auriez-vous moins de » courage que moi ? Voyez avec quelle » tranquillité je suporte tous ces outrages » de la fortune. Vous voyez également » qu'ils n'ont point abattu ma femme et » ma fille. Elles profitent à merveille des » leçons que vous leur avez données tant » de fois. Leur résignation a dû vous » plaire ; vous avez remarqué sans doute » qu'elle n'ôte rien à la gaieté qui leur est » naturelle. Est-ce à moi à vous rappeler » vos propres leçons, à vous parler des » secours, des consolations que vous pré- » sente la religion ? — La religion, lui » répondit le prélat en lui serrant affec- » tueusement la main, la religion, toute » forte qu'elle est, n'ôte point à l'amitié ses » sollicitudes, elle ne fait peut-être que » rendre plus exquise la sensibilité du » cœur. Je suis triste, mon ami, mortel-

» lement triste. Comment voulez-vous que
» je me défende de quelques alarmes,
» d'un profond chagrin, quand vous êtes
» malheureux, mon cher Fernand, vous
» que je suis accoutumé depuis si long-
» temps à aimer? Puis-je voir avec stoïcité
» en proie à l'adversité, à l'injustice, à
» d'indignes tracasseries, à de basses me-
» nées, cette chère Isabelle qui n'est que
» bonté, que douceur, qui est la plus obli-
» geante comme la plus aimable des fem-
» mes; cette pauvre Inès à qui chaque jour
» ajoute une nouvelle grâce et une nouvelle
» vertu; ce jeune Alonzo appelé par le
» ciel à une destinée brillante? Quant à
» votre beau-père, ce n'est pas sur lui
» que je pleure, parce qu'il ne faut pas
» s'affliger des maux dont l'argent peut
» être le remède. Mais l'ingratitude de
» ces deux Langarez que j'ai tirés du
» néant, la comptez-vous pour rien? Ah!
» mon ami, l'ingratitude, ce vice des âmes
» basses et méchantes, est un poison lent

» et corrosif pour celui qui l'éprouve, et
» de tous les crimes il seroit le seul que
» je ne pardonnerois pas, s'il étoit per-
» mis au dépositaire des miséricordes di-
» vines, d'en laisser un sans pardon. D'ail-
» leurs, Fernand, notre séparation ac-
» tuelle m'en fait pressentir une qui vous
» sera beaucoup plus douloureuse. La
» vieillesse m'amène les infirmités qui
» marchent à sa suite; mes forces dépé-
» rissent; mes organes s'usent; ma santé
» s'affoiblit chaque jour; tout m'avertit
» que je touche à la fin de ma carrière.

» —Ah! mon respectable et digne ami,
» s'écria Fernand, en serrant l'évêque dans
» ses bras, que dites-vous là? Ecartons
» ces sombres et funestes idées. C'est bien
» assez des maux que nous font les hom-
» mes; n'y ajoutons pas ceux que crée
» notre imagination. Quand le présent
» est fâcheux, la véritable sagesse ne con-
» siste-t-elle pas à attendre un avenir heu-
» reux.....?

» — Vous avez raison, Fernand, reprit » le prélat, j'aurois d'autant plus de tort » de m'affliger que je serai témoin de » votre bonheur, que j'en jouirai avant de mourir. »

Isabelle, inquiète de la durée de cette conversation, interrompit brusquement le travail qui l'occupoit, passa par dessus tous les paquets, et vint joindre Fernand. Celui-ci, en l'apercevant, se hâta d'embrasser son ami, et quoique vivement affecté de cette idée de mort, de ce ton prophétique qui avoit terminé les adieux du prélat, il composa son visage, et par un extérieur de tranquillité, chercha à cacher à Isabelle, le trait qui avoit frappé son cœur. Il lui fit en souriant un reproche sur sa curiosité, et la ramena auprès d'Inès, au milieu de ses paquets.

La mère et la fille s'excitoient mutuellement au travail et aussi à la gaieté, l'une et l'autre ayant une égale crainte de laisser échapper le moindre signe d'affliction. Fer-

nand les contemploit ; les animoit , et rioit comme elles. Mais à la fin ses forces ne suffirent plus au pénible effort qu'il faisoit sur lui-même pour montrer une sérénité qui n'étoit point dans son âme ; il devint rêveur, et les dernières paroles de l'évêque se retraçant à son esprit ; des larmes roulèrent dans ses yeux. Isabelle et Inès qui, malgré l'ardeur apparente avec laquelle elles s'occupoient, levoient sans cesse sur lui leurs regards , virent les larmes qu'il s'efforçoit de retenir. « Vous pleurez , » Fernand ! s'écria Isabelle. Ciel ! qu'avez- » vous ? ..... — Ah , mon papa, s'écria » à son tour Inès en volant dans ses bras, » c'est moi, moi malheureuse qui fais cou- » ler vos pleurs ! O dieu ! pourquoi m'a- » vez-vous mise au monde ? Pourquoi » suis-je destinée à faire le malheur du » meilleur des pères, de la plus tendre » des mères ? »

La douleur d'Inès prenoit un caractère alarmant. Isabelle , sans mot dire , pro-

menoit tour à tour ses regards sur son mari et sur sa fille. Fernand essuya les pleurs qui, malgré lui, tomboient de ses yeux, embrassa Inès, et lui dit : « Non, non, mon enfant, ce » n'est point toi qui fais couler mes pleurs; » je suis toujours le plus heureux des pères » et le plus heureux des maris. » Voulant ensuite les tromper sur le véritable motif qui causoit sa peine, il ajouta : « Une idée qui » dans le fond n'a rien de bien affligeant, » m'a tout-à-coup frappé et attendri. Je » songeois au chagrin qu'éprouvera ce » pauvre Lorenzo, lorsque de retour à » Léon, il ne nous y trouvera pas. Et » ensuite, je me disois : Combien ce voyage » sera différent de celui que nous fîmes » avec lui à Madrid ! Combien nous eus- » sions été heureux si nous eussions pu » l'emmener demain avec nous ! Je n'ai » absolument aucune inquiétude sur son » compte, d'après les assurances que m'a » données l'évêque, mais enfin je ne puis » m'empêcher de penser et de regretter

» qu'il nous manque dans la route que » nous allons faire.

» — Je crois, dit Isabelle, que vous » êtes bien persuadé que je porte à mon » frère la plus tendre affection, et qu'il » n'y a rien au monde que je ne fisse pour » la lui prouver. Je ne désirerois donc pas » moins que vous de l'avoir avec nous. » Mais vous voyez bien que quand nous » pourrions l'emmener, ce seroit une » cruauté à nous de le tirer de Léon dans » un moment où mon père peut avoir be- » soin de son activité..... »

Un soupir qui échappa à Inès, interrompit Isabelle; et comme elle vit que sa mère en montroit de la surprise et même du mécontentement, elle lui dit avec beaucoup de douceur : « Il n'en est pas moins » vrai, maman, que si mon oncle Lo- » renzo court maintenant je ne sais quelles » aventures, c'est moi seule qui en suis la » cause, et que s'il lui arrive quelqu'ac- » cident fâcheux, ce sera encore à moi

» seule qu'il faudra le reprocher. Vous » voyez enfin, maman, que je fais le mal- » heur de tous ceux que vous aimez....

» — Inès, dit Isabelle, si vous voulez » me tuer, vous n'avez qu'à continuer sur » ce ton. Vous devriez bien aussi ménager » la sensibilité de votre père. Je ne veux » point, je vous défends absolument toute » pensée lugubre. Nous avons bien autre » chose à faire qu'à larmoyer. Croyez- » vous que vos jérémiades rendroient notre » voyage bien gai? Mettez-vous bien dans la » tête, pour qu'il ne soit plus nécessaire » que je vous le répète, que les choses sont » comme votre père et moi entendons » qu'elles soient. Et croyez que quand il » me plaira, je saurai bien faire finir » toutes les sottises des Langarez. Ne crai- » gnez pas qu'ils dévorent votre Alonzo. » Quand j'aurai déposé votre père dans » son lieu d'exil, si nous ne recevons pas » de bonnes nouvelles, je saurai bien trou- » ver et vous rendre le mari que je vous

» ai destiné. Il n'y a pas si loin de Lis-
» bonne à Madrid. Je n'aurai pas besoin
» de m'adresser au Roi. Je ne veux traiter
» qu'avec le duc d'Almeyra ; je suis sûre
» de tourner son esprit et son cœur comme
» il me plaira. Ainsi commencez dès main-
» tenant à quitter cet air langoureux qui
» vous sied si mal. Blanca et moi nous
» ferons les malles. Mettez-vous à votre
» clavessin, chantez et accompagnez-vous.
» — Oh! maman, dit Inès, chanter quand
» on est exilé ! — Inès, dit Fernand, vous
» n'avez point envie, je pense, de dé-
» plaire à votre mère. — Que chanterai-
» je, maman? une romance?—Fi donc :
» vos chanteuses de romances semblent,
» si je puis me servir de cette vilaine ex-
» pression, vomir la mélancolie sur ceux
» qui les entendent. Chantez ce que vous
» trouverez de plus gai ou dans votre mé-
» moire ou sur vos cahiers. »

Inès obéit, et n'en fut que plus à plain-
dre, car tandis que sa bouche faisoit re-

tentir le salon des accens de la gaieté, ses yeux étoient noyés de larmes, et son cœur étoit déchiré des inquiétudes qu'elle se reprochoit de causer à ses parens. Elle n'auroit pas pu supporter long-temps cette pénible situation. Elle en fut heureusement tirée par l'arrivée de deux messagers, l'un de Gabriel, qui apportoit des fonds à Fernand, et l'autre de l'évêque, chargé de lettres de recommandation pour Lisbonne, et d'un billet du prélat pour elle-même. En voici la teneur :

« Je m'adresse à vous, ma chère enfant, » non pas comme à celle que j'aime le » plus, car toutes les personnes qui com- » posent votre famille, règnent également » dans mon cœur; mais comme à celle » que je suppose la plus affligée. Suppor- » tez avec fermeté l'épreuve que le ciel » vous envoie, et ne vous laissez point aller » à des terreurs qui contristeroient vos » parens. Soyez tranquille sur le compte » de votre oncle Lorenzo; je réponds de

» lui

» lui sur ma tête. Je veille sur Alonzo, et je
» puis vous confier maintenant que le duc
» d'Almeyra a pour lui une amitié qui
» est une véritable passion. Ainsi vous ne
» devez pas présumer que le ministre se
» porte jamais à aucune violence envers ce
» jeune homme. D'ailleurs, comme je l'ai
» souvent dit à votre père, le duc avec un
» peu de sévérité dans le caractère, a au
» fond du cœur un amour pour la justice,
» dont il est à croire que vous ressentirez
» les effets. Voilà des motifs d'espérer ; je
» vous prie de vous en pénétrer et de les
» mettre sous les yeux de vos chers pa-
» rens.

» Je viens de recevoir une lettre de
» l'Escurial, dans laquelle on me dit qu'on
» y attend votre amie Caroline et que son
» frère Pédro vient d'être pris d'une fièvre,
» sans qu'on puisse dire encore quelle est
» la nature de sa maladie.

» Adieu, mon enfant. Dieu répandra ses
» bénédictions sur le voyage que vous allez

» faire ; je le lui demande avec trop d'ar-
» deur pour qu'il ne m'exauce pas. »

Cette lettre en effet versa quelque consolation dans le cœur d'Inès ; son père et sa mère la voyant plus calme, la félicitèrent d'être revenue à ce qu'ils appeloient son état naturel, et furent eux-mêmes moins portés à s'affliger. On acheva de tout disposer pour le départ, et le lendemain matin, dès la pointe du jour, Fernand, Isabelle, Inès et Blanca montèrent en voiture. Vicente fier de la confiance qu'on lui accordoit, courut devant à cheval.

La conversation ne tarit point pendant les premières heures de la route. On s'épuisa en projets sur l'état qu'on tiendroit à Lisbonne, ainsi que sur le nombre des équipages et des domestiques qu'Alonzo et Inès prendroient lorsqu'ils seroient mariés. Isabelle renchérissoit sur les idées qu'on mettoit en avant, et son heureuse imagination enfantoit toujours quelque chimère qui faisoit sourire les autres voya-

geurs. Insensiblement son babil baissa; sa gaieté s'évanouit peu à peu. Le mouvement uniforme de la voiture, le bruit monotone des pieds des chevaux, la continuité de la même posture, sembloient appesantir son esprit, et l'endormir. Le jour suivant, elle ne prit plus aucune part à la conversation, quoi qu'on fît pour l'égayer; elle ne parla plus. Les yeux fixés sur la longueur du chemin qui étoit devant elle, on eût dit qu'elle ne pensoit à rien, qu'elle n'entendoit rien. A la fin, son cœur se gonfla; de longs soupirs en sortirent; ses yeux se remplirent de larmes; elle tira son mouchoir, et en versa un torrent. Inès la serroit dans ses bras, la couvroit de ses baisers. « Oh! maman, s'écrioit-elle; je » ne puis pas supporter votre douleur; » vous me ferez mourir si vous vous affli- » gez. » Blanca lui présentoit des sels. Fernand naturellement éloquent, lui donna tous les motifs de consolation qu'il put imaginer.

« Eh! mon Dieu, s'écria Isabelle, on » ne veut pas que je m'afflige, quand je » vois mon mari et ma fille, les deux per- » sonnes qui me sont le plus chères, fuir » leur pays, et courir sur une terre étran- » gère, comme des proscrits. Bon Dieu, » vous le savez! qu'ont-ils fait pour être » traités ainsi? Fernand a-t-il cessé d'être » le plus vertueux des hommes? Et cette » Inès que vous m'avez accordée pour me » consoler de l'épouvantable perte que » j'avois faite, n'est-elle pas un ange? » son âme n'est-elle pas aussi pure que » celle de l'enfant qui m'a été ravi au ber- » ceau? »

Ainsi Isabelle, succombant à sa tristesse, s'occupoit péniblement de rappeler à sa mémoire, tous les motifs qui pouvoient l'aggraver, pour se persuader à elle-même qu'elle étoit parvenue au comble de l'infortune. Fernand fit signe à Inès et à Blanca de ne point l'interrompre dans sa douleur, persuadé que si elle pouvoit l'épancher

sans contrainte, elle en éprouveroit quelque soulagement.

Isabelle en effet, après ces plaintes et cette grande effusion de larmes, embrassa Fernand et Inès en leur disant : « Pardonnez-moi de vous désoler ainsi. Si je vous » aimois moins, j'aurois moins de sensibilité. Tu sauras un jour, ma chère » Inès, jusqu'où peut aller la tendresse » d'une épouse, d'une mère. »

Isabelle parut ainsi plus tranquille, mais les larmes revenoient par intervalles. Lorsqu'on ne fut plus qu'à une lieue d'Astorga, elle se plaignit de la migraine, d'une agitation douloureuse dans toutes les parties de son corps, et soupira après le moment où l'on arriveroit, pour prendre quelque repos. Fernand dit à Vicente de prendre les devants avec la plus grande diligence, de s'adresser à la meilleure auberge, et d'y faire préparer le meilleur lit pour Isabelle. Il lui donna en même temps deux lettres qui lui avoient été remises, l'une

par l'évêque de Léon, et l'autre par Gabriel, pour qu'il les rendît au duc d'Osorio, à qui le marquisat d'Astorga appartenoit et donnoit le titre de Grand d'Espagne. Il ordonna à Vicente de porter ces lettres au duc, dès qu'il seroit arrivé.

Vicente remplit sa commission avec une telle promptitude que lorsqu'on ne fut plus qu'à une portée de fusil de la porte de la ville, on en vit sortir un carrosse de parade escorté de quelques pages à cheval. C'étoit le duc lui-même qui venoit au-devant des exilés; il avoit vieilli à la cour, avoit vu les plus beaux temps de la monarchie espagnole, et rappeloit par sa magnificence, sa galanterie, ses manières nobles et franches, les siècles héroïques de la chevalerie. Dès qu'il fut auprès de la voiture de Fernand, il fit arrêter, et quoiqu'octogénaire, il mit pied à terre, s'approcha de la portière, adressa à Isabelle et à Inès un discours flatteur sur le bonheur qu'il avoit de les posséder dans son

marquisat, et les supplia de ne point loger ailleurs que dans son palais. Fernand en fit d'abord quelques façons, et comme le duc insistoit, il lui dit en souriant : « Mais, sei-» gneur, vous convient-il de donner asile » à des disgraciés? Cela ne vous compro-» mettra-t-il point avec la cour?—Eh! par » Saint-Jacques, répondit le vieux duc, » pourquoi sommes-nous armés cheva-» liers, si ce n'est pour secourir les affligés, » et donner protection aux dames ? »

Ayant dit cela, le duc regagna sa voiture, et ordonna au postillon de Fernand de le suivre. Le postillon se tourna vers Fernand qui de son côté regarda Isabelle, pour connoître son intention. « Laissons-» nous conduire, dit celle-ci; je n'ai pas » la force de contredire. D'ailleurs, ce » vieux duc avec ses plumes gigantesques, » sa longue épée, ses larges moustaches, » m'amusera. »

On arriva au palais, fortifié comme une citadelle où l'on s'attend à un assaut pro-

chain. Tout y étoit antique ; mais tout aussi y respiroit un air de grandeur et même de majesté qui donnoit une haute idée de la puissance et de la fortune du marquis d'Astorga. Isabelle fut conduite dans l'appartement d'honneur, où elle arriva après avoir traversé la salle des gardes, qui lui présentèrent les armes. « Voilà, » leur dit le duc, votre marquise ; c'est » d'elle qu'on recevra les ordres, aussi » long-temps qu'elle voudra nous honorer » de sa présence. »

En entrant dans son appartement, Isabelle se trouva environnée de femmes, de pages, d'officiers, de valets qui tous se tenoient devant elle dans l'attitude la plus respectueuse. Elle s'approcha de l'oreille de Fernand, et lui dit : « Ma migraine » augmente, la tête me tourne, je vou- » drois me mettre au lit. »

Le duc frappé de sa pâleur, conjectura qu'elle disait à Fernand, qu'elle vouloit être seule et prendre du repos. Il la pré-

vint, et lui dit qu'il alloit se retirer pour la laisser seule avec son mari et sa fille, et qu'il ne rentreroit chez elle que quand elle le lui ordonneroit. Il sortit aussitôt suivi de toutes les personnes qui remplissoient l'appartement.

Isabelle ne tarda pas en effet à se mettre au lit, disant qu'elle étoit extrêmement fatiguée, et se plaignant de douleurs qui lui parcouroient tout le corps. « Ces mal-» heureux Langarez, dit-elle en souriant, » ont commerce avec le diable, ils ont » jeté sur moi un sort. — Ils sont en effet » bien criminels, dit Inès, puisqu'ils trou-» blent votre bonheur, et vous rendent » malade. — Point du tout : tu te trompes; » ces gens-là ne troublent point mon » bonheur; leurs faux calculs au contraire » m'amusent. C'est cet exécrable colonel » qui me fait tout ce mal; je ne puis dire » à quel point il m'est odieux. Tu es si » bonne toi, Inès; tu ne sais pas ce que » c'est que la haine. Si jamais tu viens à

» la connoître, tu apprendras qu'on ne peut
» haïr, sans être bien malade. Encore si
» nous avions ici ton oncle Lorenzo, il
» me conteroit ses folies. Dieu sait com-
» bien il en aura fait depuis que nous ne
» l'avons vu! Il me feroit rire ; il me par-
» leroit d'Alonzo, et nous rendroit toutes
» les deux contentes. »

Inès ne parloit plus d'Alonzo; elle n'osoit même y penser. Son cœur n'étoit plein que de sa mère ; la sorte de gaieté dont celle-ci accompagnoit ses plaintes, rassuroit sa fille qui se donnoit bien de garde de porter la conversation sur un sujet triste, ou de se montrer alarmée. Fernand la secondoit de son mieux. « Nous voici, disoit-il à Isabelle, dans
» un palais où nous trouverons matière à
» nous égayer. Nous rirons plus d'une fois,
» j'espère, avant d'en sortir. — Je n'en
» sais rien, répondit Isabelle; je croyois
» que ce vieux duc m'amuseroit, mais il
» me fait peur avec ses moustaches. »

Au même moment, Vicente entra et annonça que le duc envoyoit son médecin à la senora Isabelle. Le médecin entra, tâta le pouls à la malade, lui dit tout ce qu'il crut le plus propre à la rassurer sur son état, lui ordonna une boisson rafraîchissante, et se retira. Fernand le suivit pour lui demander en particulier ce qu'il pensoit en son âme et conscience de la situation d'Isabelle. Il répondit que quoiqu'elle fût très-agitée, il lui avoit trouvé le pouls si foible, que dans le fond il ne savoit que penser ; qu'il demandoit du temps pour pouvoir raisonner plus pertinemment, et qu'il croyoit que sous trois ou quatre jours, on auroit à traiter une maladie grave.

Fernand accoutumé à voir à Isabelle, des indispositions qu'un rien engendroit, et qu'un rien dissipoit, ne s'inquiéta pas beaucoup, mais il eut de l'humeur d'être obligé de prolonger son séjour à Astorga, et de ne pouvoir obéir littéralement à l'ordre

qui ne lui donnoit que quatre jours pour sortir d'Espagne. Il alloit faire ses observations, mais il fut interrompu par Inès qui dit que sa mère désiroit voir encore une fois le médecin. Il rentra. « Je vous » prie, lui dit Isabelle, de remercier le » seigneur duc de m'avoir envoyé une per- » sonne de votre mérite. Dites-lui que » j'attends une seconde faveur de sa cour- » toisie. Il m'obligera de m'envoyer un » livre de sa bibliothèque, car je pense » que je ne dormirai pas beaucoup cette » nuit. »

Inès à son tour suivit le médecin, et lui demanda comment il trouvoit sa mère. « Ce n'est rien, absolument rien, répon- » dit-il; mais quel livre faut-il qu'on lui » envoie? — Un livre bien drôle où il » y ait force enchantemens, et rien de » triste. »

Un moment après Vicente apporta un livre de chevalerie bien extravagant, et avec ce livre la boisson rafraîchissante que

le médecin avoit ordonnée. Isabelle ne voulut pas de cette boisson ; elle s'en fit faire par Blanca, une sudorifique qu'elle prit, disant qu'elle s'en trouveroit bien. Fernand et Inès prirent un léger repas auprès d'elle. On dressa ensuite dans la chambre deux lits de repos, un pour Inès, et l'autre pour Blanca. Fernand et Vicente trouvèrent chacun un lit dans une pièce contiguë à celle d'Isabelle. Le duc avoit défendu qu'aucun de ses gens entrât chez elle, à moins qu'elle ne l'ordonnât. Fernand qui savoit qu'Isabelle préféroit le service de Blanca et de Vicente à celui de domestiques qu'elle ne connoissoit pas, quelqu'intelligens qu'ils fussent, sut bon gré au duc de cette discrétion.

Comme cependant Isabelle ne paroissoit nullement disposée à dormir, son mari, sa fille et les deux domestiques se relayèrent pendant la nuit, pour lui lire le livre de chevalerie qui lui avoit été apporté. Elle entendoit à moitié ce qu'on lisoit, et

n'en demandoit pas moins qu'on continuât la lecture. Elle s'assoupissoit par intervalles, et alors, comme si elle eût été dans le délire, elle mêloit dans ses propos les magiciens, les enchanteurs, les Langarez, le colonel, son frère et Alonzo. Enfin, vers le matin, elle s'endormit assez profondément, et chacun alla prendre un peu de repos.

Sur les onze heures, elle s'éveilla et demanda une tasse de chocolat, quoique le médecin eût défendu de lui laisser prendre aucun aliment. Inès fit du chocolat pour tout le monde, et quand il fut fait, elle dressa une table à côté du lit de sa mère, y posa cinq tasses, et exigea que Blanca et Vicente prissent place entre son père et elle. Ils s'en défendirent. — « Elle a » raison, dit Isabelle; je le veux comme » elle, et je lui sais bien bon gré de ne » mettre aucune distinction entre les per- » sonnes d'une même famille. Cette réu- » nion à une même table, a pour moi

» une douceur dont vous ne voulez pas » sans doute me priver. Laissez dire aux » gens qui ne nous connoissent pas, que » Fernand affecte les airs d'un monarque. » Il ne les affectera jamais avec vous. Notre » fille, comme vous voyez, est élevée dans » les principes que nous suivons. Vous » partagez aujourd'hui sans vous plaindre, » la mauvaise fortune de son père. Quand » elle sera mariée, vous partagerez le » bonheur qui l'attend. » Blanca et Vicente obéirent, en laissant couler quelques larmes.

Isabelle trempa un biscuit dans son chocolat, y goûta deux ou trois fois, et poussa loin d'elle sa tasse, disant qu'elle n'avoit nul appétit, qu'elle étoit dégoûtée, ennuyée de tout. « Il n'y a, je crois, Fernand, » ajouta-t-elle, que le duc d'Osorio qui » puisse m'égayer. Je voudrois bien qu'il » vînt me voir. » Fernand quitta aussitôt l'appartement, et courut chez le duc à qui il dit qu'Isabelle, toujours dans le

même état d'indisposition, témoignoit qu'elle éprouveroit du soulagement à ses souffrances, s'il vouloit l'honorer d'une visite.

Le duc congédia le cercle dont il étoit environné, et s'empressa de suivre Fernand. Il s'approcha respectueusement d'Isabelle, et la remercia de ce qu'elle avoit bien voulu lui permettre de la venir voir. Il se tourna ensuite vers Inès, lui baisa la main, se récria sur sa beauté, et s'adressant à Fernand, il lui dit : » Seigneur, » que faites-vous donc de cet aimable en- » fant ? La voilà bien grande, bien belle; » voilà des yeux qui, malgré la douceur » dont ils sont pleins, lancent des traits » de feu ; voilà une bouche qui fera mou- » rir de bonheur le cavalier qui y cueil- » lera le premier baiser. Quelle taille ! » quel maintien ! quel air de bonté et de » candeur ! Et ce sourire ! C'est ainsi que » les anges sourient. Don Fernand, il faut » marier votre fille à un Infant. Si l'héri-

» tier présomptif de la couronne la voyoit,
» il en perdroit la tête. »

On invita le duc à s'asseoir ; il prit place à côté du lit d'Isabelle, posa une jambe sur l'autre, et se penchant vers la malade, lui dit : « Sérieusement, senora, quels » sont vos projets sur votre fille ? » Isabelle entrant en matière, parla de don Pedro, des Langarez, du colonel des Gardes-Wallones, d'Alonzo, et après avoir conté d'une manière plus plaisante que sérieuse, l'histoire des cavaliers qui prétendoient à la main d'Inès, conclut ainsi : « Ne voilà donc encore de bon compte » que quatre prétendans; soyez le cinquième, seigneur; mettez-vous sur les » rangs. Le roman seroit d'autant plus intéressant, qu'un tel dénouement seroit » moins attendu. »

Cette idée fit rire le duc à gorge déployée ; il n'interrompoit ses éclats que pour répéter : « Il seroit plaisant en effet » le roman ! Je vous fais mon compli-

» ment, continua-t-il en s'adressant à Fer-
» nand; votre femme est adorable, et rien
» de plus fidèle que le portrait que m'en
» a fait l'évêque de Léon dans sa lettre. »

Se remettant ensuite de l'excès de gaieté dont il avoit été pris, il considéra attentivement Inès, et lui dit : « Regardez-moi
» bien, mon enfant; je n'ai que quatre-
» vingts ans; vous en avez vous, je crois,
» seize; les extrêmes se touchent; voulez-
» vous de moi? car il ne peut pas me suf-
» fire que votre maman consente à nous
» unir. Le jour de notre mariage, j'invi-
» terai à un tournois toute la noblesse du
» royaume de Léon; et la fête se termi-
» nera par un combat de taureaux qui
» seront tous mis à mort. Qu'en dites-
» vous ? »

Inès rougit, et se trouvant un peu embarrassée de la question du duc, se contenta de lui répondre : « Je n'ai jamais vu
» de tournois, seigneur, et je n'aime pas
» à voir tuer des taureaux. — Vous avez

» tort, mon enfant, grand tort; il ne faut
» pas prêcher cette morale. Ces exercices
» où l'on met sa vie en danger, donnent
» de l'énergie à l'âme, nourrissent l'a-
» dresse, et sur-tout la bravoure qui est la
» qualité qu'on doit le plus priser; car,
» dites-moi, quel cas feriez-vous d'un Es-
» pagnol qui ne seroit pas brave? Je suis
» fâché que le goût de ces jeux périlleux
» s'affoiblisse; je vois dans cet affoiblisse-
» ment celui de notre monarchie. De mon
» temps, on ne raisonnoit pas de tout,
» on ne dissertoit pas à perte de vue
» sur tout; nous n'avions ni mathémati-
» ciens, ni philosophes, ni danseurs,
» mais nous nous battions bien. Ce n'est
» pas avec des expériences de physique
» que nous avons chassé les Maures. Eh!
» mon Dieu, sans les tournois, sans les
» combats de taureaux, nous serions peut-
» être tous Musulmans. C'étoit là que se
» formoient les soldats. Nos bandes Es-
» pagnoles n'abondoient pas en beaux es-

» prits, mais elles étoient composées de
» braves gens qui, quoiqu'ils sussent à
» peine signer leur nom, auroient vaincu
» le monde entier..... »

Le duc s'animoit de plus en plus, et il auroit continué ses louanges du temps passé, et sa satire du temps actuel, si Fernand ne l'eût interrompu pour faire observer à Inès qu'elle avoit éludé la question, et que la proposition qu'on lui faisoit, étoit trop honorable pour la laisser sans réponse.

« Don Fernand a raison, dit le duc :
» nous divaguons ; il ne s'agit ici ni de
» tournois, ni de combats de taureaux.
» Nous parlons de mariage, et je demande
» si vous voulez en contracter un avec
» moi. — Un mariage ! dit Inès sans trop
» savoir que répondre. — Oui, un ma-
» riage. — Avec vous, seigneur ? — Oui,
» avec moi. — Eh ! que feriez-vous d'une
» malheureuse fille frappée du sceau de
» la proscription ? — Ce que j'en ferois ?

» une marquise, une duchesse, une grande
» d'Espagne, et dans peu de temps aussi,
» une jeune et charmante veuve, maîtresse
» d'une fortune égale à celle de plus d'un
» prince. — Ah ! seigneur, dit Inès avec
» vivacité, le badinage prend une tour-
» nure beaucoup trop triste, pour que je
» puisse y répondre. Vivez assez long-
» temps pour connoître toute l'étendue
» de la reconnoissance dont me pénètre
» l'accueil excessivement obligeant que
» vous voulez bien faire à mes parens. —
» Vous avez raison, belle enfant ; badi-
» nerie, pure badinerie. Quand un bar-
» bon se marie, chacun se moque de lui,
» et c'est avec raison. Il faut à mon âge
» se borner à admirer une jeune personne
» de votre mérite, et à ne laisser échap-
» per aucune occasion de lui être agréable
» et utile. Aussi est-ce ce que je ferai.
» — Tout cela est fort poli, dit Isabelle,
» mais vous ne me connaissez pas ; je n'a-
» bandonne pas si aisément la partie. Dès

» que vous ne voulez pas épouser Inès ;
» trouvez-lui un mari dans votre propre
» famille. — Dans ma famille ! Je n'en ai
» plus, senora. On n'achète le triste privi-
» lége d'arriver à une extrême vieillesse,
» que par la perte de tous ceux à qui on
» tenoit par les liens du sang ou de l'ami-
» tié. J'avois trois fils : l'un a été tué en
» duel, les deux autres sont morts sur un
» champ de bataille. C'est une consola-
» tion, mais je n'en arrose pas moins tous
» les jours de mes larmes, les lauriers qui
» couvrent leur tombeau. J'avois une fille
» que j'idolâtrois. Eh bien ! elle n'est pas
» morte, mais elle s'est ensevelie toute vi-
» vante dans le couvent de las Salésas de
» Madrid. On ne comprend rien à ces
» rages de vocation. — Au couvent de
» las Salésas ! s'écria Isabelle ; et comment
» la nommez-vous ? — Elle a pour nom
» de religion, Maria. — Ciel ! s'écria en-
» core Isabelle ; c'est la meilleure amie
» de mon Inès. Elle est la parente de Fer-

» nand. — J'ai ouï parler, dit le duc, de
» l'engagement que vous aviez pris pour
» confier votre Inès à ma fille, et de la
» manière dont vous y aviez manqué.
» Quoique dans le temps cela ait fait un
» certain bruit dans le monde, je n'en ai
» qu'un souvenir confus. Quant à la pa-
» renté de ma fille avec don Fernand, elle
» est réelle. Pendant ma vice-royauté au
» Pérou, le propriétaire d'une mine d'or
» vint à mourir, ne laissant d'autres en-
» fans que trois filles. Mon inclination et
» aussi des raisons tirées de ma fortune,
» me portèrent à épouser l'aînée. La troi-
» sième se fit religieuse à Lima. La se-
» conde suivit sa sœur en Europe, lors-
» que j'y revins. C'est celle-là qui épousa
» le père de votre mari; ainsi ma fille est
» nièce de sa mère. Ce temps est si loin
» du nôtre, et j'avois alors tant d'affaires
» importantes à la cour, ma mémoire
» aussi devient si mauvaise, que vous ne
» devez point vous étonner que j'eusse per-

» du tout cela de vue. Je vous remercie
» de m'avoir remis sur la voie, et me tiens
» d'autant plus honoré du lien qui m'unit
» à vous et à votre famille, que ce lien,
» je vous assure, m'est très-cher.

» — Comment, seigneur, demanda
» Fernand, n'avez-vous pu empêcher cette
» pauvre Maria de se faire religieuse? —
» Mon cher cousin, répondit le duc, per-
» mettez-moi de prendre ce titre, ma fille
» survécut à ses trois frères; elle étoit mon
» unique enfant. Jugez des ressources que
» j'employai pour la retenir auprès de
» moi. Je fis tout ce que vous feriez si
» semblable fantaisie prenoit à votre Inès.
» Tout fut inutile. La mort de mes trois
» fils avoit singulièrement frappé ma fille,
» et tourné toutes ses idées vers la reli-
» gion. La dissipation, les voyages, les
» fêtes, la cour que lui firent les plus
» grands seigneurs du royaume, rien ne
» put me la ramener. Elle étoit mélanco-
» lique et sans cesse malade. Il fallut enfin

» consentir

» consentir au plus terrible des sacrifices;
» après quelques mois de couvent, elle
» recouvra entièrement la santé, et n'en
» fut que plus ferme dans sa résolution
» de renoncer au monde. Ainsi ces beaux
» discoureurs qui crient que nous forçons
» nos filles à s'enfermer dans un cloître,
» doivent au moins excepter la mienne.
» J'ai donc grandement sujet de m'affliger
» de la solitude où me laisse la vieillesse.
» De mes anciens amis, je n'ai conservé
» que deux vieux camarades de collége:
» l'un est ce bon évêque de Léon, qui
» m'écrit qu'il a pour vous la plus tendre
» affection.

» — Oh! oui, dit Isabelle, il nous
» aime de tout son cœur, et il n'aime pas
» des ingrats.

» — L'autre, continua le duc, en se
» tournant vers Isabelle, est le seigneur
» Gabriel Coellos votre père, à qui j'ai
» l'obligation de m'avoir laissé quelque-
» fois puiser dans sa bourse, et qui peut

» maintenant puiser dans la mienne, aussi
» souvent et pour autant qu'il lui plaira.
» — Voilà qui est singulier, dit Isa-
» belle; mon père ne nous a jamais rien
» dit de cela : il est ainsi fait ; il ne nous
» parle jamais de ses affaires.
» — C'est que mon grand papa, ob-
» serva Inès, est la bonté même ; il crain-
» droit de nous donner des soucis ; il
» garde pour lui les épines; il nous laisse
» les roses.
» — Je vous présente, chère cousine,
» dit le duc en continuant à s'adresser à
» Isabelle, la même observation. Gabriel
» me parle de vous dans la lettre qui ma
» été remise; mais voilà la première fois
» qu'il m'en parle. J'ai absolument ignoré
» jusqu'à ce jour, qu'il eût une fille et
» une petite-fille qui sont l'ornement de
» leur sexe.
» — Seigneur, demanda Isabelle, allez-
» vous quelquefois à la cour ?
» — Cousine, répondit le duc, qu'elle

» réponse feriez-vous à qui vous demande-
» deroit si vous allez quelquefois à l'Eglise?
» Après avoir rendu nos hommages à
» Dieu, qu'avons-nous de mieux à faire
» que de les offrir à son image? Oui, je
» passe chaque année, trois mois à la
» cour.

» — Vous connoissez donc le duc
» d'Almeyra, demanda encore Isabelle?

» — Je le connois; je l'appelle même
» mon neveu, et lui m'appelle son oncle.
» Cette parenté-là à la vérité est un peu
» tirée par les cheveux. Mon frère avoit
» épousé une Medina-Cœli; elle avoit une
» sœur que j'appelois aussi ma sœur. La
» fille de celle-ci que j'appelois ma nièce,
» épousa le seigneur de Santa-Fé que j'ap-
» pelai mon neveu. Or, ce seigneur de
» Santa-Fé est père du duc d'Almeyra,
» à qui j'ai continué la qualité que je don-
» nois à son père. Je ne m'en repens point;
» je suis fort content de la manière dont
» d'Almeyra se comporte avec moi. Cha-

» cun m'en dit du bien; le roi l'aime, et » s'il me continue ses bons procédés, je » le traiterai en oncle qui n'ayant point » d'enfant, transporte toute son affection » sur son neveu. »

Isabelle qui avoit attendu une conversation amusante, se trouva fatiguée et de la longueur de celle-ci, et de la tournure sérieuse qu'elle avoit prise; elle donna des signes d'ennui, et parut s'assoupir. Le duc qui s'en aperçut, leva le siége et se retira.

Le lendemain, il vint la revoir à la même heure; mais trouvant qu'elle n'étoit point en humeur de babiller, il se borna à la saluer et à lui renouveler l'offre de tous ses services. Les deux jours suivans, Isabelle étant dans la même disposition d'ennui, la visite fut aussi courte.

« Ne pourriez-vous pas, lui dit Fer- » nand, montrer un peu de complaisance » au duc, en le laissant babiller au moins un » quart d'heure auprès de votre lit ? il nous » reçoit si bien. Il ne se borne pas à un ac-

» cueil ordinaire ; il veut encore que nous
» soyons ses cousins. — Que voulez-vous,
» Fernand, répondit Isabelle ? Je ne désire-
» rois rien tant que d'avoir cette petite com-
» plaisance pour vous obliger ; mais dans
» l'état où je suis, un quart d'heure d'ennui
» me tueroit ; et d'abord vous ne voulez
» pas ma mort ; ensuite, vous le savez, je
» ne suis pas femme de cour, et après la
» conversation d'un chasseur de profession,
» je n'en trouve pas de plus ennuyeuse
» que celle d'un courtisan. Qu'ai-je à
» faire, moi, de toutes ces généalogies, de
» cette nièce qui n'est pas une nièce, qui
» devient mère de ce duc d'Almeyra dont
» on est l'oncle, sans qu'il soit neveu ? »

Ainsi Isabelle résistant à toutes les distractions qu'Inès cherchoit à lui donner, se plaisoit à nourrir son ennui, et ne se rétablissoit point. Le médecin ne la trouvoit ni mieux ni plus mal. Il vouloit une saignée, une crise, afin que la fièvre sourde qui sembloit la miner, prît un caractère

qui permit de suivre un traitement. Isabelle qui ne vouloit ni saignée ni crise, gardoit sa fiévre sourde, se levoit par intervalles, faisoit deux ou trois tours dans sa chambre, se plaignoit de la tête, des yeux, des épaules, des reins, des jambes, se jetoit sur une bergère, bâilloit, se remettoit au lit, prenoit du thé, du chocolat, du caffé, un bouillon, ordonnoit qu'on lui fît une lecture, et passoit ainsi ses journées.

La cinquième étoit commencée, et il n'y avoit aucun changement dans sa situation. Fernand et Inès la trouvèrent plus rêveuse que de coutume. « Comment » avez-vous passé la nuit, lui demanda » Fernand? Il me semble que vous n'avez » point mal dormi. La lecture qu'Inès vous » a faite hier au soir, n'a été que de » quelques pages; le sommeil vous a fermé » les yeux, et vous ne vous êtes éveillée » qu'après sept heures d'un repos profond, » et non interrompu.

» — Fernand, répondit Isabelle, vous

» ne croyez pas aux rêves, vous. — Je
» croirai à tout ce qui pourra vous donner
» quelque gaieté. Contez-nous vos songes
» de la nuit. Au point où nous en sommes,
» les illusions nous valent peut-être mieux
» que la réalité. — Ne serez-vous point
» trop effrayé ? — Jamais je ne m'effraie
» d'un songe. — Et toi, Inès ? — Contez
» toujours maman. — Eh bien, nous
» étions dans ce palais ; mais ce n'étoit pas
» le duc d'Osorio qui en étoit le maître ;
» c'étoit Alonzo. Comme je me coiffois
» à ma toilette, il entre suivi d'Andrès et
» de Vicente qui portoient une corbeille.
» Il l'ouvre, et me présente une robe fond
» vert enrichie de perles et de diamans ;
» il se jette à mes genoux, me supplie de
» mettre la robe, et s'en va avec Andrès et
» Vicente. Pour lui faire plaisir, je mets
» la robe ; je suis à peine habillée, qu'An-
» drès entre, et d'un air effaré, me crie :
» elle est morte..... — Qui ? — La sénora
» Inès ; ils l'ont égorgée ; elle nage dans

» son sang. — Et Fernand ? — Il se bat
» avec les assassins ; ils sont aux mains ;
» venez vîte, senora, suivez-moi. — Je
» cours, je suis Andrès. Devinez où il
» me mène.... dans la chapelle du palais
» où nous sommes. Qu'y vois-je ? Inès et
» Alonzo au pied de l'autel, parés avec
» la plus grande magnificence, et Fernand
» qui en me voyant, me dit : allons donc,
» Isabelle ; vous marquez bien peu d'em-
» pressement ; ces jeunes gens brûlent
» d'être mariés ; ils n'attendent que vous.
» On les marie en effet, et à peine ils sont
» mariés qu'ils se jettent dans mes bras, et
» m'accablent de leurs caresses. Je les leur
» rends avec transport ; et au milieu de ce
» début qui m'enivroit de la joie la plus
» pure, je m'éveille. Tu as entendu, Inès,
» continua Isabelle. Qu'augures-tu de ce
» songe ? — Maman, quelle impression
» vous en est-il restée ? — Je ne me sou-
» viens, ma fille, que des caresses ; elles
» avoient pour moi une douceur qui même

» maintenant que je suis bien éveillée, me
» vaut mieux que les plus puissans secours
» de la médecine. Il faudroit pour achever
» ma guérison, que ce bon duc voulût
» me venir conter l'histoire d'un tournois
» ou d'un combat de taureaux. »

Elle avoit à peine témoigné ce désir, que la porte s'ouvrit; un des gens du duc entra, et dit que son maître demandoit s'il pouvoit être admis avec un cavalier que la senora Isabelle seroit charmée de voir....
« C'est mon frère, s'écria Isabelle en se
» levant sur son séant. C'est ton oncle,
» Inès; oui, oui, qu'il entre tout de suite. »

Le duc parut aussitôt tenant par la main Lorenzo qui se jeta au cou de sa sœur, et courut ensuite embrasser Inès et Fernand.

« Que je suis fâché, dit-il, de trouver
» ma sœur malade! — Malade! s'écria Isa-
» belle; je ne suis pas plus malade que
» toi, et peut-être moins, car tu me parois
» bien fatigué. Mais tu es donc toujours le
» même? Pourquoi n'es-tu pas entré tout

» de suite ? Qu'avois-tu besoin de te faire
» annoncer ? — J'ai rencontré un méde-
» cin qui vouloit me prouver par Hippo-
» crate que ma présence te rendroit folle. »

Lorenzo fixant ensuite Inès avec intérêt, lui dit : « J'admire ta discrétion, ta réserve.
» — Sur quoi ? — Voilà deux minutes que
» je suis ici, et tu ne m'as pas encore de-
» mandé des nouvelles d'Alonzo. — Le
» bonheur de vous revoir, mon oncle,
» et le plaisir qu'en ressent maman, me
» remplissent trop le cœur pour penser à....
» — Tu n'oses pas le nommer, Inès, dit
» Isabelle. Qu'en as-tu fait, demanda-t-
» elle ensuite à Lorenzo ? — Je te conterai
» cela, répondit celui-ci ; il se porte bien. »

Ces derniers mots qui disoient pourtant si peu, firent un tel effet sur le cœur d'Inès, qu'elle ne put s'empêcher de laisser couler quelques larmes, ni d'embrasser son oncle, comme pour le remercier de lui donner cette bonne nouvelle.

Le duc voyant que la conversation alloit

s'engager, dit à Isabelle : « Avant de » me retirer pour ne point gêner les con- » fidences que vous avez à vous faire mu- » tuellement, permettez-moi de vous pré- » senter quelques observations dont je ne » pense pas que vous puissiez vous passer » pour vos démarches ultérieures. »

On offrit au duc un fauteuil ; il s'assit, on lui prêta la plus grande attention ; il prit un ton un peu sévère, et parla ainsi :

« Don Fernand, c'est à vous que je » m'adresse. Avez-vous à vous plaindre de » moi, de l'accueil que je vous ai fait ? » Pourquoi donc ne m'avez-vous pas con- » fié ce que la discrétion m'empêchoit de » vous demander ? Vous vous borniez à » me parler d'exil sans me dire la cause » pour laquelle vous étiez exilé. Votre » beau-frère, plus loyal, m'a tout conté. Et » vous pouviez bien croire d'ailleurs, » que quand il auroit eu la même réserve » que vous, j'aurois su par une autre voie » les détails que vous me taisiez. Mais

» voici pour moi un bien plus grand sujet
» d'étonnement : quoi ! vous êtes porteur
» d'un ordre du Roi, qui vous enjoint de
» sortir d'Espagne dans quatre jours, et
» en voilà cinq que vous êtes chez moi ! Et
» depuis quand les Espagnols n'obéissent-
» ils plus à leur souverain? Nos mœurs sont
» donc étrangement changées. Est-ce à
» vous qui vous piquez d'une haute nais-
» sance, à donner un aussi funeste exemple?
» et en restant chez moi ; prétendiez-vous
» me rendre complice de votre désobéis-
» sance à un ordre sacré ? »

Fernand d'abord interdit de la sorte de brusquerie du duc, se taisoit ; il se remit peu à peu, et l'interrompant enfin, il lui dit : « Je m'étonne, seigneur, plus
» que je ne puis vous dire, des reproches
» qui vous échappent. Le Roi, non plus
» que Dieu, ne peut commander l'impos-
» sible. Isabelle étant tombée malade à
» Astorga, je ne pouvois poursuivre ma
» route, parce que je ne devois pas l'aban-

» donner. — Excusez, seigneur, ma vieille » franchise, reprit le duc. Toutes ces con- » sidérations de maladie, d'épouse, ne » doivent pas tenir contre le respect dû » aux volontés du Roi. Il faut tout quit- » ter, s'arracher des bras de sa femme, » du sein de sa famille pour voler où il » nous appelle. Voilà comme nous pensions » autrefois, et comme il est à désirer qu'on » pense toujours. Que craigniez-vous d'ail- » leurs ? Pensiez-vous que dans mon pa- » lais, on manqueroit de soins et d'égards » pour la senora Isabelle ? Ne pouviez- » vous pas attendre sur la frontière de Por- » tugal, qu'elle fût rétablie ?

» Permettez maintenant, continua le » duc, que je m'adresse à votre fille. Oui, » senora Inès, c'est à vous que j'ai à par- » ler ; prêtez-moi attention. D'après la » conversation que j'ai eue avec votre » oncle, et une nouvelle lettre que je viens » de recevoir de votre pasteur, je vois » que tout le bruit qui se fait, vient à

» votre occasion. Voilà le duc d'Almeyra » cruellement irrité ; voilà le jeune cava- » lier auquel vous voulez vous unir, hor- » riblement persécuté ; ce bon évêque de » Léon est dans l'affliction ; votre grand- » père éprouve des embarras ; votre père » et votre mère fuient leur pays ; tous vos » autres parens, tous vos amis pleurent, » gémissent.....

» — Ah ! seigneur, s'écria Inès, épar- » gnez-moi ; vous déchirez mon âme ; je » me fais sans cesse les reproches que » vous m'adressez. Que n'ai-je pu empê- » cher cet amour de naître dans mon cœur ! » Pourquoi, imprudente que je suis, ai-je » laissé connoître à Alonzo les sentimens » qu'il m'inspiroit ? S'il les eût ignorés, il » eût peut-être porté ailleurs les vœux qui » le rendent aujourd'hui si malheureux. » Hélas ! que n'est-il temps encore de ré- » parer tout le mal que j'ai fait !

» — Taisez-vous, Inès, dit Isabelle ; » vous savez que vous ne pouvez expri-

» mer de tels sentimens sans déplaire beau-
» coup à votre père et à moi. Il est étrange
» que vous persistiez à vous défier de no-
» tre tendresse, et de notre sagacité dans
» le choix des moyens qu'il faudra em-
» ployer pour vous rendre heureuse.

» — C'est avec raison, ma belle enfant,
» reprit le duc, que votre maman vous
» gronde. Est-ce que j'ai entendu vous
» blâmer? Et vous-même, quel reproche
» avez-vous à vous faire? Vous avez aimé
» un jeune homme plein d'honneur, de
» mérite ; vous l'avez aimé sous les yeux
» de vos parens ; quel crime voyez-vous à
» cela? Quant à moi, je n'y en vois au-
» cun ; mais j'y en verrois un très-grand,
» si vous veniez à reculer, à vous dédire,
» et voilà ce que je voulois vous faire ob-
» server. Je voulois vous représenter que
» ni l'honneur, ni la conscience ne vous
» permettent de prendre un autre époux
» que ce jeune Alonzo. Vous vous êtes
» donnée à lui ; il a reçu vos sermens ; vous

» vous êtes présentée à l'autel pour l'épou-
» ser ; vous êtes donc bien réellement à lui ;
» et vous ne pourriez même renoncer au
» mariage, vous condamner au célibat,
» faire profession religieuse sans son con-
» sentement. Je ne sais pas si cette morale
» est celle de nos jours ; mais je sais qu'elle
» étoit celle d'un temps où l'on ne se fai-
» soit pas un jeu de donner des promesses
» de cette nature, et de les violer ensuite.
» Pénétrez-vous de cette morale, mon
» enfant ; affermissez-vous dans la résolu-
» tion d'être, quoi qu'il arrive, l'épouse
» de votre Alonzo, ou de n'être celle de
» personne. Il n'a, dit-on, ni naissance,
» ni fortune. Cette considération ne peut
» pas vous arrêter aujourd'hui, car ce
» jeune cavalier auroit droit de vous dire :
» Vous saviez tout cela, vous et vos parens,
» quand vous êtes venue dans la chapelle
» épiscopale avec l'intention de jurer en
» présence de votre évêque et de Dieu
» même, de me prendre pour votre mari.

» Comprenez-vous bien cela, senora Inès?
» D'ailleurs l'évêque de Léon m'écrit qu'il
» est très-possible de donner à votre
» Alonzo une illustre naissance....

» — Vous prêchez, seigneur, une con-
» vertie, s'écria Isabelle.

» — Je ne prêche point, senora, re-
» prit le duc; je veux dire simplement
» que ce ne sera que dans le cas où votre
» fille sera inviolablement déterminée à
» ratifier par le sacrement de mariage l'en-
» gagement qu'elle a contracté envers son
» Alonzo, qu'il me sera possible de m'in-
» téresser à elle. Il faut d'abord que je
» sache qui est ce jeune homme. Où est-il
» dans ce moment ?

» — Si mon frère Lorenzo le sait, dit
» Isabelle, c'est à lui à vous l'apprendre;
» car pour nous, nous l'ignorons. Mais,
» seigneur, ajouta-t-elle, vous nous témoi-
» gnez un tel intérêt, qu'il ne nous est plus
» possible de vous taire des choses que le
» peu de connoissance que nous avions de

» votre caractère, ne nous avoit pas per-
» mis jusqu'à présent de vous confier.
» Voulez-vous bien seulement me laisser
» un instant de liberté pour m'habiller;
» car je me sens parfaitement bien, et je
» veux absolument partir demain matin.
» Fernand et mon frère vont vous suivre.
» Dans un instant, je serai en état de don-
» ner audience. Ne vous écartez pas, soyez
» prêt à reparoître quand je vous man-
» derai. Nous délibérerons en votre pré-
» sence sur nos grandes affaires. C'est en
» agir un peu familièrement; mais vous
» m'avez dit que j'étois ici marquise d'As-
» torga, j'use des priviléges de mon titre. »

Le duc, Fernand et Lorenzo se retirèrent. Isabelle se leva, fit avec gaieté sa toilette, et déjeûna amplement. « Oh! que
» je suis contente, maman, lui disoit Inès,
» de vous voir revenir à votre bonne hu-
» meur. — Mon enfant, répondoit Isabelle,
» l'arrivée de ton oncle m'a fait un bien
» infini. Ensuite ce duc me paroît un

» vieillard fort raisonnable, et j'avois eu
» tort de me prévenir contre lui. Son his-
» toire de généalogie est un peu em-
» brouillée, mais je vois bien qu'il est le
» seul qui puisse mettre le duc d'Almeyra
» à la raison. L'évêque de Léon n'a pu y
» réussir, quelqu'amitié qu'il ait pour nous.
» — Et pourquoi croyez-vous, demanda
» Inès, que le duc d'Osorio réussira mieux?
» — Pourquoi ? c'est qu'il peut employer
» un genre d'éloquence qui n'est pas au
» pouvoir de l'évêque de Léon. Quand on
» prend les hommes par leur propre inté-
» rêt, on les mène où l'on veut. Suppo-
» sons que le duc d'Osorio dise à celui
» d'Almeyra : Vous n'aurez mon marqui-
» sat d'Astorga, mon immense héritage
» qu'à condition qu'Inès épousera Alonzo;
» que veux-tu que le ministre réponde ?
» Aura-t-il plus de déférence pour son
» commis louche, que pour un grand sei-
» gneur qui l'appelle mon neveu ? Mais
» n'en parlons plus; me voilà folle mainte-

» nant de ce vieux duc. — Et la manière,
» maman, dont il a parlé à mon papa? et
» ses moustaches? — La manière dont il
» a parlé à ton père est une preuve de
» l'intérêt qu'il prend à nous. Quant à ses
» moustaches, je trouve qu'elles lui don-
» nent un air de gravité, d'autorité même
» qui est d'un bon augure. Mais dis donc
» à Blanca de l'aller chercher. »

Blanca fit le message, et les trois cava-liers ne tardèrent pas à paroître. Chacun ayant pris place : « Commence, dit Isa-
» belle à son frère, par nous conter toutes
» les folies que tu as faites depuis que nous
» ne t'avons vu; dis ce que tu sais d'Alonzo,
» et sur-tout point de réticence devant le
» seigneur duc, qui n'a dans le cœur que le
» désir de nous obliger.

» — Dans aucune circonstance de ma
» vie, répondit Lorenzo, je ne me suis
» comporté avec plus de sagesse que dans
» celle-ci. Lorsque l'évêque vous eut con-
» gédiés de sa chapelle, il me dit : Lo-

» renzo, quittez tout; on vient d'enlever
» Alonzo. Courez après; je sais qu'on lui
» fait tenir la route de Madrid. Tâchez
» de le joindre. Demandez aux cavaliers
» qui l'escortent, en vertu de quel ordre
» ils l'emmènent. Faites-vous montrer cet
» ordre. S'il n'est pas signé du Roi, n'en
» tenez aucun compte; ramenez-moi ici
» Alonzo; je réponds de tout. Si l'ordre
» est signé du Roi, laissez aller ce jeune
» homme à sa destination; je l'aurai bien-
» tôt moi-même. L'ordre qu'on vous
» montrera, vous dira le lieu où on le
» conduit; vous me le direz à votre tour.
» Si vous ne pouvez joindre Alonzo, vous
» vous informerez à chaque poste, du che-
» min qu'on lui fait tenir, et quand vous
» le saurez, vous viendrez me l'apprendre.
» Je vous recommande par-dessus tout, de
» vous comporter avec modération. Point
» de violence; n'emportez point d'armes
» avec vous. Agissez comme étant le plus
» intime ami d'Alonzo, et comme ayant

» en cette qualité, un intérêt que personne » ne peut blâmer, de savoir ce qu'il de- » vient.

» Vous pensez bien, continua Lo- » renzo, que je ne fis pas état des mesu- » res de prudence que l'évêque me con- » seilloit. Je compris parfaitement que » c'étoit un coup de main qu'il me de- » mandoit.

» — Nous y voila, s'écria Isabelle; ton » coup de main me fait trembler. Un » homme d'église commander un coup » de main! tu as là une belle conception. » Je vois d'avance que tu t'es comporté » comme un bandolero, et que tu nous » as mis en pire état que nous n'étions.

» — Laissez-le donc continuer, dit » Fernand. Le voilà sain et sauf; il dit » qu'Alonzo se porte bien; ainsi vous » voyez que le mal ne peut pas avoir été » bien grand.

» — Quoi qu'en dise Isabelle, continua » Lorenzo, il étoit sage à moi de prendre

» mes précautions; je les pris : je me fis
» suivre d'Andrès et de six ouvriers de
» ma manufacture. Nous mîmes chacun
» un masque dans notre poche, parce que
» je ne voulois pas qu'aucun de nous fût
» reconnu ni compromis quand nous en
» viendrions aux mains. Nous nous ar-
» mâmes jusqu'aux dents, et nous partîmes.
» Quoiqu'on nous dit partout où nous
» passions, que les cavaliers que nous cher-
» chions, ne faisoient pas une bien grande
» diligence, nous ne pûmes les joindre
» dans la première journée. Le lende-
» main matin comme nous en deman-
» dions des nouvelles au maître d'une
» *venta* devant laquelle nous passions,
» cet homme nous dit que nous ne tarde-
» rions pas à les atteindre ; qu'ils s'étoient
» arrêtés chez lui ; qu'ils y avoient laissé
» un des leurs qui étoit tombé de cheval
» et s'étoit démis une épaule ; enfin, qu'il
» n'y avoit qu'un instant qu'ils avoient
» quitté sa *venta*, et qu'ils alloient lente-

» ment pour donner le temps au cavalier
» estropié de les rejoindre. Je fus curieux
» de voir ce misérable; j'espérois d'ailleurs
» en tirer quelque renseignement. J'entre
» dans une espèce de galetas; le malheu-
» reux poussoit des cris affreux, et invo-
» quoit tous les saints du paradis. Un ma-
» réchal ferrant lui tirailloit le bras de
» toute sa force. J'approche du grabat où
» gisoit le martyr; je reconnois Alfonse
» Langarez lui-même. Souffre, souffre,
» lui dis-je, digne suppôt de la Sainte-
» Hermandad. Dieu s'est trompé; ce n'est
» pas l'épaule, ce sont les jambes qu'il de-
» voit te casser. Puisse-t-il en arriver au-
» tant à tous les lâches qui courent livrer
» leur camarade! Il ne répondit rien, et
» j'étois trop impatient de terminer mon
» expédition, pour m'arrêter plus long-
» temps. Je poursuivis donc ma route. Je
» n'avois pas fait une heure de chemin,
» que j'aperçus au loin une chaise de
» poste qu'escortoient deux cavaliers de
la

» la Sainte-Hermandad. Nous mîmes nos
» masques et doublâmes le pas. Quand
» nous fûmes à portée d'être entendus,
» un de mes ouvriers qui a une voix de
» Stentor, cria au postillon d'arrêter, s'il
» ne vouloit pas être tué sur-le-champ.
» Ce malheureux se crut mort, et laissant
» tomber son fouet et son chapeau, de-
» manda grâce de la vie. Les deux cava-
» liers voyant derrière eux la chaise de
» poste dans laquelle j'étois, et sept cava-
» liers masqués, le pistolet au poing, se
» jetèrent à travers champs et s'enfuirent
» de toute la vîtesse de leurs chevaux.
» Andrès resta à côté de moi; mes ouvriers
» s'approchèrent de la calèche qui emme-
» noit Alonzo, et lui crièrent brutale-
» ment: Allons, seigneur Alonzo, à bas,
» et suivez-nous.—De quel ordre, deman-
» da-t-il? — Point de question, s'il vous
» plaît, répondit l'orateur de mes ouvriers.
» Rendez-vous de bonne grâce; c'est le
» seul moyen d'éviter l'effusion du sang.

» Il n'y avoit avec Alonzo que ce capi-
» taine des Gardes-Vallones, qui raffole
» de mathématiques. Il demanda si sa vie
» étoit en sûreté, et ce qu'on exigeoit de
» lui. On lui répondit qu'il ne s'opposât
» point à ce qu'Alonzo se rendît, et qu'à
» ce prix il pouvoit continuer sa route en
» toute sûreté. Il exigea alors lui-même
» qu'Alonzo descendît, et ne voulut lui
» remettre aucune arme, pour ne pas l'ex-
» poser, dit-il, à faire une résistance qui
» lui seroit certainement funeste. Alonzo
» fut à peine à terre que la voiture où son
» camarade étoit resté seul, disparut
» comme un trait. Dès qu'Alonzo fut au-
» près de moi, nous nous démasquâmes,
» et il fut fort étonné de me reconnoître.
» Il se rassura alors, car ne sachant pas
» à quoi aboutiroit cette équipée, comme
» il me le dit ensuite, il n'avoit pas d'abord
» été sans quelque crainte pour sa vie. Je
» le fis monter et asseoir à côté de moi. Je
» l'informai que c'étoit par l'avis, et même

» par l'ordre de l'évêque de Léon, que
» j'avois agi. Il me dit qu'il s'en étonnoit
» fort, et qu'il ne reconnoissoit point là la
» prudence de l'évêque, parce qu'il étoit
» hors de doute que des gens armés et mas-
» qués qui faisoient une pareille attaque
» sur une grande route, ne pouvoient être
» regardés que comme des malfaiteurs.
» Ainsi, ajouta-t-il, voilà ce pauvre évê-
» que étrangement compromis. Bon, lui
» répondis-je, avec toutes ces frayeurs-là,
» on se mettroit à la discrétion de ses en-
» nemis. D'ailleurs, continua-t-il, je ne
» crois pas que cette aventure se fût ter-
» minée pour moi d'une manière bien fu-
» neste, et j'avois moi-même pris l'alarme
» mal à propos. Je ne puis me plaindre
» jusqu'à présent que des formes qu'on a
» employées. Lorsqu'il s'est agi de mon-
» ter en voiture, on ne m'a montré ni or-
» dre du Roi, ni ordre de personne. Le co-
» lonel seulement m'a dit que le service
» du Roi exigeoit que je suivisse le capi-

» taine avec lequel vous m'avez vu, et
» Langarez, où ils alloient me conduire.
» L'évêque aura donc été induit en erreur
» par les apparences, et aussi sans doute
» par les deux billets que je lui fis passer
» avant de partir, et dont l'un étoit pour
» lui, et l'autre pour votre adorable nièce.
» J'avois écrit ces deux billets dans la
» ferme persuasion qu'il existoit en effet
» un ordre du Roi, qui m'envoyoit dans
» une citadelle. Il ne falloit pas partir,
» dis-je à Alonzo. Comment voulez-vous,
» me répondit-il, qu'un officier n'obéisse
» pas quand son colonel lui ordonne de
» marcher pour le service du Roi? Je suis
» donc convaincu que nous nous sommes
» tous fourvoyés; qu'on n'avoit d'autre
» vue que de m'effrayer, et qu'on me con-
» duisoit tout simplement chez le duc
» d'Almeyra qui auroit grondé, menacé,
» auroit parlé aussi d'ordres du Roi, de
» prison. Tout ce bruit fini, je me serois
» jeté à ses genoux, et j'ai lieu de croire

» que j'aurois réveillé dans son cœur toute
» la tendresse qu'il m'a toujours portée.

» Comme nous discourions sur ce sujet,
» nous passâmes devant la *Venta*, où Al-
» fonse étoit retenu ; j'appris à Alonzo
» l'accident arrivé à ce misérable, et lui
» demandai s'il vouloit entrer afin de nous
» donner le plaisir de lui briser l'autre
» épaule. Il me répondit qu'il ne seroit
» pas prudent de nous montrer à lui dans
» ce moment, et qu'il y auroit de la lâ-
» cheté à braver un malheureux qui ne
» pouvoit faire aucune défense.

» Nous continuâmes donc notre che-
» min. Nous n'étions plus qu'à une lieue
» de Léon, lorsque nous vîmes venir à
» nous une chaise de poste qui s'arrêta
» lorsqu'elle fut auprès de nous. Un homme
» enveloppé dans un manteau, en descen-
» dit et monta dans la nôtre. Nous recon-
» nûmes le François Reganhac. Juste ciel,
» s'écria-t-il! que je remercie Dieu, d'avoir
» été retenu à Léon plus que je ne croyois !

» Quoi ! C'est vous , seigneur Alonzo ?
» Quoi ! c'est vous , mon ami Lorenzo ?
» Eh ! jour de dieu , lui dis-je ! Laissez-
» là votre pathos , et venez à ce que vous
» avez à nous dire. Pathos , répéta-t-il !
» mais , mon ami , vous ne savez donc pas
» qu'il n'y a point de pathos qui puisse
» rendre ce qui se passe. Votre sœur , son
» mari , sa fille , sont exilés ; Blanca et Vi-
» cente les accompagnent ; ils vont en Por-
» tugal ; c'est l'évêque qui me l'a dit. Il
» leur a donné des lettres pour le duc
» d'Osorio qui est maintenant dans son
» marquisat d'Astorga. Ils ont promis
» de le voir en passant.

» Cette nouvelle parut atterrer Alonzo.
» Il s'écria que c'étoit lui qui causoit tous
» ces épouvantables malheurs ; que le duc
» d'Almeyra agiroit comme il l'entendroit ;
» que quant à lui , il n'avoit pas d'autre
» satisfaction à offrir que de courir par-
» tager le sort de Fernand ; qu'il lui
» seroit impossible de vivre loin d'une

» famille à laquelle il étoit si redevable.

» Ce n'est pas tout, continua Reganhac ; on sait déjà à Léon qu'Alonzo a été enlevé ; on le sait par un des cavaliers qui ont été mis en fuite ; on ne comprend pas comment il a pu faire une telle diligence ; on dit que l'enlèvement a été fait par une troupe de bandoléros, et je vois maintenant que c'est mon ami Lorenzo qui étoit capitaine de la bande. On assure que l'officier qui accompagnoit Alonzo a été mis à mort, et qu'Alfonse a été blessé grièvement. Vous ne pouvez pas vous faire une idée de la rumeur qui règne dans la ville ; on y bat le rappel, on y donne des ordres ; le chemin qui conduit à Madrid va être couvert de soldats et de cavaliers.

» Nous remerciâmes Reganhac de l'avis qu'il nous donnoit ; nous lui apprîmes de quelle nature étoit l'accident survenu à Alfonse. Tant mieux, nous dit-il, je le verrai en passant ; j'ai à l'entrete-

» nir d'une affaire que les deux frères ont » fort à cœur, et qui prouvera au duc » d'Almeyra que la prodigalité et la dé- » bauche peuvent entraîner aux plus » grands crimes.

» Nous tînmes ensuite conseil à la hâte, » sur ce que nous avions à faire. Nous » convînmes que nos gens se disperse- » roient, et entreroient par différentes por- » tes dans Léon. Je chargeai Andrès de » dire à mon père et à l'évêque de ne point » être inquiets sur mon compte ; que ne » voulant point abandonner Alonzo, je ne » reparoîtrois que quand je l'aurois déposé » en lieu de sûreté. Andrès étoit à peine » parti, qu'un domestique de mon père, » qui fut fort aise de nous rencontrer là, » car il croyoit avoir à courir jusqu'à Ma- » drid, et peut-être plus loin encore, » nous apporta un message de l'évêque. » Le prélat nous disoit en deux mots de » ne venir à Léon que quand toute cette » rumeur seroit un peu apaisée. L'idée

» de fuir comme des lâches me souleva.
» Allons, disois-je à Alonzo, droit à la
» manufacture; nous armerons tout notre
» monde, et nous sabrerons tous les fau-
» teurs des Langarez. Vous verrez bien
» alors une autre rumeur que celle dont
» on nous parle, et je ne pense pas que
» votre colonel soit du nombre des rieurs.
» Mon avis, tout sage qu'il étoit, déplut à
» Alonzo; il le combattit avec une opiniâ-
» treté incroyable, et voulut absolument
» courir après Fernand, c'est-à-dire, com-
» me vous comprenez bien, après Inès. Ne
» voulant pas me brouiller avec lui, je cé-
» dai. Nous étions si fatigués, que la jour-
» née suivante, il nous fut impossible de
» quitter la Venta où nous avions couché.
» Comme je connois parfaitement les che-
» mins, nous avons toujours marché par
» des sentiers détournés. Ce n'a été qu'à une
» lieue avant Astorga que nous avons pris
» la grande route; et c'est là aussi que nous
» avons couru le plus grand danger. Des

» cavaliers de la Sainte-Hermandad se
» sont mis à nos trousses. Le repos que
» nous avions été forcés de prendre pen-
» dant une journée entière, avoit donné
» le temps de faire courir après nous. Ces
» cavaliers étoient mal montés, alloient
» lentement et à la débandade. Nous avions
» beaucoup d'avance sur eux ; cependant
» ils auroient fini par nous atteindre. Je vou-
» lois qu'Alonzo vînt en droite ligne chez
» le seigneur duc, qui sauroit bien, lui di-
» sois-je, le garantir des griffes de la Sainte-
» Hermandad. Il n'en voulut rien faire.
» Il y a, me dit-il, entre le duc d'Osorio
» et le duc d'Almeyra une grande liaison,
» et même quelque parenté. Qui vous dit
» qu'à Astorga on n'est pas prévenu contre
» moi ? On m'y livreroit peut-être pieds
» et poings liés. Je ne veux pas courir
» cette aventure. J'aime mieux gagner les
» bords du Douro ; je crois que j'en ai le
» temps ; je le traverserai ; arrivé à l'autre
» rive, je couperai le câble du bac qui

» m'aura passé, et je serai en sûreté, puis-
» que je serai en Portugal, et que j'aurai
» le loisir de prendre des précautions pour
» ma liberté, quand même on voudroit
» me poursuivre sur une terre étrangère.
» Quant à vous, la chose est différente :
» ce n'est pas vous qu'on veut empêcher
» d'épouser Inès; on ne vous poursuit pas.
» Allez chez le duc. Si votre beau-frère
» y est encore, vous lui direz que nous
» nous verrons, soit à Lisbonne, soit dans
» une autre ville de Portugal, qu'il m'in-
» diquera. Une pluie qui survint dans le
» moment, hâta notre marche, et arrêta
» au contraire celle des cavaliers qui nous
» poursuivoient. Nous les vîmes entrer
» dans un hameau, descendre de cheval
» et se mettre à l'abri. Alonzo ne voulut
» pas même entrer dans Astorga; quand
» nous en fûmes à une portée de fusil, il
» me pria de descendre de la chaise, et
» d'entrer à pied dans la ville. Je vais,
» continua-t-il, prendre une route dif-

» férente de celle que suivra problable-
» ment la Sainte-Hermandad; je suis sûr
» d'échapper à ces cavaliers. Je vous ren-
» verrai incessamment votre chaise; une
» fois sur les bords du Douro, je n'en au-
» rai plus besoin.

» Voilà, ma chère sœur, continua Lo-
» renzo, toute mon histoire et celle du
» bien-aimé Alonzo. Ce fut hier au soir
» que nous nous séparâmes aux portes de
» la ville, car j'ai passé ici la nuit, brûlant
» d'impatience de te voir; mais on ne
» voulut pas me le permettre, dans la
» crainte que ma présence n'empirât ton
» état, qui pourtant n'est pas bien fâcheux
» à ce que je vois. Tes maladies ne sont
» pas comme celles des autres mortels; elles
» viennent et s'en vont on ne sait comment,
» et je ne m'étonne pas que les médecins
» n'y comprennent rien. »

Lorenzo n'avoit plus rien à dire, et cha-
cun n'en continuoit pas moins à garder le
silence. Inès à la fin le rompit par un pro-

fond soupir, et s'écria: « O mon oncle,
» quel bon cœur vous avez! Comme Alonzo
» doit vous aimer! Il est bien à plaindre. Si
» son protecteur lui retire ses bontés, que
» va-t-il devenir? Il m'est bien terrible de
» penser, que quand moi je ne manque
» de rien, Alonzo peut-être manque de
» tout. Le voilà sans état, loin de sa patrie,
» chez des étrangers. Comment vivra-t-il
» jusqu'à ce que nous l'ayons trouvé? Que
» ce passage subit de la plus grande ai-
» sance à une entière pauvreté doit lui pa-
» roître cruel! Ah! pourquoi m'a-t-il ai-
» mée? Pourquoi ai-je encouragé ses sen-
» timens pour moi? Qu'il seroit heureux
» s'il ne m'eût jamais connue! Et qu'il est
» malheureux depuis qu'il me connoît! »

» —Ma chère nièce, dit Lorenzo, tes la-
» mentations sont en pure perte. Tout le
» mal qui pouvoit arriver, est arrivé; il
» faut laisser là le passé, et nous occuper
» de nous faire un avenir heureux. Ton
» Alonzo n'est pas si à plaindre, et ce

» n'est pas le plus grand des malheurs,
» que de faire un voyage en Portugal. Ne
» prends point de souci sur la manière
» dont il pourvoira à ses besoins. Il avoit
» la bourse bien garnie quand je l'ai quitté,
» et tu penses bien qu'étant maintenant
» de la famille, il a autant de droit que toi
» à la fortune de tes parens.

» — Tu es bien bon, dit Isabelle à son
» frère, de répondre aux jérémiades de
» ma fille; et il s'agit bien maintenant de
» toutes ces billevesées. Ne voyez-vous pas
» que nous touchons au port? Voilà le
» seigneur duc qui va nous y faire entrer.
» Il a l'âme grande, noble; il s'est déclaré
» le protecteur des opprimés; il est judi-
» cieux, et il voit bien que la famille qui
» l'implore, mérite qu'il prenne intérêt à
» elle. Donnez-nous donc, seigneur, con-
» tinua Isabelle en s'adressant au duc, un
» bon conseil, et aidez-nous de vos bons
» services. Est-ce que ce duc d'Almeyra
» est intraitable? Convertissez-le. Décla-

» rez-lui en mon nom que jamais ma fille
» ne sera la femme d'un homme qui louche;
» qu'il est inoui qu'on empêche des parens
» de disposer de leur enfant comme ils
» l'entendent ; enfin, qu'il n'y a pas de
» milieu, qu'il faut que ma fille épouse
» ou vous ou Alonzo. Faites ce miracle,
» seigneur : si vous ne voulez pas l'entre-
» prendre, je le ferai moi ; je prendrai la
» poste ; j'irai à la cour ; je rangerai de
» mon bord, ministres, seigneurs, princes,
» et vous aurez ainsi perdu l'occasion de
» m'obliger.

» — Senora, répondit le duc, vous m'en-
» chantez, vous et votre chère fille ; et je
» confesserai hautement à la cour comme
» ailleurs, que la famille de Fernand et
» celle de Gabriel, sont deux familles sui-
» vant mon cœur. Don Fernand veut-il
» s'en rapporter entièrement à un vieux
» soldat qui ne craint pas de faire entendre
» au milieu des courtisans, le langage de
» la vérité et de la justice ?

» — Eh ! pourquoi, seigneur, répon-
» dit Fernand, craindrois-je de vous
» abandonner les intérêts de ma chère
» Inès ? Quand vous ne nous montrez que
» de la générosité, qu'une âme digne de
» vos aïeux et de votre rang, puis-je
» balancer à vous confier le sort de mon
» enfant unique ? Parlez, seigneur ; tout
» ce que vous ordonnerez sera exécuté ;
» tout ce que vous ferez sera un motif de
» reconnoissance. Que le duc d'Almeyra
» ne me contraigne point à descendre
» envers lui à la prière ; qu'il me laisse
» disposer d'Inès à mon gré ; qu'il recon-
» noisse qu'il n'y a qu'injustice et puérilité
» dans la guerre qu'il me fait, j'oublie
» tout, je souscris à tout.

» — Eh bien, reprit le duc, vous pou-
» vez compter sur un succès suivant mon
» desir. J'exige, pour seule preuve de re-
» connoissance, que vous acceptiez mon
» palais pour y célébrer le mariage de
» votre Inès, avec cet Alonzo qu'il faut

» m'envoyer si vous pouvez le joindre; car
» je veux le connoître plus particulière-
» ment. Mais je répète à mon cousin, qu'il
» faut qu'il parte dès demain matin, et
» qu'il se hâte de gagner le Portugal; car
» ainsi le veut le Roi. Je vais expédier un
» courrier à mon neveu, et si la réponse
» se fait trop attendre, ou si elle n'est pas
» comme je la désire, je devancerai le
» temps où j'ai coutume de paroître à la
» cour. Eh bien, aimable cousine, con-
» tinua le duc en s'adressant à Isabelle,
» êtes-vous un peu contente de moi?
» — Ma fille et moi, dit Isabelle, nous
» répondrons à cette question quand vous
» nous annoncerez qu'on peut procéder
» au mariage. »

Isabelle ayant dit ensuite que sa santé ne lui donnant aucune inquiétude, elle vouloit partir avec Fernand, le duc exigea qu'on ne se sépareroit point de lui pour les heures des repas, et se retira.

Isabelle, lorsque le duc fut parti, parla

longuement sur les conjectures heureuses qu'elle tiroit de ce que le duc venoit de dire, et comme Inès ne paroissoit pas assez adopter à son gré toutes ces idées de bonheur, elle l'en gronda. « Je ne doute » point, dit Inès, que le duc ne veuille et » ne puisse beaucoup pour nous; mais » vous conviendrez, maman, qu'il n'en est » pas moins étonnant qu'il faille remuer » tant de machines pour pouvoir se ma- » rier. »

Lorenzo tourna la conversation sur le voyage qu'on devoit faire le lendemain. Il dit à sa sœur qu'il l'accompagneroit jusqu'à Lisbonne, et que si sa chaise n'étoit pas revenue lorsqu'on partiroit, il suivroit à franc étrier, ainsi que Vicente.

Isabelle qui en partant de Léon avoit bien réellement émis l'intention d'aller à Lisbonne, répondit à son frère, que dans l'état où l'on se trouvoit, l'idée d'aller dans cette capitale étoit contre toutes les convenances. « Qu'irions-nous faire, dit-

» elle, dans cette grande ville? En voir le
» port, les monumens, les curiosités? Il
» sied bien à des exilés de se donner ces
» passe-temps! et quel plaisir peut-on goû-
» ter quand on vit au milieu des angoisses?
» Non, si Fernand le juge à propos, nous
» irons sans nous arrêter ni nous détour-
» ner, à Alcobaça voir son frère. Notre
» premier devoir en arrivant sur cette
» terre étrangère où l'on nous fait voyager,
» c'est d'embrasser ce cher parent à qui
» d'ailleurs ceux qui nous savent hors
» d'Espagne, auront adressé les lettres
» qu'ils nous écrivent. Il est probable aussi
» qu'Alonzo qui nous a si souvent entendu
» parler de don Louis, lui aura fait une
» visite. Le plus sûr moyen donc pour
» Inès d'avoir des nouvelles de son bien-
» aimé, c'est de nous hâter d'arriver à
» Alcobaça. De là nous irons à Cintra mê-
» ler notre infortune à celle de la pauvre
» Augustina et de l'intéressante Eufrosina;
» elles recevront beaucoup de consolation

» du plaisir de nous voir, et quand on est » soi-même dans l'affliction, on n'en doit » être que plus porté à adoucir celle de » ses amis. »

Quant à l'autre idée de Lorenzo, de suivre les voyageurs en Portugal, elle fut également rejetée. Isabelle lui représenta qu'il ne pouvoit sans cruauté abandonner son père au milieu des embarras que devoit lui faire éprouver la situation où l'on disoit qu'étoient ses affaires.

Fernand souscrivit à cet arrangement; il exigea seulement que Lorenzo attendroit à Astorga, des nouvelles de son père ou de l'évêque, pour savoir s'il pouvoit retourner en toute sûreté à Léon. Isabelle qui dans ce moment étoit au-dessus de toute crainte, ne goûtoit pas beaucoup cette précaution; mais elle cessa d'en parler, parce qu'on vint avertir que le duc attendoit les voyageurs dans la salle à manger. On s'y rendit; le repas fut somptueux; Isabelle eut la place d'honneur, et

reçut les mêmes distinctions que si elle eût été réellement marquise d'Astorga. La salle étoit remplie de valets, de pages, d'officiers de bouche, qui tous retraçoient l'étiquette qui s'observe à la table des souverains.

Lorsqu'on fut au dessert, le duc pria Isabelle de donner à cette foule de serviteurs, l'ordre de se retirer; d'après cette prière, elle leur fit un signe qui en un instant ne laissa plus dans la salle que les convives. Ceux-ci en mirent plus de liberté dans leur conversation. Isabelle déploya sans contrainte tous les charmes de l'esprit qui lui étoit naturel; elle dit avec grâce et un agrément infini, des choses dont la plupart, dans toute autre bouche que la sienne, auroient pu paroître déplacées. Elle charma le duc qui lui baisa plusieurs fois la main avec transport, en l'assurant qu'il éprouvoit un mortel regret de ce qu'elle n'étoit pas sa nièce; il lui auroit passé, disoit-il, toute sa fortune. La modestie, la sagesse,

la sensibilité qu'Inès faisoit éclater dans ses réponses aux questions qu'on lui adressoit, ne lui causèrent pas moins de satisfaction. Il commença également à goûter beaucoup Fernand à cause de la dignité, de la discrétion, du sens exquis dont il accompagnoit tout ce qu'il disoit. La vivacité, les exagérations de Lorenzo, ses emportemens, ses menaces contre les Langarez et contre tous les ennemis de son beau-frère, divertirent aussi beaucoup le duc qui l'assura que s'il eût pris le parti des armes, il eût été un preux et vaillant chevalier, digne de figurer parmi les plus braves guerriers qui composoient les Bandes noires.

Le dessert fini, le duc renouvela à la famille qu'il avoit si loyalement accueillie, ses offres de service, et jura, foi de chevalier, qu'il lui étoit dévoué à la vie et à la mort. Il pria ensuite Isabelle et Inès de lui permettre de rester fidèle à un vieil usage qu'il tenoit de ses ancêtres, c'est-à-dire, de vouloir bien laisser les cavaliers

seuls à table. Il les invita à entrer dans le salon, où elles trouveroient le café et les liqueurs, et d'où elles pourroient ensuite passer dans ses jardins qui, leur dit-il, méritoient d'être parcourus.

Resté seul avec Fernand et Lorenzo, il jeta sur un des buffets qui étoient aux angles de la salle, un coup d'œil dont Lorenzo comprit parfaitement le sens. Des flacons remplis des vins les plus exquis, garnissoient ce buffet. Lorenzo y courut, prit les flacons et les posa sur la table. On but, on s'égaya, on porta la santé de ceux qu'on aimoit, et Lorenzo accompagnoit chaque santé, d'une malédiction contre ceux qui s'opposoient au mariage de sa nièce. Le duc rioit, applaudissoit, et dans l'intervalle des santés auxquelles on s'excitoit mutuellement, posoit les deux coudes sur la table, et écoutoit attentivement Fernand, qui échauffé par le vin du généreux duc, trouvoit à souhait dans son imagination, mille historiettes, mille

petits contes dont il égayoit son hôte.

Au fort de cette joyeuse occupation, un des gens du duc entra, et lui annonça que deux courriers, dont l'un venoit de l'Escurial, et l'autre de Léon, demandoient à être introduits. Il les fit entrer; ils lui remirent chacun une lettre, et se retirèrent avec l'invitation de se reposer et de ne repartir que quand il leur en donneroit l'ordre.

Le duc ouvrit d'abord la lettre de l'Escurial. « Elle est, dit-il, de mon neveu, » le duc d'Almeyra; je n'ai rien de caché » pour vous, continua-t-il; je vais en faire » lecture à haute voix.

» Mon très-cher et très-honoré oncle, il » me revient que l'évêque de Léon se pro- » pose, s'il ne l'a déjà fait, de vous inté- » resser en faveur d'un aventurier qui se » fait improprement appeler Fernand de » Léon, et qui a payé de la plus noire et » de la plus insolente ingratitude l'intérêt » que j'avois pris d'abord à lui et à sa fa-

» mille

» mille avec trop de facilité. Comme vous
» pourriez donner dans le même piége, je
» vous préviens de lui interdire tout accès
» auprès de vous. Je ne saurois vous nom-
» brer les outrages dont il s'est plu à acca-
» bler mon premier commis qui, comme
» vous le savez, me donne journellement
» des preuves d'un attachement sans bor-
» nes. L'évêque de Léon a été trompé, et
» c'est lui qui avoit contribué à me jeter
» dans l'erreur où j'ai été quelque temps
» moi-même, et dont l'avis que je vous
» donne aujourd'hui, vous préservera.

» Ce Fernand a séduit un jeune officier
» des Gardes-Wallones, appelé comme
» moi Alonzo de Santa-Fé, auquel j'ai
» prodigué des marques incroyables de
» bonté, car vous savez que je suis ex-
» trême dans mes affections. Fernand qui
» avoit pris une sorte d'engagement de
» donner sa fille à mon premier commis,
» a fait croire à Alonzo qu'elle seroit pour
» lui. Sur cet espoir, ce jeune homme

» dont je n'avois jamais eu qu'à me louer, » a perdu toute retenue avec moi ; il a en » quelque sorte déserté ; il court aujour- » d'hui après celle qu'on lui a promise. Si » l'évêque de Léon vous l'adresse, ren- » voyez-le-moi de suite en prenant des » précautions pour qu'il ne puisse échap- » per.

» Je veux d'autant moins aujourd'hui » de ce mariage que ce Gabriel, avec qui » vous avez été en relation d'affaires, et » qui est grand-père maternel de la fille » de Fernand, est à la veille de faire une » faillite monstrueuse, dont la honte re- » jaillira malheureusement sur notre com- » merce.

» Je suis fâché, mon cher oncle, de » vous entretenir de ces tracasseries ; mais » il m'importe que vous les preniez en » considération.

» La seule nouvelle qu'il y ait à vous » mander de la cour, où l'on vous voit » toujours avec un si grand plaisir, a en-

» core rapport à ce Fernand. Sa fille a,
» je ne sais par quelles voies, inspiré la
» plus violente passion au petit Infant don
» Pédro. Il dit et promet de faire les plus
» grandes extravagances. On le vouloit
» dans l'état ecclésiastique, et on s'in-
» quiétoit peu de la répugnance qu'il
» montroit pour cet état. Il est tombé
» malade. On a cru que son mal n'avoit
» d'autre cause que son antipathie pour la
» vocation qu'on entendoit lui donner. On
» lui a promis de le laisser libre. Content
» d'avoir obtenu ce premier point, il a de-
» mandé et persiste à exiger avec chaleur
» qu'on lui laisse épouser Inès de Léon, di-
» sant que si on ne la lui donne point en
» mariage, il ne guérira point, et que s'il
» guérit, il se brûlera la cervelle. Il parle
» aussi de promesses qu'il a faites à mon
» protégé Alonzo, et qui, dit-il, lui dé-
» chirent le cœur. C'est une folie complète,
» et vous voyez qu'on a bien fait d'en-
» voyer cette famille hors d'Espagne.

» La cour cependant est en émoi sur » cette affaire. L'auguste famille est par- » tagée ; une partie qui craint que la mort » ne lui enlève l'Infant, veut qu'on con- » descende à son désir ; l'autre partie dit » qu'elle endurera plutôt tout, que de cé- » der à cette fantaisie. Je ne peux vous » dire quel sera le dénouement.

» Adieu, mon très-cher et très-honoré » oncle ; ne tardez pas à nous faire votre » visite de tous les ans, et à venir recevoir » de vive voix les nouvelles assurances » de la respectueuse et tendre affection » que vous a vouée pour la vie votre » neveu.

» *Signé* le duc D'ALMEYRA »

La vive indignation qui s'étoit manifestée dans les yeux et dans toute l'attitude de Fernand, dès les premières lignes de cette lettre, n'avoit point échappé au duc d'Osorio. Quand il eut fini sa lecture, il lui dit : « Dans le fond, mon cousin, je » ne me reproche point de vous avoir lu

» cette lettre, et je ne pense point avoir
» à vous faire aucune excuse à cet égard.
» Il doit au contraire vous paroître agréa-
» ble que l'injustice de mon neveu se
» soit ainsi démasquée à vos yeux en des
» termes qui vous imposent l'obligation
» de la repousser. Vous connoîtrez, j'es-
» père, bientôt, que je suis loin de la
» partager, et j'ai une trop haute idée de
» l'honneur pour désapprouver toute me-
» sure, quelle qu'elle soit, qui vous pro-
» curera la satisfaction qu'on ne vous re-
» fusera sûrement pas. »

Fernand se contenta de répondre au duc, qu'il écriroit au ministre, et qu'il lui montreroit sa lettre. Lorenzo étoit si outré de l'insolence avec laquelle on parloit de son beau-frère, qu'il oublioit qu'il avoit aussi reçu une lettre de Léon. On le pria de la lire. Elle ne contenoit rien de bien intéressant. L'évêque de Léon lui disoit qu'il étoit chargé par son père, de l'inviter à revenir promptement, pour

l'aider à porter le fardeau des affaires sans nombre qui lui survenoient journellement. Il lui donnoit en outre l'assurance que les poursuites n'étoient dirigées que contre Alonzo.

Lorenzo déchirant cette lettre en mille pièces, sans trop savoir ce qu'il faisoit, et grinçant des dents, s'écria : « Pauvre » Inès ! avec quelle rage on conspire con- » tre son mariage ! Que n'ai-je mis en » pièces ces deux Langarez ! On ne l'a » pas voulu. Vous voyez, Fernand, où » tous ces ménagemens nous ont conduits. » Puis-je souffrir, moi qui suis votre beau- » frère, qu'on se serve en parlant de vous, » de l'insultante qualification d'aventurier? » Le sang me bout dans les veines..... — » Mon cher Lorenzo, dit froidement Fer- » nand, vous ne pouvez rien dans cette » affaire-ci. C'est à moi seul à la terminer » honorablement. Croyez que ni ma fille, » ni mon gendre n'auront à rougir de moi.

« — Mon cousin, dit à son tour le duc en

» serrant la main de Fernand, mon neveu » vous prêtera loyalement le collet ; mais » prenez garde qu'il faut que tout se passe » dans le plus profond secret. Songez que » vous et votre famille courriez les plus » grands risques, si avant ou après la con- » clusion, le roi étoit instruit. La chose » pourra faire du bruit, on pourra savoir » que le duc d'Almeyra s'est battu, et on » n'en sera point étonné parce que plus » d'un hidalgo a à se plaindre de ses hau- » teurs ; mais il ne faut pas qu'on sache » le nom du cavalier avec lequel il se sera » mesuré. Ecrivez votre lettre ; faites-la » parvenir par les voies ordinaires ; je vous » réponds que mon neveu prendra de lui- » même des moyens efficaces pour que » vous ne soyez point compromis. »

En conséquence de l'observation du duc, il fut convenu qu'on se tairoit sur la lettre du ministre ; qu'on n'en parleroit point à Isabelle, ni à Inès ; qu'on laisseroit même ignorer à cette dernière les circonstances

de la maladie de don Pédro, ces tristes détails n'étant propres qu'à l'inquiéter.

Cette convention faite, on alla joindre les dames qu'on trouva dans le jardin. Isabelle qui comprit que l'âge avancé du duc ne lui permettoit pas de goûter l'exercice de la promenade, demanda à rentrer. Le duc lui présenta la main, et la ramena avec Inès dans le salon. Fernand dit qu'avant de quitter Astorga, il vouloit aussi prendre une idée des beaux jardins que sa femme et sa fille avoient parcourus. Il prit en même temps le bras de Lorenzo, s'enfonça avec lui dans une allée couverte, et disparut ; mais au lieu de prendre le plaisir de la promenade, il monta dans son appartement, et écrivit sous les yeux de son beau-frère la lettre suivante au duc d'Almeyra.

« J'ai obéi, seigneur, sans murmurer, » à l'ordre du Roi, évidemment surpris à » sa religion, qui m'exiloit hors d'Espagne. » Je me suis tu également sur le ministre

» qui avoit transmis cet ordre au colonel
» des Gardes-Wallones; ce ministre, c'est
» vous-même. Vous ne pouvez donc me
» soupçonner de méconnoître les égards
» respectueux qui sont dus à quiconque
» est honoré de cette qualité. Vous venez
» de vous en dépouiller en écrivant une
» lettre qui n'est nullement ministérielle.
» Ce n'est point le ministre du roi, c'est
» le duc d'Almeyra qui a écrit cette let-
» tre, où il s'est permis envers moi des ter-
» mes très-offensans. J'en demande raison
» au duc d'Almeyra ; je le prie, s'il ne
» veut ni se dédire, ni signer que je ne
» suis point un aventurier, de considérer
» ce qu'on se doit entre hidalgos, en pa-
» reille circonstance.

» Je vais en Portugal; c'est là que vous
» voudrez bien me faire connoître vos in-
» tentions; adressez votre réponse à don
» Louis Bernardin à Alcobaça. Je ne per-
» drai pas un instant pour me rendre au
» lieu que vous m'assignerez. Vous con-

» cevez que jusqu'à ce que l'ordre de mon » exil soit levé, je ne puis me transpor- » ter en Espagne.

» Agréez que j'attende pour vous offrir » l'hommage de ma considération, que » j'aie reçu la satisfaction qui m'est due. »

Lorenzo n'étoit point content de cette lettre; il la trouvoit beaucoup trop longue, et prétendoit que ce n'étoit point là le style d'un cartel, qui, selon lui, ne pouvoit être ni trop bref ni trop énergique. Fernand cependant n'y changea rien. Pendant qu'il l'écrivoit, Isabelle qui le croyoit à la promenade, conversoit avec le duc, et lui demandoit quelle idée il s'étoit faite de son mari et de son frère. La réponse du duc avoit été aussi obligeante qu'elle pouvoit être, mais Isabelle ayant insisté pour savoir ce qu'il pensoit de Fernand et de Lorenzo : « Votre frère, dit le duc, » est un brave, et je crois que celui qui » lui manqueroit, n'y trouveroit pas son » compte. On doit véritablement regretter

» qu'il n'ait pas pris le parti des armes.
» Quant à don Fernand, je vous prierai
» de me dire combien il a eu d'affaires
» d'honneur en sa vie, et comment il s'en
» est tiré. — Pourquoi cette question, sei-
» gneur, répondit Isabelle? je suis épouse
» et mère. A quel dessein tournez-vous
» ma pensée et celle de ma fille sur la pos-
» sibilité d'un événement qu'elle et moi
» craignons plus que la mort? D'ailleurs,
» vos affaires d'honneur, permettez-moi
» de vous le dire, sont des affaires de folie.
» En a-t-on plus d'honneur quand on a
» tué son semblable, ou quand on en a
» reçu soi-même la mort? Vous tenez,
» seigneur, à un temps où les Espagnols
» sans doute étoient braves, mais où les
» mœurs n'étoient pas exemptes d'un levain
» de férocité; ils ne sont pas moins braves
» aujourd'hui, et leurs mœurs sont adou-
» cies. Bien loin de vous en affliger, con-
» tribuez de tout votre pouvoir à un chan-
» gement dont les familles ont un vérita-

» ble besoin. Croyez-moi, il n'y a point
» d'honneur ni à insulter ni à provoquer
» une insulte. On peut fort aisément évi-
» ter l'un et l'autre sans blesser les lois de
» l'honneur; il suffit pour cela de rester
» fidèle aux règles de la politesse, dont
» un homme bien né ne doit jamais s'écarter.

« — Cette même politesse, reprit le
» duc, m'interdit de vous contredire.
» Soyez pourtant convaincue, aimable
» cousine, que nos pères valoient mieux
» que nous, et permettez-moi de croire
» qu'aujourd'hui on ne boit ni on ne se
» bat assez.

» — Quelle morale! s'écria involon-
» tairement Inès; et comment l'accorder
» avec l'Evangile, et même la raison!

» — De grâce, dit à son tour Isabelle,
» n'allez pas prêcher cette doctrine à mon
» mari et à mon frère; vous nous mettriez
» au désespoir. Il y a de ces maximes du
» temps passé, qui sont de véritables an-
» tiquailles, et nous avons trop de goût

» aujourd'hui pour aimer ces vieilleries. »

Ce débat fut interrompu par l'arrivée de Fernand et de Lorenzo qui affectant un air serein, et feignant de venir du jardin, louèrent le bon goût du duc. Au même moment un domestique entra, remit une lettre à Lorenzo et se retira. Lorenzo pâlit et rougit tour-à-tour, craignant que ce message n'apportât encore quelque nouvelle inquiétante. Il regardoit le cachet, parcouroit l'adresse, et disoit qu'il ne connoissoit pas cette écriture. « Ouvre la lettre, » lui cria Isabelle impatientée, et tu sau- » ras qui te l'écrit. » Il l'ouvrit, regarda la signature, jeta les yeux sur les premières lignes, et dit : « Ce n'est rien, rien du » tout ; c'est Alonzo qui me renvoie ma » chaise. — Et que pensois-tu que c'étoit, » demanda Isabelle? Croyois-tu que cette » lettre te venoit de quelqu'un qui t'ap- » peloit en duel? Le seigneur duc qui » veut qu'on boive et qu'on se tue, en au- » roit ressenti une véritable joie. »

Lorenzo ne répondoit point, et lisoit tout bas. « Il est moins poli encore, » lui dit Isabelle, de lire bas que de lire » haut. Nous avons assez intéressé le sei- » gneur duc au sort d'Alonzo, pour qu'il » nous permette de lire en sa présence » les nouvelles que nous recevons de l'ai- » mable fugitif. — Lisez, lisez, dit le duc. » L'aimable cousine d'ailleurs ne doit plus » douter maintenant que tout ce qui l'in- » téresse ne m'intéresse, et que les affaires » de sa famille ne soient aussi les miennes. »

Lorenzo lut donc à haute voix ce qui suit :

« Mon courageux et tendre ami, j'ai » fait un chemin infernal; et ceux qui me » poursuivoient, ont sûrement plus couru » qu'ils ne pensoient. Je les ai déroutés. » Me voici sur les bords du Douro, vis-à- » vis Bragança. Je vais le traverser dans » le bac, et vous renvoie votre chaise. » J'irai en droiture et sans m'arrêter à » Alcobaça, où je compte que don Louis

» me donnera des nouvelles de toute la » famille ; je dis la famille, car je pense » maintenant que la vôtre est bien la mien- » ne.... Je n'ai pas le temps de vous dire » un mot de votre aimable nièce, de l'ado- » rable Inès. J'aperçois au loin la Sainte- » Hermandad. Je serai à Bragança avant » qu'ils soient sur ce bord. Adieu ; je vous » embrasse de tout mon cœur. Permettez- » moi de me dire dès ce moment votre » affectionné neveu. »

Lorenzo avoit à peine fini de lire cette lettre, qu'un domestique entra de nouveau, et lui en remit une autre. « Eh mais » mon Dieu ! dit Lorenzo, ceci ne finira » point. Les lettres me viennent de toutes » parts.... Ah ! continua-t-il, je reconnois » cette écriture-ci. C'est mon ami Andrès » qui m'écrit ; » et sans attendre qu'on l'en priât, il rompit le cachet, et lut à haute voix :

« Seigneur et très-cher maître, quelque » part que vous soyez lorsque vous re-

» cevrez cette lettre, revenez sans retard
» à Léon; c'est l'ordre du seigneur votre
» père; il veut que vous obéissiez sur-le-
» champ, parce qu'il est, dit-il, dans une
» crise où il ne s'est jamais trouvé de sa
» vie, et où vos soins lui sont absolument
» nécessaires. Il ne me paroît pourtant pas
» bien effrayé. Je suis le seul, dit-il, à qui
» il entend se fier jusqu'à votre arrivée, et
» cependant je ne sais rien de ce qui se
» passe à son sujet. Hier, je m'en allai par
» son ordre dans un château à quelques
» lieues d'ici, où une personne que je ne
» connois pas, me remit la conduite d'un
» chariot chargé de foin. Le seigneur
» votre père m'avoit ordonné de ne reve-
» nir à la maison avec ce chariot que fort
» avant dans la nuit. J'arrivai sur les deux
» heures du matin; tout le monde dor-
» moit; il ne voulut pas que j'éveillasse
» personne, et malgré son âge, se mettant
» en veste, il m'aida à décharger le cha-
» riot qui, lorsque nous eûmes ôté quel-

» ques bottes, se trouva plein de sacs d'ar-
» gent que nous portâmes dans son ca-
» binet. Que comprenez-vous à cela ?

» Il avoit prié le seigneur évêque de
» vous écrire de revenir promptement.
» Mais craignant que la lettre ne fût pas
» assez pressante, et le courrier dont il
» a coutume de se servir, étant venu le
» voir, il a ordonné que je vous l'expé-
» diasse sur-le-champ chez son excellence
» le duc d'Osorio. Je vous écris ceci pen-
» dant qu'il prépare tout pour son départ.

» Vous trouverez en arrivant ici qu'on
» y débite d'étranges nouvelles. On dit
» que la senora votre nièce épousera le
» prince don Pédro qui est malade.
» On dit aussi que le beau-père de cet
» Alfonse Langarez que j'ai toujours cru
» votre ennemi, a été mis en prison, et
» que le scellé est sur ses papiers. C'est le
» seigneur Reganhac qui l'a mandé à
» votre père. Quant au seigneur Alfonse,
» il est remis de sa chute, et n'en sera pas

» meilleur sujet. On dit qu'il a obtenu » une commission pour passer en Portu- » gal. Le régiment des Gardes-Wallones » nous quittera dans quelques jours ; il » va à Madrid. Notre ville sera bien triste. » Le seigneur évêque est malade, et tout » le monde pleure. Etant allé dans un » bourg où il y a une maladie épidémique, » et ayant passé la nuit entière dans une » méchante chaumière ouverte à tous les » vents, les uns disent qu'il a gagné un » rhumatisme, d'autres, la maladie même » des habitans du bourg. Il est au lit ; c'est » un grand malheur. On dit que s'il meurt, » le révérend don Louis, frère du seigneur » don Fernand, sera notre évêque. Dieu » le veuille ! On dit encore que la senora » Augustina revient à Léon, et que vous » épouserez la senora Eufrosina. Le sei- » gneur votre père rit et siffle quand on » lui demande s'il est question de ce ma- » riage.

» Voilà tout ce que je sais, et je finis,

» parce que le courrier monte à cheval.
» Je me mets à vos pieds, seigneur et très-
» cher maître, pour vous demander la
» continuation de vos bontés. »

La lecture de ces lettres, et les réflexions auxquelles elles donnèrent lieu, conduisirent jusqu'au soupé. Au sortir de table, le duc d'Osorio représenta à Isabelle, que son âge lui imposant la nécessité de rester long-temps au lit, il ne pourroit la saluer le lendemain matin avant son départ. Il la pria en conséquence de recevoir ses adieux, et lui dit avec l'accent d'une véritable sensibilité, qu'il regrettoit vivement de ne l'avoir connue, elle et son aimable famille, que sur la fin de sa carrière. « Je réparerai, ajouta-t-il obligeam-
» ment, le temps perdu; je consacrerai les
» dernières années de ma vie à vous prou-
» ver le plus sincère et le plus affectueux
» attachement. Je suis tout à vous, et aux
» vôtres. Je m'en rapporte aveuglément
» à ce que vous m'avez dit sur le compte

» du jeune Alonzo, je lui ferai du bien ; » mais j'exige en retour de l'amitié que je » vous voue, que les noces se fassent ici. » On le lui promit. Inès en lui faisant une profonde révérence lui dit qu'elle ne trouvoit point d'expression assez forte pour lui témoigner sa juste reconnoissance. « Vous m'aimerez un peu, belle enfant, » dit le duc en lui baisant la main, et je » serai bien payé de ce que j'aurai fait » pour contribuer à votre bonheur. Je n'ai » plus d'enfans ; vous me tiendrez lieu de » fille, et vous ne vous ferez point reli- » gieuse. »

En disant cela, il salua Isabelle, et emmena avec lui Fernand à qui il avoit, dit-il, quelques instructions à donner sur son voyage. Lorsqu'ils furent seuls, le duc demanda si la lettre au ministre, étoit écrite. Fernand la lui présenta. « Cachetez-la, » lui dit le duc, et mettez l'adresse. Je ne » veux point la lire ; ceci est purement » votre affaire ; vous ne devez y prendre

» conseil que de vous-même. Il ne m'ap-
» partient pas de vous faire aucune obser-
» vation sur une matière aussi délicate que
» celle de l'honneur. Je vous avois dit d'a-
» bord de faire parvenir cette lettre par les
» voies ordinaires ; mais je ne vois aucun
» inconvénient à ce qu'elle soit remise au
» courrier qui m'a apporté celle de mon
» neveu. Il verra que nous avons concerté
» cette affaire ensemble, et ce lui sera une
» preuve de l'amitié qui s'est établie entre
» nous; c'est ce que je désire. Ce duel de-
» vient d'une absolue nécessité. Tout ira
» bien, mon cousin. Je n'ai qu'un reproche
» à vous faire, c'est d'être resté en Es-
» pagne, au-delà du terme qui vous avoit
» été fixé par le Roi. »

Le duc représentant ensuite à Fernand qu'un long voyage avec une femme et un enfant donnoit lieu à de grands besoins, lui offrit généreusement tout l'argent qu'il croiroit lui être nécessaire. Fernand lui répondit que les libéralités de son beau-

père le dispensoient d'accepter cette offre, dont il n'étoit pas moins reconnoissant ; et qu'il se bornoit pour le moment à lui demander que la sorte de parenté qu'ils venoient de contracter, ne fût pas un vain nom. « Elle ne la sera pas, lui dit le duc; » mon amitié vous est acquise pour la vie; » vous en aurez bientôt la preuve. »

Le duc embrassa alors affectueusement Fernand, prit sa lettre pour le ministre, et lui dit en souriant : « Adieu, mon cou- » sin, jusqu'au jour du mariage. »

Fernand revenu auprès d'Isabelle, celle-ci lui demanda ce qui s'étoit passé dans ce tête-à-tête. Fernand n'eut garde de dire toute la vérité. Il répondit que tout s'étoit passé en débats auxquels la générosité du duc avoit donné lieu, qu'il avoit voulu le contraindre à recevoir de l'argent pour leur voyage. « Et vous pensez bien, ajouta-t-il, » que grâces à votre père, il n'a pas été dif- » ficile de démontrer que nous avions pour » long-temps au-delà de nos besoins. »

Lorenzo qui soupçonnoit le véritable motif de cet entretien particulier, se trouva tout-à-coup attendri ; il serra étroitement son beau-frère dans ses bras, en lui disant : « Qu'il m'en coûte de me séparer » de vous! Et que je serai heureux le » jour où je vous reverrai! » Inès eut son tour ; il l'embrassa en s'écriant : « Il sera » donc dit que tu couleras le printemps » de ta vie au milieu des alarmes! Ah! » si je pouvois te rendre heureuse au prix » de mon sang, avec quelle joie je le ré» pandrois !

» — Eh ! juste ciel, s'écria Isabelle ; » quel excès de sensibilité! A quel propos, » Lorenzo, te montres-tu si affectueux ? » Est-ce donc la première fois que tu te » sépares de don Fernand ? Le plaisir d'al» ler rejoindre mon père, ne vaut-il pas » celui que tu trouverois à accompagner » ton beau-frère ? Et qu'est-il survenu de » si terrible dans la position d'Inès ? Est» elle plus mal que quand nous avons

» quitté Léon? Je vois au contraire que » maintenant tout nous rit. Ne venons- » nous pas d'acquérir un puissant protec- » teur, un haut et magnifique parent ? Est- » ce que tu n'es pas flatté et content de » voir ta sœur cousine d'un marquis, d'un » duc, d'un Grand ? »

Cette idée fit sourire Inès; Fernand voulut l'imiter, et ne fit qu'une grimace. Lorenzo se dépita, et cria que la plaisanterie n'étoit pas de saison. « Et pour- » quoi, dit Isabelle qui examinoit atten- » tivement la physionomie de son mari » et de son frère, pourquoi ne plaisante- » rois-je pas? Qui pourroit me le défendre? » Avec un air en apparence distrait, j'ob- » serve tout; rien ne m'échappe. Tu fais, » Lorenzo, le grave personnage, parce » que tu as tramé avec ce vieux duc, je ne » sais quoi de si sot et de si extravagant que » Fernand n'ose me le confier. Je le laisse » sur ta conscience. Quant à moi, je te dé- » clare que je suis maintenant bien résolue

» à

» à m'abandonner aveuglément aux évé-
» nemens que la Providence amènera. Je
» n'ai nulle envie de me casser la tête de ce
» que tu pourras imaginer ou faire. Dieu
» sait bien que Fernand, ma fille et moi
» avons toujours eu des intentions droites
» et pures; il aura pitié de nous; la malice
» des méchans ne prévaut jamais contre
» ceux qu'il protège; voilà mon dernier
» mot. Je ne veux pas courir le risque de
» retomber dans l'état où j'étois, lorsque je
» suis arrivée ici. Ainsi, comme je te vois
» fortement disposé à larmoyer, je te dis
» adieu jusqu'à notre retour à Léon. De-
» main tu partiras de ton côté, et nous du
» nôtre. Il faudroit s'embrasser avant de
» se séparer; tu m'attendrirois, et je sens
» que je ferois une maladie cruelle si je
» recommençois à pleurer. »

En disant cela, Isabelle se mit à tout remuer dans l'appartement, et à faire ses paquets avec l'aide de sa fille et de son mari. Lorenzo saisit un moment où on ne

le voyoit pas, et se retira. Il ne fut plus question de lui.

Le lendemain matin, ainsi qu'Isabelle l'avoit voulu, il s'achemina tristement vers Léon, tandis que sa sœur, son beau-frère et sa nièce gagnoient la frontière de Portugal. Ils y furent accompagnés par une escorte que le duc leur avoit donnée. Il avoit également fait remplir à leur insu, les poches et la cave de la chaise, de chocolat, de fruits, de confitures et de mille petites bagatelles, qui à elles toutes ne composoient pas un riche présent, mais qui prouvoient pour les voyageurs un intérêt auquel ils furent sensibles, et dont ils s'entretinrent pendant une partie de la route.

Cette route se fit lentement, c'est-à-dire qu'Isabelle frappée de la nouveauté des objets qui s'offroient à elle dans un royaume qu'elle n'avoit jamais vu, et dont son beau-frère don Louis lui avoit beaucoup parlé, s'arrêtoit partout où elle

croyoit pouvoir contenter sa curiosité. Elle vouloit tout voir, tout montrer à Inès. Elle écoutoit avec avidité Fernand qui étoit pour elle un livre vivant, qui expliquoit chaque chose, et en jugeoit avec une finesse et un goût qu'elle ne manquoit pas de faire admirer à Inès.

Cette manière de voyager étoit si agréable pour elle; elle étoit si entièrement à ce qu'elle voyoit et à ce que lui disoit Fernand, que non-seulement elle ne s'apercevoit pas de la longueur de la route, mais qu'on eût dit qu'elle avoit même oublié où on la conduisoit.

On ne laissoit pas cependant que d'avancer. Enfin, après plusieurs jours de marche, on entra dans la vallée fertile où se trouve situé le monastère d'Alcobaça, entre les deux petites rivières d'Alco et de Baça qui lui donnent le nom qu'il porte. A la vue des vastes et gothiques bâtimens du couvent, Fernand s'écria : « Nous » voilà arrivés. — Où, demanda Isabelle?

» —Chez mon frère; à Alcobaça.—Quelle » idée! quelle folie! pourquoi n'avons- » nous pas passé par Lisbonne? Nous y » aurions pris gîte. Votre frère seroit venu » nous y voir. Le séjour d'un monastère » n'est pas bien récréatif. Vous verrez que » nous trouverons là quelque nouveau » sujet de nous attrister. »

Puis se tournant vers Inès, elle lui demanda : « Eh bien, comment se trouve le » cœur de ma fille en entrant dans cette » vallée? Que lui dit il?—Hélas, maman, » répondit Inès, je suis dans un trouble » que je ne saurois exprimer, en songeant » que nous allons avoir des nouvelles d'A- » lonzo. Si jamais je l'épouse, ce sera un » mari qui m'aura coûté bien cher; non » que je puisse trop payer le bonheur » d'être à lui, mais je n'aurois pas voulu, » maman, qu'il vous en coûtât à vous, » tant d'alarmes et de soucis. »

Lorsqu'on fut à la porte du couvent, on se fit connoître, et on demanda doa

Louis, qui accourut et embrassa avec une tendresse extrême son frère, sa belle-sœur, sa nièce. Il les conduisit ensuite au quartier des étrangers, dans l'appartement qu'il avoit eu le loisir de leur faire préparer, et où il avoit réuni tout ce qui pouvoit leur être agréable. Il avoit un air de santé et de contentement qu'Isabelle remarqua. Elle lui en fit son compliment, et dans son désir de voir Inès heureuse, elle le regarda comme l'annonce de quelqu'événement heureux.

« Mon cher révérend, lui dit-elle, » il est tard; nous avons bien couru; vous » devez penser que nous avons besoin de » repos; laissez-nous passer une bonne » nuit : ainsi, point de nouvelles aujourd'hui, attendons à demain pour parler » d'affaires. Je pense comme celui qui » disoit qu'il ne lisoit point de lettres » avant de se mettre au lit, afin que son » sommeil ne fût pas troublé.

» — Ah! maman, dit Inès, permettez

» du moins que je demande à mon oncle
» ce qu'il a à nous apprendre d'Alonzo.
» — Ma belle nièce, répondit don
» Louis, vous ne courez pas assez vîte après
» celui que vous cherchez, et il est juste
» que vous soyez punie de votre peu
» d'empressement. Alonzo a resté ici trois
» jours entiers, se morfondant d'impa-
» tience de ne pas vous voir arriver. En-
» fin il a été pris d'une inquiétude que mes
» représentations n'ont pu calmer. Vous
» le trouvez d'une douceur angélique; moi,
» je le trouve d'une pétulance extrême. Il
» a voulu absolument aller à Lisbonne,
» espérant avoir là de vos nouvelles. Il se
» propose de visiter toutes les hôtelleries.
» Je n'avois sur lui d'autre autorité que
» celle d'oncle futur, et cette autorité ne me
» suffisoit pas pour employer la violence.
» Je n'ai cependant consenti à son départ
» qu'à condition qu'il ne donneroit que
» deux jours à sa recherche, et qu'il re-
» viendroit ici aussitôt après. Il est parti

» avant-hier matin; il a bien mis la jour-
» née entière à faire les vingt lieues qu'on
» compte d'ici à Lisbonne. Il aura fini
» aujourd'hui sa recherche; il nous arri-
» vera donc demain au soir ou après-
» demain.

» — Mon Dieu, s'écria Inès, que je
» suis malheureuse! avoir fait un si long
» trajet, et le voir s'échapper au moment
» où nous arrivons!

» —Il n'y a rien là de bien malheureux,
» dit Fernand, et après les contrariétés
» que nous avons essuyées, un ou deux
» jours d'attente ne doivent pas entrer en
» ligne de compte. Au surplus, continua
» Fernand en s'adressant à son frère, que
» pensez-vous, mon cher don Louis, de
» tout ce qui se passe à notre sujet?

» — Je n'en augure point mal, répon-
» dit don Louis. Toutes ces tracasseries
» sont de véritables puérilités; il faut bien
» qu'elles aient une fin. Un père et une
» mère ont un droit imprescriptible d'é-

» tablir leur enfant comme il leur plaît.
» Cette vérité parle trop haut pour n'être
» pas entendue du duc d'Almeyra à qui
» tout le monde accorde de la droiture et
» de l'équité. Justice sera rendue à qui
» elle est due ; c'est mon opinion.

» — Votre opinion, dit Isabelle, si
» vous la commentez, va nous amener
» les affaires, les lettres, et tout ce que je
» veux éviter jusqu'à demain. Restons-en
» donc là. Ce ne seroit que par un caprice,
» ou par l'habitude de noircir tous les
» objets, qu'Inès ne voudroit pas voir que
» maintenant tout va au mieux. Qui em-
» pêche même, mon cher don Louis, que
» ces enfans ne soient mariés par vous ?
» Vous serez plus adroit ou plus heureux
» que l'évêque de Léon. »

Inès représenta que cela ne se pouvoit pas à cause de l'engagement qu'on avoit pris avec le duc d'Osorio. Isabelle répondit que c'étoit là une futile objection ; qu'il en étoit du sacrement de mariage,

comme de celui du baptême; qu'on pouvoit l'administrer à Alcobaça et en suppléer les cérémonies à Astorga. « Je m'en » rapporte, continua-t-elle, à don Louis » qui sait mieux sa religion que moi.

» — Vous allez, ma chère sœur, non pas » comme votre religion, mais comme votre imagination. Je ne voudrois pas pour » une barette de cardinal, fronder ouvertement le duc d'Almeyra. Je lui dois » des ménagemens, tant à cause de mon » frère que de ma robe. Attendons Alonzo. » Vous devez faire un voyage à Cintra. » Vous irez avec lui. Je vous adresserai » là à un ecclésiastique qui fera ce que, » moi, je ne dois pas faire.

» — Hélas! dit Inès, pas plus à Cintra » qu'à Léon, qu'à Astorga, qu'à Alcobaça! Je suis destinée à être malheureuse, et à rendre malheureux tous » ceux qui m'entourent. »

Isabelle n'entendit pas cette plainte; elle étoit occupée à donner des ordres à

Blanca et à Vicente, et à leur promettre aussi un prompt mariage. Quand elle eut fini, elle pria don Louis de venir le lendemain déjeûner en famille avec le chocolat du duc d'Osorio.

Il n'y manqua pas, et aussitôt après le déjeûner il entra en matière ; il présenta d'abord une lettre à l'adresse d'Inès ; elle étoit de sa Caroline ; en voici le contenu :

« Comment t'annoncer ceci, ma bonne, » ma meilleure amie ! On le veut, on me » l'ordonne, j'obéis. Mon frère Pédro est » bien malade ; il ne guérira pas ; il mourra » si tu ne promets pas de l'épouser. Tu » conçois que ses jours sont précieux à sa » famille, et particulièrement à moi qui » l'aime de tout mon cœur. Le bien de » l'état, donc, et celui de ton amie exi- » gent que tu l'épouses. On te donne » quinze jours de réflexions ; c'est tout ce » que j'ai pu obtenir. Ce délai passé, il » faudra que je reçoive de toi une lettre » ostensible, par laquelle tu promettras

» d'épouser Pédro. Il faudra aussi que » dans cet intervalle, Alonzo vienne le voir, » et lui dise que le relevant de toute promesse, de tout serment, il te cède à lui.

» Tu vois qu'il n'est plus question ici » du seigneur Isidro Langarez. Il s'agit » d'un parti que la plus grande princesse » de l'Europe ne refuseroit pas..... Adieu, » ma chère et mille fois chère Inès. Je suis » si affligée, j'ai le cœur si serré de mon » impuissance à te rendre heureuse, que » la plume échappe de mes doitgs.....

» Je compte que cette lettre te trou» vera à Alcobaça, où on m'a dit de te » l'adresser. Si tu changeois de demeure, » tu me le ferois savoir. Adieu, encore une » fois. J'embrasse ton aimable maman, et » me rappelle au souvenir de don Fernand. » Ma bonne Inès, j'ai le plus grand be» soin de ton amitié; si je la perdois, » tu ne tarderois pas à pleurer sur le tom» beau de l'infortunée Caroline. »

Ces derniers mots affectèrent vivement

Inès; ses larmes coulèrent en abondance. Remise de son émotion, elle se tourna vers sa mère, et lui dit: « Eh bien, » maman, sera-ce à Cintra que j'épou- » serai Alonzo? Dans quelle position on » me place! dans quel abyme je viens tout » d'un coup de tomber! Et vous, mon » papa, continua-t-elle en regardant Fer- » nand, que pensez-vous de cette lettre? » Quand vos conseils me furent-ils plus » nécessaires? »

» —Mon enfant, répondit Fernand, il ne » faut pas faire ta situation plus critique » qu'elle ne l'est. Souviens-toi de ce qui » t'a été dit à Astorga. Tu ne peux pas » promettre d'épouser don Pédro, et nous » ne pouvons pas, ta mère et moi, y consen- » tir à moins qu'Alonzo ne nous relève » toi et nous, de l'engagement que nous » avons pris avec lui. Il est ton mari jus- » qu'à ce qu'il dise qu'il ne veut plus l'être. » On n'hésite, on n'erre dans la conduite » de la vie, que quand on n'a pas des

» principes de morale invariables. C'en est
» un, qu'on ne peut pas retirer une parole
» aussi sacrée que celle qui a été donnée
» à Alonzo, sans l'agrément de celui qui l'a
» reçue. Tous les Infans d'Espagne et de
» Portugal dussent-ils mourir, cette vérité
» n'en resteroit pas moins dans son entier. Il
» ne faut pas non plus que ces grands mots
» de *bien de l'état* t'effrayent; le petit don
» Pédro n'est pas, après tout, une des co-
» lonnes de la monarchie espagnole; elle
» a subsisté, et elle peut bien subsister sans
» lui. Il a un frère aîné, et il est à un éloi-
» gnement du trône, qui ne rend pas son
» existence nécessaire à ce qu'on appelle
» le bien del 'état. »

» — Au surplus, ma fille, dit à son tour
» Isabelle, tu as maintenant assez d'esprit
» et de raison pour ne prendre ici conseil
» que de toi-même. Regarde cette union
» avec Alonzo comme ton affaire propre,
» dans laquelle tu ne dois consulter que tes
» lumières et les sentimens de ton cœur.

» Tu as quinze jours pour réfléchir. » Quand Alonzo sera ici, vous vous concerterez sur le parti que vous entendrez » prendre l'un et l'autre. Je sais bien, moi, » celui que je prendrois à votre place, mais » je n'en dirai rien; je suis si lasse, si excédée d'entendre parler de ce mariage, » que je ne veux plus m'en occuper que le » jour où il se célébrera. Qu'en pensez-» vous, mon cher beau-frère?

» — Je pense, répondit don Louis, » que si nous nous arrêtons à commenter » chaque lettre, nous nous perdrons en » de vaines réflexions qui n'auront d'autre » effet que de nous jeter dans la perplexité et l'inquiétude. En voici une » autre de Madrid, aussi pour Inès; lisez-» nous cela, Inès. »

Inès prit la lettre, dit qu'elle étoit de dona Maria, et lut ce qui suit :

« J'ai connaissance, ma chère petite » cousine, de la lettre que vous écrit votre » Caroline. Je l'ai lue avant qu'elle fût

» cachetée. Votre amie a été bien fâchée
» de vous l'avoir écrite. Il doit vous suf-
» fire de savoir qu'elle y a été contrainte
» par une personne dont elle doit respec-
» ter la volonté. Moi qui ne dois obéissance
» qu'à Dieu et et au Roi, je vous conseille
» de n'en faire qu'à votre tête qui est
» meilleure que celle de ce petit prince.
» N'allez pas sacrifier votre bonheur,
» celui de votre Alonzo, la tranquillité
» de vos parens, la satisfaction de vos
» véritables amis, à des considérations
» qui un peu approfondies n'ont guère de
» consistance. L'Infant est malade. Pour-
» quoi l'est-il? parce qu'en santé il tyran-
» nise toutes les créatures animées et ina-
» nimées, et qu'il se laisse tyranniser lui-
» même par ses goûts. Quelle idée se fait-
» il donc d'un attachement? Il trouve Inès
» aimable, et le voilà tout de feu. Il veut
» l'épouser sans s'inquiéter si elle voudra
» de lui. Il apprend ensuite qu'elle aime
» un autre cavalier, qu'elle en est aimée;

» il n'en persiste pas moins à exiger qu'elle
» soit son épouse ! Exiger ! Quelle tyran-
» nie ! Est-ce par la force qu'on se sou-
» met un cœur ? Et dans quelle affaire,
» chère petite cousine, vous convient-
» il plus d'user de votre liberté que dans
» celle-ci ? Vous êtes perdue si vous vous
» en dépouillez. Je vois cela clairement ;
» car un amant aussi peu délicat, aussi
» déraisonnable, peut-il être bon mari ?
» Vous seriez d'ailleurs perdue de répu-
» tation ; on diroit que c'est la vanité qui
» vous a fait jeter dans les bras d'un In-
» fant, et violer lâchement les promesses
» que vous et vos parens aviez faites au
» jeune Alonzo. Tenez ferme, ma petite
» amie. J'ai éprouvé bien d'autres con-
» tradictions lorsqu'il s'est agi pour moi
» d'un établissement. J'étois comme vous
» fille unique et adorée de mon père dont
» j'avais à combattre la tendresse, au lieu
» que le vôtre ne s'oppose point à votre
» inclination. Jugez de ce que j'ai eu à

» souffrir. Je n'ai pas moins persisté à vou-
» loir aller où Dieu et mon goût m'appe-
» loient : j'ai réussi et je m'en trouve bien,
» car je me crois plus heureuse qu'une
» Infante. Il en sera de même de vous.
» Toutes ces contradictions que vous
» éprouvez n'auront qu'un temps ; elles
» cesseront dès que vous serez entière-
» ment à celui qui vous plaît. Il est malheu-
» reux que l'évêque de Léon ait été trompé
» dans son attente.

» Si l'on m'eût dit plutôt que vous alliez
» en Portugal, et que vous passeriez par
» Astorga, je vous aurois envoyé une lettre
» pour le duc d'Osorio, mon père. Ce sera
» pour votre retour, car je ne pense pas
» qu'on vous tienne long-temps en exil. En
» attendant, je vais lui écrire ce que je
» pense de vous, et de la situation où l'on
» vous a mise.

» Adieu, chère Inès, que j'aime avec la
» plus tendre affection. Ne vous décou-
» ragez pas. On agit pour vous auprès de

» qui il convient. Il est vrai que tout cela » tient à obtenir du duc d'Almeyra, ce » qu'il aura bien de la peine à accorder ; » mais son cœur n'est pas de bronze ; il » s'amollira, et vous serez enfin heureuse. » Je l'apprendrai bientôt, et alors les grilles » ne me retiendront pas. Quelque part » que vous soyez, je volerai auprès de vous » pour vous féliciter et vous embrasser » aussi tendrement que je fais ici. »

Lorsqu'on eut lu cette seconde lettre, don Louis qui ne se soucioit pas qu'on en fit le commentaire, comme on avoit fait de la première, se hâta d'en présenter une troisième, en disant que c'étoit la dernière, et qu'elle étoit adressée à Fernand. Celui-ci la prit, annonça qu'elle venoit du chevalier de Reganhac, et la lut à haute voix.

« Seigneur, lui écrivoit le chevalier, » les événemens qui vous concernent en » cet instant, sont d'une telle nature que » je ne pourrois aujourd'hui, sans nuire » à vos intérêts, m'adresser à un autre

» qu'à vous-même. Je vous dirai d'abord
» qu'Alonzo a fait une étourderie impar-
» donnable de s'évader. Son protecteur en
» est dans un mécontentement qui passe
» toute expression, et c'est contre vous qu'il
» tonne dans les accès de sa mauvaise hu-
» meur. Je sais qu'il a dit que si Alonzo
» eût suivi avec docilité ceux qui le con-
» duisoient à ses pieds, il auroit fini par
» lui accorder son pardon. Il faut donc
» trouver ce jeune cavalier, et l'envoyer
» sans retard au ministre. L'Infante Ca-
» roline et dona Maria ont lié une partie
» pour qu'il soit reçu favorablement. La
» bonne religieuse promet de venir en per-
» sonne, solliciter sa grâce.

» Vous saurez de plus qu'il y a rumeur
» ici et division à l'occasion de la maladie
» de l'Infant don Pédro. Les uns veulent
» qu'on lui permette d'épouser votre fille;
» les autres disent, au contraire, qu'on ne
» doit pas craindre de prendre des me-
» sures assez efficaces pour qu'il perde

» tout espoir de l'épouser. Vous vous ré-
» glerez, seigneur, d'après cet avis.

» Je vous dirai encore qu'en revenant
» de Léon, je pris dans une Venta Alfonse
» Langarez dont l'épaule alloit beaucoup
» mieux. Je lui donnai une place dans ma
» chaise, et l'amenai ici. Il fut sensible à
» cette attention, et me fit avec une fran-
» chise, ou plutôt avec une étourderie in-
» croyable, des confidences relatives à
» une affaire sur l'exécution de laquelle
» j'avois déjà été sondé. Ces confidences
» me mirent dans la nécessité de les com-
» muniquer à mon ambassadeur. Le sur-
» lendemain le beau-père d'Alfonse fut
» arrêté, et l'on mit le scellé sur ses papiers.

» Isidro Langarez n'en continue pas
» moins à m'accorder sa confiance, et
» quoiqu'il soit assez vraisemblable qu'il
» pourra être compromis par le prisonnier,
» il montre une sécurité que je soupçon-
» nerois n'être qu'apparente.

» Son frère a reçu pour le Portugal

» une commission qui consiste tout sim-
» plement à courir après Alonzo, et à
» l'amener ici de force. Mais je ne serois
» point étonné qu'il n'ajoutât de lui-même
» une seconde commission à celle qu'il a re-
» çue, c'est-à-dire, qu'il n'organisât de lui-
» même un assassinat. Je ne puis vous donner
» sur cela de grandes lumières. Je peux vous
» dire seulement qu'un personnage con-
» sidérable devant lequel on parloit de la
» maladie de l'Infant, se plaignit de ce que
» le duc d'Almeyra avoit été trop doux,
» n'avoit point présenté au Roi la chose
» sous son véritable point de vue, et enfin
» de ce qu'il n'avoit point employé contre
» la jeune personne qui jetoit ainsi l'a-
» larme et le désordre jusqu'au sein de la
» cour, une mesure plus expéditive et plus
» sûre que celle de l'exil. Il lui échappa
» même de dire que pour sa part, il au-
» roit bien donné une année de son revenu
» à celui qui auroit étouffé *cette petite vi-*
» *père* ; ce furent ses expressions. Je suis

» instruit qu'Alfonse a eu un entretien par-
» ticulier avec ce personnage ; et Isidro
» me parlant sur ce sujet, me dit qu'en
» pareille rencontre, un homme d'état
» devoit se guider, non par des considéra-
» tions de justice, mais par les seules lois
» de la nécessité qui, selon lui, légitimoient
» les moyens en apparence les plus odieux.

» Vous voyez par-là que si en effet, il
» s'organisoit un assassinat, le danger me-
» naceroit, non Alonzo, mais votre propre
» fille. Vous déciderez encore dans votre
» sagesse, le cas que vous devez faire de
» cet avis.

» Les nouvelles de Léon portent que
» l'évêque est toujours malade, et ne va
» pas mieux. Son grand âge, et le chagrin
» qu'il ressent de votre position, ne per-
» mettent pas d'espérer son rétablissement.
» Le duc d'Almeyra lui expédie de fréquens
» courriers qui à leur retour, lui portent
» des dépêches du prélat. Après la lecture
» de la dernière dépêche, le ministre pa-

» rut rêver, défendit sa porte à Isidro, et » expédia dans la journée un courrier à » Cintra où sont les senora Augustina et » Eufrosina.

» Enfin, je ne veux pas laisser ignorer » que les négocians de Madrid disent hau- » tement que dans un mois au plus tard » le seigneur Gabriel sera complétement » ruiné, sans qu'il puisse échapper à ce » malheur.

» Voilà, seigneur, ce dont j'ai cru de- » voir vous faire part. Mon caractère, et » les honorables fonctions dont je suis » chargé, m'interdisoient peut-être de » vous informer de ces détails. Mais le res- » pectueux et tendre attachement que je » vous ai voué pour la vie, l'a emporté; » et la connoissance que j'ai de votre » loyauté et de votre discrétion, ne me » laisse pas craindre que vous fassiez de » cette lettre un usage qui puisse me com- » promettre. »

Les pensées naissoient en foule après

la lecture de ces deux dernières lettres ; on avoit mille choses à dire, et on ne disoit rien ; on se regardoit ; chacun sembloit craindre de commencer le premier. Isabelle se levant à la fin de son siége, s'écria : « Ce Reganhac, depuis qu'il est saupoudré » de politique, est devenu insupportable ; » il ne sait plus nous annoncer que des » malheurs. Il me divertissoit quand il étoit » maître de langue ; aujourd'hui il me » déplaît souverainement. Il a perdu tout » son esprit en se mettant à la suite d'un » ambassadeur. Je ne crois point à cette » folie d'assassinat ; les Langarez ne sont » point des scélérats. L'aîné a pu sans » crime désirer d'épouser ma fille ; mais il » y a loin de ce désir à un projet d'assas- » sinat. Tout cela n'en est pas moins épou- » vantable et peut-être inoui. »

Prenant ensuite le bras de Fernand, elle dit à son beau-frère : « Allons nous dis- » traire, don Louis, et attendons Alonzo » pour raisonner de toutes ces horreurs. » Conduisez-nous

» Conduisez-nous au jardin, et nous vi-
» siterons ensuite tout ce que vous pour-
» rez nous montrer de votre monastère. »

On passa sur une terrasse d'où l'on découvroit toute l'étendue de l'enclos des moines, et d'où l'œil se promenoit jusqu'au fond de la vallée. « Qu'est-ce que cet
» amas de tours, demanda Fernand à don
» Louis, que je vois là sur ma droite, et
» d'où semble sortir ce ruisseau limpide
» qui vient se jouer ici parmi vos fleurs et
» vos arbres? — Ce n'est rien, répondit
» don Louis; c'est une vieille forteresse
» que les Mores avoient construite pour
» tenir tout le pays sous leur domination,
» et ils ont bien mal réussi, car ce même
» pays est le premier qui leur ait échappé.
» — Il paroît, continua Fernand, que la
» vieille forteresse n'a plus aujourd'hui
» d'autre destination que de servir de re-
» traite aux corneilles dont voilà une in-
» croyable quantité. — Elle a, répondit
» don Louis, une autre destination. On

» y renferme des prisonniers d'état. De
» vous dire combien il y en a dans ce
» moment, ni même s'il y en a, c'est ce
» que je ne saurois. Tout se fait là dans
» les ténèbres; c'est pendant la nuit qu'on
» y conduit les prisonniers, c'est aussi pen-
» dant la nuit qu'on les en retire. — Vos
» fondateurs, dit Isabelle, vous ont donné
» là un horrible voisinage. J'aime autant
» voir un tombeau qu'une prison; et l'im-
» portun croassement de ces oiseaux de
» mauvais augure, me rendroit malade
» si je restois plus long-temps sur cette ter-
» rasse. Retirons-nous, don Louis; menez-
» nous ailleurs. Adieu l'enchantement de
» vos jardins. »

Don Louis quitta donc les jardins, et emmena d'abord les voyageurs dans la sacristie, où il mit sous leurs yeux de riches masses d'argent dont ni Isabelle, ni Inès ne furent émerveillées, mais qui fixèrent l'attention de Fernand à cause de leur antiquité.

De la sacristie on passa dans le chœur de l'église, où les trois voyageurs, après avoir parcouru rapidement les stalles dont le travail quoique gothique n'est pas sans mérite, s'avancèrent vers un tombeau placé dans un angle et à l'extrémité du chœur. C'étoit celui d'Alfonse II. Ils passèrent à l'autre angle où s'élevoit un autre tombeau; c'étoit celui d'Alfonse III. La modeste simplicité de ces deux monumens ne les arrêta pas long-temps. Ils se hâtèrent de venir au milieu du chœur où un riche mausolée de marbre attiroit leur curiosité. A mesure qu'ils en approchèrent, ils distinguèrent qu'il avoit été élevé en l'honneur d'une reine. On y voyoit en effet dans l'attitude d'une personne qui dort sur des coussins, la statue d'une femme revêtue des habits et des ornemens de la royauté.

Quand Isabelle ne fut plus qu'à quelques pas de ce triste monument où tout parloit des douleurs et de la vanité de ce monde, elle s'arrêta tout-à-coup comme si elle eût

été frappée de la foudre, et poussa un cri de surprise, ou plutôt de terreur, qui fut répété par la voûte élevée de cette église gothique.

« Dieu ! dit-elle ensuite, quelle belle » princesse ! L'artiste n'a-t-il point flatté » l'original ? Est-il possible qu'il ait existé » une créature aussi parfaite? Quelle tête ! » quels yeux ! quelle bouche ! quelle ma- » jesté, quelle douceur répandue sur cette » physionomie où respire l'innocence ! » Oui, ce marbre respire ; ces yeux me re- » gardent avec intérêt, cette bouche pousse » vers moi un cri plaintif. Juste ciel ! con- » tinua-t-elle, en portant ses regards tan- » tôt sur la statue, tantôt sur Inès, c'est » ma fille, c'est son portrait ; jamais res- » semblance ne fut plus trompeuse ; c'est » elle-même. Par quel charme...! Sommes- » nous ici dans le pays des enchantemens ?.. » Ah ! ma fille, comment te peindre ce » qui se passe dans mon cœur !... Parle, » explique-moi, révèle-moi ce mystère ;

» il me paroît que tu n'en es pas aussi » frappée que moi ; je te vois peu étonnée » de ce qui me semble inconcevable.

» — Hélas ! maman, répondit Inès en » regardant sa mère avec attendrissement, » vous ne vous trompez pas : c'est bien » Inès, c'est elle, c'est cette autre Inès » dont je vous ai conté l'histoire. Il n'y » a pas de souvenirs plus déchirans que » ceux que rappelle cette infortunée prin- » cesse. Je vous ai dit qu'elle avoit été » cruellement assassinée par deux misé- » rables qui s'étoient mis en tête qu'on leur » sauroit gré de cet horrible crime. »

Isabelle écoutoit avidement, portant tour à tour ses yeux sur la statue et sur sa fille.

« Quand son amant, continua Inès, » fut sur le trône, il fit exhumer le corps » de son Inès dont la mort n'avoit pu ef- » facer la beauté. Il lui mit une couronne » sur la tête, la fit revêtir du manteau » royal, et placer sur un trône. Là il la

» reconnut solennellement pour son épouse ;
» et voulut que les plus grands seigneurs
» du royaume vinssent lui rendre leurs
» hommages comme à leur souveraine. On
» rendit ensuite à la mort ces belles dé-
» pouilles ; on les enferma dans un cer-
» cueil d'argent. Jamais on n'avoit vu une
» pareille pompe funèbre. Le roi accom-
» pagné de toute sa maison, les grands,
» la noblesse, les prélats, les ordres reli-
» gieux suivirent depuis Coïmbre jusqu'à
» Alcobaça, qui en est éloigné de dix-sept
» lieues, le char qui portoit les restes de
» la trop malheureuse Inès ; et sur cette
» longue route, ils passèrent au travers
» d'une double haie de Portugais vêtus
» de deuil, et tenant chacun à la main
» un flambeau de cire blanche ; et lors-
» que ces restes furent arrivés ici, on leur
» fit de magnifiques obsèques, et on les
» déposa enfin dans ce tombeau.

» — Si vous désirez, dit don Louis,
» être complétement instruite, vous n'a-

» vez qu'à parcourir les bas-reliefs où est » représentée toute la suite de la vie de » cette autre Inès....

» — En voilà bien assez, répondit » Isabelle ; » et en disant cela, elle se laissa tomber sur ses genoux, tendit les mains vers l'autel, et s'écria : « O mon » Dieu ! que me présagez-vous, en me » faisant trouver après tant d'événemens » bizarres, au pied de ce tombeau ? Ah ! » je vous en conjure, n'écoutez que votre » infinie bonté. Prenez pitié de l'épouse » de Fernand, de la mère d'Inès !..... » Ciel !.. Qu'entends-je ?.. Faites silence.. » Ecoutez...N'entendez-vous pas ces ac- » cens plaintifs, lamentables, cette voix » gémissante qui m'annonce que ma fille » est réservée au même.... ? »

Elle n'acheva pas ; elle tomba évanouie dans les bras de Fernand. On se hâta de la transporter chez elle, où les soins empressés et affectueux de sa fille, de son mari, de son beau-frère et des deux

domestiques la rappelèrent enfin à la vie. Revenue à elle, elle embrassa Inès en lui » disant : « Ne crains rien, ma fille ; non, » ils ne t'assassineront pas ; mon sein te » servira de bouclier ; et tu te rappelles le » vœu que j'ai fait de ne jamais me sépa- » rer »

Regardant ensuite Fernand avec le plus aimable sourire, elle lui dit : « Il m'est » terrible de vous être ainsi un sujet con- » tinuel d'inquiétude. Mais aussi, conti- » nua-t-elle, pourquoi votre frère nous a- » t-il traînés là ? Comment a-t-il pu croire » que nous serions fort réjouis de voir un » sépulcre ? Il m'a semblé en voir sortir le » fantôme de cette autre Inès qui me mon- » troit un assassin plongeant le poignard » dans le sein de ma fille. Le sang de mon » Inès a rejailli sur moi, et c'est alors que » je me suis évanouie. Ah ! quel sot cou- » vent, dit-elle encore, que celui d'Alco- » baça dont on dit tant de merveilles ! » Comment pouvez-vous y demeurer, don

» Louis? Comment avez-vous pu vous ré-
» soudre à passer vos jours entre une pri-
» son et un tombeau? Pour moi, je n'y
» peux plus tenir. Je n'ai pas assez de vertu
» pour rester plus long-temps ici. Je veux
» absolument en sortir. J'irai partout où
» l'on voudra; mais au nom de Dieu, sor-
» tons de ce lugubre monastère. »

« — Eh bien, dit Fernand, dès que
» votre santé est ici en danger, il n'y a pas
» à hésiter; il faut partir pour Cintra, où
» vous vous proposez de voir dona Au-
» gustina. »

Inès à qui il en coûtoit infiniment de partir sans voir son Alonzo, se taisoit cependant, et se disoit intérieurement que le plaisir de le voir, de lui parler, ne valoit pas pour elle le bonheur de procurer quelque repos à sa mère. Isabelle devina ce qui se passoit dans le cœur de sa fille; elle lui dit: « Je ne suis ni déraisonnable
» ni cruelle. Je n'exige pas de toi un sa-
» crifice que tu ne pourrois pas faire. Sui-

» vant ce que nous a dit hier don Louis,
» ton Alonzo doit arriver ce soir ou de-
» main. Eh bien, j'attendrai aujourd'hui,
» demain, et encore après-demain; mais
» si après-demain il n'a pas paru, tu
» permettras que le jour suivant je parte
» pour aller attendre ailleurs de ses nou-
» velles. »

Inès n'eut garde de s'élever contre cette résolution qu'elle regarda au contraire comme une faveur qu'elle n'avoit nul droit de solliciter, et dont elle fit à sa mère les plus tendres remercîmens.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

369153